

Bulletin trimestriel n°56/1997

Histoire et Mémoire des crimes et génocides nazis

*Congrès International
Bruxelles, 23-27 novembre 1992*

ACTES IX

- 3 **Yannis THANASSEKOS**, Présentation : *La fin d'une aventure. Neuf volumes pour servir l'Histoire et la Mémoire des crimes et génocides nazis.*
- 7 **Ellen S. FINE** (Professeur, City University of New York - U.S.A.) : *Mémoire collective ou mémoire absente ? La génération de l'après* (Commission «Littérature»).
- 21 **Jean-Marc FERRY** (Philosophe, Centre National de la Recherche Scientifique - France) : *La Mémoire d'Auschwitz* (séance plénière de clôture du 27 novembre 1992).
- 29 **Jean ESTEBE** (Professeur Université de Toulouse-Le Mirail - France): *Miliciens réels et mythiques dans le témoignage oral des survivants de la Shoah* (Commission «Témoignages et archives»).
- 31 **Michel NEJSZATEN** (Chercheur, «Enfants des Partisans Armés Juifs de Belgique) : *A partir de 38 témoignages, la perception de la Résistance armée juive à Bruxelles, par des membres des «Enfants des Partisans Armés Juifs de Belgique* (Commission «Témoignages et Archives»).
- 43 **Jeshajahu WEINBERG** (Director - United States Holocaust Memorial Museum, Washington - U.S.A.) : *Commemoration through a Historical Museum* (Commission «Milieux de Mémoire - Survivants et Héritiers).
- 53 **Wulff E. BREBECK** (Kreismuseum Wewelburg - Allemagne) : *Zwischen 'subjektiver Überlieferung' und 'objektivem Niederschlag' der Geschichte von Verfolgung und Vernichtung - Dilemmata von Kunst in Gedenkstätten* (Commission «Arts et Mémoire»).
- 61 **Jacques BAUDUIN** (Producteur R.T.B.F., Réalisateur d'«Arguments» (Radio Une - Belgique) : *Et je leur donnerai un nom impérissable* (Commission «Médias»).

Irène HEIDELBERGER (Professeur, Université Libre de Bruxelles - Belgique) : <i>Jüdisches Bewusstsein im werk von Peter Weiss</i> (Commission «Littérature»).	71
Christiane PRITZLAFF (Referat zu Schicksalen Jüdischer Schüler in der S-Zeit - Allemagne : <i>Wohlgelüftet sollt ihr ausziehen. Zionistische Selbstbehauptung während der NS-Zeit. Ein Schülerschicksal</i> (Commission «Pédagogie»).	85
Sommaire des Actes I, II, III, IV, V, VI, VII et VIII	104
 Supplément au bulletin n°56/1997 	
Paul HALTER , Editorial	115
Archives	117
Les services pédagogiques de la Fondation Auschwitz :	117
- Encadrement	
- Dossier pédagogique	
- Conférences pédagogiques	
- Exposition	
- Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau	
- Organisation de journées pédagogiques	
- Visite à Breendonk	
- Concours de dissertation annuel (règlement)	
- Concours annuel 1996-1997	125
- Bibliothèque	154
- Photothèque	154
- Prix Fondation Auschwitz 1997 <i>(délibérations, conventions de recherche, règlement et suggestions de thèmes)</i>	154
- Prix de la Paix 1997	159
Dernières acquisitions de la Bibliothèque et comptes-rendus.	161

Yannis
THANASSEKOS
Directeur de la
Fondation Auschwitz

La fin d'une aventure. Neuf volumes pour servir l'Histoire et la Mémoire des crimes et génocides nazis.

Avec la publication des *Actes IX* du Colloque international que nous avons organisé à Bruxelles du 23 au 27 novembre 1992 sur *l'Histoire et la Mémoire des crimes et génocides nazis*, nous clôturons, il est vrai avec tout autant de satisfaction que de soulagement, une grande aventure éditorialiste. Aussi bien l'organisation et le déroulement de cette importante manifestation que l'édition régulière et systématique de ses Actes depuis cinq ans maintenant, ont constitué pour nous une expérience extraordinaire à la fois sur le plan personnel et institutionnel. Rappelons que les travaux du Colloque - placé sous les auspices d'un important Comité de patronage¹ -, étaient articulés autour de onze Commissions dont les thématiques ont creusé depuis lors leur propre carrière, souvent brillante, sur le plan de la recherche et des publications : «*Milieus de mémoire - Survivants et Héritiers*», «*Musées*», «*Témoignages et archives*», «*Histoire et Mémoire*», «*Littérature*», «*Cinéma*», «*Monuments et commémorations*», «*Pédagogie*», «*Médias*», «*Art et mémoire*» et enfin, «*Aspects psychologiques*». Les quelque cent vingt communications qui ont nourri les travaux de toutes ces Commissions ont été assurées par des chercheurs et des survivants venus de France, d'Allemagne, de Pologne, de Grèce, de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, d'Israël et de Belgique. La publication dans son ensemble a été composée selon un découpage permettant de présenter dans chaque livraison un échantillon plus ou moins représentatif des travaux. Les neuf volumes qui totalisent environ 1.300 pages comportent cent douze communications et recouvrent par conséquent l'essentiel des contributions prononcées en séance plénière et en Commission².

¹ U.N.E.S.C.O, Université Libre de Bruxelles, Vrije Universiteit Brussel, Université Catholique de Louvain, Université de Liège, Universitaire Instelling Antwerpen, Universitaire Faculteiten Sint-Ignatius, Katholieke Universiteit Leuven, Société des Européanistes, Assemblée de la Commission Communautaire Française, Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, Aktion Sühnezeichen/Friedensdienste e.V., Comité International d'Auschwitz, Consistoire Central Israélite de Belgique, Goethe-Institut Brüssel.

² Malgré nos efforts nous n'avons pas obtenu de leurs auteurs les huit communications manquantes.

Tirer aujourd'hui, cinq ans après, le bilan de ce Colloque n'est pas chose aisée. Rétrospectivement, il apparaît comme une étape importante dans les longs et courageux efforts entrepris depuis une bonne vingtaine d'années pour arpenter ce vaste espace, historique et mémoriel, que représentent les crimes et génocides nazis. Certes, bien avant et après notre Colloque de 1992, de nombreuses autres rencontres, séminaires et symposiums, ont eu lieu, en Europe et aux Etats-Unis, sur ce même thème ou sur des sujets connexes ou similaires³. De même, de nombreuses autres publications - et parmi celles-ci certaines vraiment décisives - ont vu le jour depuis que nous avons entrepris et clôturé l'édition de ces Actes⁴. Toutefois, à la différence de la plupart de ces nombreuses manifestations d'ordre soit strictement académique soit, au contraire, essentiellement mémoriel et commémoratif, notre Colloque s'est distingué, pensons-nous, par une volonté explicite de réunir dans une seule et même démarche, d'une part l'approche scientifique et rigoureuse qui n'est telle que par l'observation des contraintes qu'elle se donne par convention et, d'autre part la mémoire, ce sujet actif et rebelle à toute codification qui signe toujours de sa présence les pages suspendues de l'histoire. Pari difficile, pari dangereux, pari quelquefois fructueux aussi pour ces deux protagonistes qui, depuis leur ancien divorce, ne se donnent rendez-vous que rarement et furtivement, dans le flot continu de leur récit réciproque. Moments cruciaux où, de part et d'autre de la ligne de démarcation, s'aplanissent les inhibitions et faiblissent les résistances, moments privilégiés aussi de (re)connaissance réciproque comme ceux que nous captions et expérimentons quelquefois dans nos entretiens avec les survivants.

Lorsqu'en avril 1993 nous entreprîmes la publication du premier volume, notre inquiétude fut à la mesure du volume et de la diversité des communications dont nous disposions. Certes, la cohérence de la publication pourrait être garantie dans une large mesure par la cohérence du projet qui a présidé à l'organisation du Colloque lui-même. Toutefois, des zones d'ombre subsistaient pour se lancer avec inquiétude dans une telle aventure éditorialiste. Comment assurer dans le long terme l'unité du projet ? Fallait-il procéder par Commission ou au contraire par regroupement de communications relevant des travaux de plusieurs d'entre elles ? La première solution garantissait certes une meilleure lisibilité de chaque livraison mais elle risquait, à contrepartie, de n'intéresser qu'un public spécialisé. La seconde

³Le temps viendra où il sera vraiment nécessaire de faire un inventaire raisonné et critique de l'ensemble des colloques qui ont lieu depuis le début des années '80. Une telle étude nous renseignerait utilement non seulement sur l'évolution des problématiques proposées, mais aussi sur la trajectoire institutionnelle des recherches entreprises jusqu'alors.

⁴Une bibliographie raisonnée de toutes ces publications ne peut être que l'oeuvre d'un effort collectif qui intégrera l'ensemble de ces contributions, par pays et par centre d'intérêt. Il y a du pain sur la planche pour les historiens de l'histoire et pour une sociologie de la connaissance et des intellectuels.

⁵ De fait, depuis 1992, nous avons dû assumer l'organisation d'une série d'autres Colloques, à Paris (*Première Rencontre internationale sur le témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, du 16 au 18 septembre 1994, en collaboration avec la Fondation pour la Mémoire de la Déportation de France), à Athènes (*La Mission historique et pédagogique du Musée contemporain*, du 3 au 5 novembre 1995) et à Bruxelles (*Deuxième Rencontre Internationale sur le témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, du 9 au 11 mai 1996, en collaboration avec la Fondation pour la Mémoire de la Déportation de France). Fidèles à nos engagements, nous avons réalisé en des temps records la publication des Actes de ces trois Colloques (M. CLING et Y. THANASSEKOS (s.d.), *Ces visages qui nous parlent/These faces talk to us*, Paris-Bruxelles, 1995 - S. ROZANIS et Y. THANASSEKOS (s.d.), *The contemporary museum within the postmodern era/Le musée contemporain dans l'ère postmoderne*, Athènes-Bruxelles, 1996 - Y. THANASSEKOS et A. VAN LANDSCHOOT (s.d.), *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual testimony*, Bruxelles-Paris, 1996).

solution permettait au contraire de mieux couvrir des besoins et des intérêts plus variés mais au prix d'une lisibilité plus complexe et moins linéaire. Tout bien considéré nous avons opté pour cette deuxième perspective de travail avec ses avantages et ses inconvénients. L'autre grand obstacle concernait nos propres capacités et ressources pour mener à bien un tel projet dans son ensemble ; obstacle d'autant plus difficile à surmonter que d'autres activités - grandes consommatrices d'énergie et moyens financiers - allaient s'interposer entretemps⁵.

Je tiens ici à remercier le Président de la Fondation, le Baron Paul Halter, pour nous avoir permis de surmonter tous ces obstacles et d'assurer avec continuité la publication de ces neuf volumes.

Je tiens enfin à remercier de tout coeur mes collègues de la Fondation et en tout premier lieu Daniel Weyssow, Carine Bracke et Nadine Praet qui, sans compter, ont participé à cette volumineuse édition.

Ellen S. FINE
Professeur,
City University
of New York
(Etats-Unis)

Mémoire collective ou mémoire absente ? La génération de l'après.¹

¹ Communication prononcée le 23 novembre 1992 à la Commission «Littérature» (Président de séance : Madame Ch. Gaspar, Goethe-Institut Brüssel).

L'événement historique de la Shoah a laissé une trace permanente dans la mémoire de notre temps. Comme l'écrit Terrence Des Pres : «*Nous vivons dans le malaise de l'après, héritiers de l'impression que quelque chose nous a été arraché qui ne peut pas nous être rendu. (...) Le sentiment que nous avons de notre identité personnelle n'est plus le même aujourd'hui ; et ce qui fait cette différence (...) est simplement de savoir que l'Holocauste a existé.*»

² Terrence Des Pres, «The Dreaming Back», *Centerpoint : A Journal of Interdisciplinary Studies*, City University of New York Graduate Center, 4, n° 1, 1980, p. 13-14 ; 17.

Son souvenir ne s'efface pas et continue de hanter aussi bien les rescapés de la Shoah que ceux qui sont nés dans son ombre. Comme l'observe encore Des Pres, «*Plus nous apprendrons, plus nous redouterons. Plus nous saurons, plus nous garderons le souvenir.*»²

³ Alain Finkielkraut, *Le juif imaginaire*, Paris, Editions du Seuil, 1980, p. 13.

Le discours de Des Pres soulève des questions importantes. Comment peut-on «se souvenir» d'un événement que l'on n'a pas vécu soi-même ? Comment le traumatisme se transmet-il de génération en génération ? Comment la Shoah façonne-t-elle la personnalité - «le sentiment de l'identité personnelle» - de ceux qui vivent dans l'après - et comment assument-ils le fardeau de la mémoire ? Comment «les enfants de l'après-génocide», pour reprendre l'expression d'Alain Finkielkraut³, réagissent à l'héritage qu'ils ont reçu, tant psychologiquement que dans leur imaginaire ? Quelles formes de mémoire différentes se manifestent dans leurs blessures et leurs paroles ?

L'étude de la mémoire ou des mémoires de la génération de l'après-Shoah doit tenir compte des réflexions d'Emmanuel Levinas :

«La mémoire seule n'est rien. (...) ce n'est qu'une série d'images. Il faut interpréter. La mémoire ne prend de signification que par la manière dont on lit les souvenirs, la manière dont on se penche sur le passé. (...) Ce n'est pas la mémoire en soi qui est essentielle mais la lecture, l'interprétation des données de la mémoire. Le travail de la mémoire ne consiste pas du tout à s'enfoncer dans le passé mais à renouveler le passé, par les nouvelles expériences, les nouvelles circonstances, les nouvelles merveilles ou horreurs de la vie vécue.»⁴

⁴ Emmanuel Levinas, «La mémoire d'un passé non révolu», Entretien avec Foulek Ringelheim, *Les Juifs entre la mémoire et l'oubli*, Revue de l'Université Libre de Bruxelles, 1987/1-2, p. 13-14.

Ce qui est significatif ici, est que chaque individu doit lire le passé et s'y rattacher en fonction de sa propre situation dans le présent. Pour Levinas, les phénomènes de la mémoire doivent être interprétés activement et renouvelés à chaque génération, selon leur pertinence, par l'individu et par la collectivité.

A mesure que la fin du XX^{ème} siècle approche, la mémoire de la Shoah devient un thème de réflexion commun à l'Europe, aux Etats-Unis et à Israël. L'événement a connu différentes «lectures», pour reprendre le terme de Levinas. Aujourd'hui, le débat semble avoir dépassé le stade du témoignage et de la préservation de la mémoire pour devenir *une réflexion sur la mémoire même*.

Ces quinze dernières années, la réflexion sur la mémoire et en particulier sur celle des survivants, s'est étendue à la mémoire de ceux qui vivent dans l'après. Le plus souvent, l'expression «deuxième génération» désigne ceux qui sont nés après la guerre, généralement les enfants des survivants. Mais j'utiliserai ce terme dans un sens plus large, comprenant à la fois ceux qui sont nés pendant la guerre, ceux qui sont nés après, et ceux qui n'ont pas directement participé à l'événement mais qui en sont venus à ressentir, psychologiquement, l'empreinte du traumatisme. Je les nommerai «la génération de l'après».

Quelle que soit la diversité de leur situation, «ces enfants de l'après» sont marqués par les traces d'une expérience qui a eu des répercussions sur toute leur vie. Ils continuent de se «rappeler» un événement qu'ils n'ont pas vécu. Hantés par l'histoire, ils se sentent contraints d'accepter le fardeau d'une *mémoire collective* qu'ils ont reçue et qu'ils

⁵ Henri Raczymow, *La mémoire trouée*, Ed. Pardès, 1986, p. 181.

doivent maintenir vivante. Contrastant avec cette mémoire transmise, une autre forme de mémoire apparaît aussi, «*la mémoire absente*», telle que la définit Henri Raczymow,⁵ écrivain réputé de l'après-génocide en France. Essentiellement, cette «non-mémoire» provient du sentiment d'exclusion à la fois de l'expérience et du savoir concernant cette expérience - c'est-à-dire de la guerre et des communautés juives d'avant-guerre. «La mémoire absente» est pleine de lacunes, de silence, de vide et, par dessus tout, du regret de n'avoir pas participé.

Ce qui relie la mémoire collective à la mémoire absente, c'est l'image récurrente de l'ombre, aussi bien dans les études que les oeuvres littéraires. Si les survivants, tel Elie Wiesel, témoignent de leur descente dans la nuit de l'Holocauste, leur legs a projeté une ombre sur les générations suivantes. Cette ombre a une présence obsédante, ineffaçable ; elle enchaîne ceux qui n'y étaient pas à ceux qui y étaient, morts et vivants. Mais elle est par ailleurs une absence - le reflet de la réalité qui a eu lieu et non cette réalité même. Nous allons voir comment la Shoah a imprégné la mémoire collective et la mémoire absente de ceux qui sont nés dans son ombre.

La mémoire collective.

Il faut d'abord définir la mémoire collective. Lors d'un Colloque d'intellectuels juifs sur «Mémoire et Histoire», Jean Halperin observe que chaque être humain possède une faculté précieuse : il est «doué de mémoire», d'une mémoire qui n'est pas seulement individuelle mais qui fait partie d'une mémoire collective. Pourtant, «chaque mémoire collective est singulière, conditionnée par l'expérience vécue et par les problèmes d'identité auxquels elle renvoie». Halperin remarque l'importance de l'identité et de la spécificité par rapport à la mémoire, et particulièrement à la «mémoire juive»⁶. Toujours dans les Actes de ce Colloque, Henri Bulawko, qui est survivant, distingue «la mémoire individuelle (...) faite de mille et un épisodes vécus», et «la mémoire collective (...) façonnée à partir de multiples récits qui constituent notre héritage», marquant ainsi la différence entre *le vécu* - l'expérience - et *le récit* - le compte-rendu de l'expérience⁷. Cette distinction s'applique à la deuxième génération, dépositaire du *récit* transmis, donc de la mémoire collective.

⁶ Jean Halperin, *Mémoire et Histoire : Données et débats*, Actes du XXVème Colloque des intellectuels juifs de langue française, Paris, Ed. Denoël, 1986, p. 9-10.

⁷ Henri Bulawko *Mémoire et Histoire : Données et débats*, Actes du XXVème Colloque des intellectuels juifs de langue française, Paris, Ed. Denoël, 1986, p. 79.

Si on examine le discours de la génération de l'après, on constate qu'il y a différentes manières d'assumer la mémoire collective. Il y a ceux qui revendiquent l'héritage de la Shoah en affirmant leur propre rôle dans une histoire commune. Il y a ceux qui souffrent du poids de cet héritage de sorte qu'ils refoulent ce qui leur a été transmis. La première manière de réagir est illustrée par Menachem Rosensaft, un Américain qui a vu le jour en 1948 dans le camp des personnes déplacées de Bergen-Belsen en Allemagne, et qui fut l'un des membres fondateurs de l'International Network of Children of Jewish Holocaust Survivors. Il défend l'idée de l'existence d'un lien entre le monde qui a disparu et la génération née après. Rosensaft déclare dans son article «Reflections of a Child of Holocaust Survivors» :

*Tandis que notre présence même symbolise l'ultime victoire de nos parents sur les ennemis du peuple juif, notre conscience collective est imprégnée d'échos d'un monde que nous n'avons jamais connu. Ainsi nous sommes à la fois la première et la dernière génération : la première génération à avoir vu le jour après l'Holocauste ; la dernière à descendre en ligne directe des Juifs d'Europe de l'Est qui ont été anéantis si brutalement. (...) A mon avis, nous sommes uniques en ceci : bien que nous n'ayons pas nous-mêmes vécu l'Holocauste, nul autre que nous, si ce n'est nos parents, n'a avec lui de rapport personnel plus étroit.*⁸

⁸ Menschem Z. Rosensaft, «Reflections of a Child of Holocaust Survivors», Midstream, Novembre 1981, p. 31-32.

La seconde manière de répondre au lourd fardeau de la mémoire collective est représentée par l'image de l'auteur américain, Helen Epstein, dans son livre *Children of the Holocaust : Conversations with Sons and Daughters of Survivors* : «Pendant des années, c'est resté là, dans une boîte de fer, enterré si profondément à l'intérieur de moi que je n'ai jamais su ce que c'était», dit-elle. Pour ne pas mettre à jour les terrifiantes visions de destruction contenues dans la boîte, elle recourt à une sorte d'anesthésie : «Ce qui vivait là, à l'intérieur de moi, était si puissant que les mots s'effritaient avant d'arriver à le décrire.»⁹ Des aperçus de photographies fanées, des fragments de conversations entre ses parents, voilà ce qu'abrite la «boîte de fer» qui n'est pas sans rappeler un cercueil. H. Epstein raconte qu'afin de s'assurer qu'elle n'avait pas inventé les images enterrées en elle, elle avait éprouvé le besoin de trouver d'autres gens qui, comme elle, dissimulaient des boîtes de fer. Telle fut sa motivation pour écrire et, ce livre, est l'un des premiers portant sur ce sujet dont l'auteur soit l'enfant de rescapés. «J'ai

⁹ Helen Epstein, *Children of the Holocaust : Conversations with Sons and Daughters of Survivors*, New York, G.P. Putnam's Sons, 1979, p. 9.

entrepris, écrit-elle, de trouver un groupe de gens habités comme moi par une histoire qu'ils n'avaient jamais vécue» (p. 14 ; souligné par nous).

Les références de M. Rosensaft et d'H. Epstein à «une conscience collective imprégnée d'échos d'un monde que nous n'avons jamais connu» et à un groupe de gens «habités par une histoire qu'ils n'avaient jamais vécue», prouvent l'existence d'une mémoire collective qui leur a été transmise. En France, les écrivains de la génération de l'après, affirment aussi la présence d'une cicatrice laissée par une souffrance héritée et celle du poids d'un passé qui ne cesse de faire irruption dans le présent. Myriam Anissimov, née en Suisse en 1943 dans un camp de réfugiés, de parents qui avaient fui la France occupée, explique qu'elle a l'impression de porter en elle toute la souffrance du peuple juif à travers les siècles : «On peut être torturé à la fois par sa propre mémoire et par une mémoire qu'on n'a pas vécue, la mémoire collective.»¹⁰

¹⁰ Myriam Anissimov, cité dans Zalko Nardo, «Entretien avec Myriam Anissimov», Amitiés France-Israël, Mars 1977, p. 35. Elle dit à propos de la Shoah : «J'essaie de comprendre comment les événements tragiques que je n'ai pas vécus ont pu modeler ma conscience individuelle en tant que juive», cité dans LeClec'h Guy, *Une littérature juive, Pourquoi ?*, La Tribune juive, n° 300, 29 mars 1974, p. 15.

Le personnage principal d'un de ses premiers romans, *Le Resquise*, offre un bon exemple de ce sentiment. Anna ne peut se délivrer de visions et de cris torturants : ce sont ceux des victimes exterminées dans les pogroms, dans les camps de la mort, dans les fours crématoires. «Mais on peut se souvenir de ce que l'on n'a pas vu. Anna entend encore les cris des suppliciés.»¹¹ Dans son dernier ouvrage, *Dans la plus stricte intimité*, M. Anissimov décrit ses réactions à cette mémoire qu'on lui a léguée. Ecouter les récits des années de la guerre que fait sa mère, la plonge dans «une sorte de ravissement hors du temps où je voyais sans avoir vu. Les souvenirs de maman devenaient aussi les miens.» «Il me semblait», dit-elle, «que toute la tristesse accumulée s'échappait de son cœur pour s'engouffrer dans le mien.»¹² Myriam Anissimov questionne sa mère sans relâche pour apprendre tout ce qu'elle peut sur le passé. En fin de compte, elle assume les souvenirs de sa mère pour en écrire des livres.

¹¹ Myriam Anissimov, *Le Resquise*, Denoël, Paris, 1975, p. 163.

¹² Myriam Anissimov, *Dans la plus stricte intimité*, Editions de l'Olivier, Paris, 1992, p. 89, 163).

¹³ Selon les psychanalystes H. Barocas et C. Barocas, les gens de la génération de l'après «paraissent partager dans l'angoisse une mémoire collective de l'Holocauste, à la fois dans leurs rêves et dans leurs fantasmes qui renvoient de façon récurrente aux expériences traumatiques de leurs parents», «Wounds of the Fathers : The Next Generation of Holocaust Victims», *International Review of Psychoanalysis*, 6, 1979, p. 331.

S'identifiant à leurs parents, les gens de la génération de l'après adoptent ainsi leurs souvenirs comme si c'étaient les leurs.¹³ Mais, comme le suggère Helen Epstein avec l'image de la boîte enfouie, ces souvenirs, trop douloureux à supporter, sont souvent refoulés, et leurs possesseurs appréhendent d'avoir à les mettre à jour. Afin d'exhumer cette boîte, et pour percer le mur d'isolement qui l'entourait, H. Epstein a dû rechercher des pairs avec qui partager ce far-

deau enfoui en elle. Elle voulait trouver, si on peut dire, une mémoire commune aux gens de sa propre génération.

En ce qui concerne la transmission de la mémoire et la filiation, elle a découvert une grande variété de réactions. Les résultats de ses interviews d'enfants de rescapés, datant de 1979, ont été corroborés treize ans plus tard par les recherches du psychologue Aaron Hass, lui-même fils de déporté. Le titre de son livre, *In the Shadow of the Holocaust: The Second Generation*, attire l'attention de manière significative sur cette image obscure projetée sur la génération de l'après, qui paraît s'allonger au fur et à mesure que l'événement s'éloigne dans le temps et l'espace.¹⁴ Deux schémas généraux semblent prédominer en ce qui concerne les rapports des parents aux enfants :

- 1) le silence de parents hyperprotecteurs, redoutant de remuer des souvenirs douloureux et soucieux d'épargner à leurs enfants le traumatisme dont ils souffraient eux-mêmes ;
- 2) le discours de parents qui ne cessaient de raconter leur histoire.

Dans le premier cas, les parents, malgré leur répugnance à parler, ont transmis leur expérience à travers des références indirectes : regards, fragments de conversations entre eux et avec d'autres survivants, réactions émotionnelles face à l'actualité, vieilles photos et autres formes de communication non-verbale. Dans le deuxième cas, les enfants n'ont cessé, depuis leur prime enfance, d'entendre des récits : «se rappeler» est devenu le noyau de leur existence. «*Je sais que mes parents sont des rescapés de l'Holocauste depuis le moment où j'ai pris conscience de moi-même*», dit un interviewé de la deuxième génération (Hass, p. 69). «*Je ne peux dire la première fois où j'ai entendu parler de l'Holocauste. J'ai toujours été au courant, j'ai toujours su ce qui concernait la vie de mes parents et j'ai su en détail comment étaient morts de nombreux membres de ma famille*», déclare un autre (p. 70). Un autre évoque le rituel de Yom Kippour : chaque année, dans l'obscurité d'un appartement de Brooklyn, il écoutait son père faire le même récit laconique - exemple littéral de l'ombre portée sur les enfants des survivants (p. 68-69). Un autre encore affirme : «*J'ai grandi dans l'ombre de l'Holocauste, parce que mes parents ne pouvaient s'empêcher d'y revenir*».¹⁵

Que ce soit de manière directe ou indirecte, à travers le voile du silence ou dans l'avalanche des mots, la Shoah a infiltré la conscience collective de ceux qui sont nés après

¹⁴Aaron Hass, *In the Shadow of the Holocaust: The Second Generation*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1990. Voir aussi Paul Marcus et Alan Rosenberg eds., *Healing Their Wounds: Psychotherapy with Holocaust Survivors and Their Families*, New York, Praeger Publ., 1990 et Sheldon Roth, «*In the Shadow of the Holocaust*», article inédit, présenté au Sigmund Freud Center de l'Hebrew University of Jerusalem, Colloque sur «The Meaning of the Nazi Holocaust to Those Not Directly Affected. A Psychoanalytic View», mai 1988.

¹⁵ Allan Gershon, *The World Gathering of Jewish Holocaust Survivors: Notes of a Survivor's Son*, Midstream, April 1982, p. 30.

elle. La compulsion qui force les survivants à répéter leur histoire devant leurs descendants explique la définition que donne Henri Bulawko de la mémoire collective : «*façonnée à partir de multiples récits qui constituent notre héritage*». Pourtant ces récits sont par nature fragmentaires, avec d'immenses trous dans la chronologie des événements. Beaucoup de choses sont tues, souvent exprès. «*J'étais fasciné. J'étais aussi terrifié. Je ne posais pas de questions après. (...) C'était ce qu'il voulait que je retienne*», dit le fils du père qui racontait son histoire tous les ans, le soir de Kippour (Hass, p. 69 ; souligné par nous). L'histoire était à la fois dite et non-dite. La mémoire transmise était une mémoire sélective, voilée, fragmentée ou absente. La deuxième génération a construit des fantasmes et des mythes pour pallier les lacunes de l'histoire.¹⁶ En fait, elle a dû créer sa propre version de la mémoire qui lui était léguée.

¹⁶ «*Les enfants ont créé un mythe à propos des expériences de l'Holocauste en s'inspirant de leurs propres fantasmes, en particulier dans les familles où les parents avaient gardé le silence sur leur expérience personnelle*» dit le psychanalyste Martin Bergmann, *Generations of the Holocaust*, Martin S. Bergman and Milton E. Jucovy eds., New York, Columbia University Press, 1990, p. 311.

La mémoire absente.

C'est Henri Raczymow, dans son essai *La Mémoire Trouée* qui a le mieux défini la mémoire absente. Né en France en 1948, Henri Raczymow, dont les grands-parents étaient des immigrés polonais, a perdu plusieurs personnes de sa famille dans la Shoah. Il décrit la transmission, ou plutôt la non-transmission, d'une mémoire criblée de trous : trou dans la mémoire d'une Pologne disparue ; trou dans la mémoire de la Shoah «*dont nous ne fûmes même pas les contemporains*» ; trou enfin dans sa généalogie. Les branches de l'arbre généalogique ont brûlé, les racines ont été dispersées comme les cendres des déportés. Ni victime, ni rescapé, ni témoin, il n'a pas pris part à l'univers détruit.

¹⁷ Henri Raczymow, «*La Mémoire Trouée*, op. cit., p. 180-181.

Privé d'une mémoire qui l'a pourtant marqué comme le reste de sa génération, il écrit : «*Je suis, nous sommes nombreux à être en position d'orphelins*».¹⁷

La mémoire absente qui, chez Raczymow, fait surgir le sentiment du déracinement et celui de l'exclusion, trouve un écho dans les oeuvres d'autres jeunes écrivains juifs qui ont atteint l'âge d'homme dans la France de l'après-guerre. Alain Finkielkraut, par exemple, qui est né à Paris en 1949, dont les parents étaient des immigrés polonais et qui a perdu presque toute sa famille dans la Shoah, se qualifie d'«*orphelin de judaïsme*» : coupé de ses racines juives et de la religion, de la langue, de la culture des communautés juives polonaises qui ont été anéanties. Il écrit

dans *Le Juif imaginaire*, récit autobiographique : «*Ce monde assassiné me concerne et me hante mais dans la mesure justement où j'en suis tout à fait exclu*». ¹⁸

¹⁸ Alain Finkielkraut, *Le Juif imaginaire*, op. cit. p. 52.

«*La brûlure infime d'une absence*» (p. 51) entourant sa connaissance du judaïsme, le pousse à créer des liens avec son héritage juif. Il y parvient, avoue-t-il, en s'appropriant la Shoah et en s'identifiant aux victimes persécutées : «*le détenu famélique en pyjama rayé, c'est moi ; le petit gosse de Varsovie qui fait face aux mitraillettes allemandes avec une expression incroyablement sérieuse et digne, c'est encore moi*» (p. 43-44). Pour Finkielkraut, la mémoire absente de la Shoah devient une présence qui lui donne un emblème de prestige : «*Je vivais (je vis encore) entouré des absents dont la disparition me valorisait sans avoir pu me faire souffrir*» (p. 17-18). Mais en fin de compte il s'adresse le reproche d'usurper une identité et une mémoire qui ne sont pas les siennes.

Contrastant avec Finkielkraut et son identité d'emprunt qui lui donne «la stature d'un héros» (p. 14), d'autres écrivains déplorent de n'avoir pas été directement confrontés à l'événement. Le sentiment d'exclusion entraîne celui de la culpabilité qu'on peut nommer «la culpabilité de la non-participation» ; elle se manifeste de différentes façons dans la littérature. Serge Doubrovsky, par exemple, né avant la guerre en France, d'une mère française et d'un père polonais émigré, a passé quatre ans de son enfance dans le Paris de l'occupation ; contraint de porter l'étoile jaune, échappant de justesse aux rafles. Il n'a survécu que parce qu'il était caché. Dans son roman autobiographique écrit en 1969, *La Dispersion*, il fait le portrait d'un narrateur qui s'en veut de ne pas avoir participé à la guerre et de ne pas avoir combattu avec les Maquisards. Cette autocritique est écrite dans un style mordant et fragmenté : *Honte intense. On me châtre, on m'encule. Je voudrais me cracher à la gueule : pas une goutte de sang sur les mains. Je mourrai vierge. Une pucelle, voilà ce que je suis. (...) Trop jeune. Trop faible, à moitié malade.* ¹⁹

¹⁹ Serge Doubrovsky, *La Dispersion*, Mercure de France, Paris, 1969, p. 123.

En même temps, le narrateur éprouve de la honte à n'avoir pas fait partie des victimes. A un certain moment, il divise son texte en deux colonnes : ET MOI AVEC/ET MOI PAS. Dans la première, il imagine son arrestation par la police française et son transfert, avec d'autres enfants juifs, au camp de transit de Drancy près de Paris, lieu d'internement provisoire avant la déportation dans les camps de la mort (p. 319-323). «*NOM DE DIEU J'AI RATÉ MA GUER-*

RE. (...) *J'AI RATÉ MA MORT*», s'écrie-t-il avec désespoir, puisqu'en réalité il est resté extérieur aux événements (p. 310, 324).

Dans un autre roman écrit vingt ans plus tard, *Le Livre brisé*, Doubrovsky reprend le thème de l'absence et celui de la culpabilité, ce qui montre bien que son rapport à la Shoah, ce qu'il appelle «la guerre», occupe toujours une place importante dans son psychisme :

*Chacun sa guerre. Seulement voilà. Ma guerre. JE NE L'AI JAMAIS FAITE. COMME ANNE FRANK. Une pucelle, à espérer que, à attendre que. Caché dans ma salle à manger de Villiers, entre lit et table, toute mon audace. (...) J'ai traversé la plus grande guerre de l'histoire, la seule juste sans verser une goutte de sang. Ni le mien ni celui des autres. (...) Dans mon passé, que du passif.*²⁰

²⁰ Serge Doubrovsky, *Le Livre brisé*, Grasset, Paris, 1989, p. 19, 21.

Comme l'écrivain est obsédé par sa passivité, par sa non-participation à la guerre, il s'efforce d'y prendre part en l'écrivant sans relâche. Pourtant l'écriture ne le libère pas. Car «quelque chose lui a été arraché qui ne peut pas lui être rendu», pour reprendre les termes de Terrence Des Pres. En fait, le narrateur du *Livre brisé* affirme :

Ecrire ne m'a jamais délivré. Je n'ai jamais été libéré. Les mots ne sont pas des actes. Même imprimés, ce sont des paroles en l'air. Cette guerre pas faite, je n'arrête pas de la faire. (p. 20-21)

Si Doubrovsky, qui a vécu la guerre, s'en veut de ne pas l'avoir faite, d'autres écrivains font porter leur angoisse un peu plus loin : ils se sentent coupables d'exister. Karen Gershon, poète et romancière de langue anglaise, est arrivée à l'âge de quinze ans en Angleterre, l'hiver qui a précédé la guerre. En route pour la Palestine, elle a été obligée de s'arrêter en Angleterre, laissant derrière elle, en Allemagne, ses parents qui ont été ensuite envoyés dans les camps de la mort. Son poème, «I Was Not There», exprime son profond remords de n'avoir pas été là quand ses parents avaient eu besoin d'elle. Elle se reproche de n'avoir pas été auprès d'eux pour les soutenir, les encourager et peut-être, inconsciemment, les sauver.

*Je n'étais pas là pour leur donner courage
Je n'étais pas là ils étaient seuls
mon esprit se refuse à concevoir
la vie la mort qu'ils ont connues
Je dois expier puisque je vis*

²¹ Karen Gershon, «I Was Not There», in Karen Gerson, *Collected Poems*, London, Papermac, 1990, p. 7.

(traduit de l'anglais par Claude Bégué)²¹

*I was not there to comfort them
I was not there they were alone
my mind refuses to conceive
the life and death they must have know
I must atone because I live*

La honte d'avoir survécu alors que ses parents sont morts, s'intensifie chez le poète du fait qu'elle ignore complètement la manière dont ils sont morts ; elle est dépossédée de sa mémoire : «*et maintenant je n'ai aucun moyen de savoir*». Le terme religieux «expier» implique qu'elle a péché et qu'elle doit se racheter. Ses poèmes constituent ce rachat, une manière de témoigner au nom de ses parents morts, une justification pour elle de son droit d'exister.²²

Même si Karen Gershon, dans ses poèmes, reconnaît son sentiment de culpabilité, elle se refuse à remplir la béance de mémoire touchant la mort de ses parents. Son «refus de concevoir» la souffrance qu'ils ont dû connaître, suggère sa peur de transgresser une limite sacrée. Elle ne veut pas s'aventurer en territoire interdit ni même tenter d'imaginer une situation qui lui reste inaccessible. Barbara Finkelstein, écrivain américain née en 1953 et fille de survivants, exprime un sentiment proche. Dans son roman autobiographique, *Summer Long-a-coming*, elle décrit les relations complexes et difficiles entre des parents rescapés et leurs enfants qui rejouent les rôles de victime et de bourreau.²³ De même que K. Gershon, B. Finkelstein dit clairement que, comme elle ne l'a pas vécu, elle trouve quasiment impossible d'imaginer, de recréer par l'écriture, la cruauté de l'événement. Pour exprimer cette idée, elle utilise l'image de l'ombre. Incapable de donner à l'Holocauste une place centrale dans son existence, elle affirme qu'il ne se reflète dans sa vie *que par son ombre*. (souligné par nous)²⁴ Elle ne veut pas prendre l'ombre pour la réalité, refusant ainsi comme K. Gershon, la reconstitution d'une mémoire qui ne lui appartient pas.

De même, dans ses romans, Henri Raczymow hésite à aborder ce qu'il considère comme l'inimaginable, l'indicible. Un abîme sépare «l'avant» - le «shtetl» polonais de ses grands-parents et de ses arrière-grand-parents, recréé par l'imagination dans les *Contes d'exil et d'oubli* - «l'après» - le «shtetl» parisien de Belleville où il a grandi dans les années cinquante et auquel il donne vie dans *Rivières*

²²A propos de Karen Gershon, de Michael Hamburger et de Lotte Kramer, poètes réfugiés d'Allemagne vivants en Angleterre, Efraim Sicher écrit : «*Leur culpabilité d'être en vie fait de leurs écrits une Kapara (pénitence) sans rémission*», *Beyond Marginality : Anglo-Jewish Literature After the Holocaust*, Albany, State University of New York Press, 1985, p. 157.

²³ Barbara Finkelstein, *Summer Long-a-coming*, Harper and Row, New York, 1987.

²⁴ Douglas Collins rend compte de la conférence de Barbara Finkelstein, «Why I can't speak about the Holocaust», faite à Syracuse le 5 octobre 1987 dans «Shadows Cast on the Wall of Cave», *Jewish Observer*, Syracuse, New York, Oct. 16, 1987, p. 9, 13. Voir aussi Alan Berger, «Ashes and Hope : The Holocaust in Second Generation American Literature» in *Reflections of the Holocaust in Art and Literature*, Ed. Randolph L. Braham, Boulder, Colorado, Social Science Monographs, 1990, pp. 97-116.

d'exil²⁵. Entre ces deux univers est située la Shoah, enfermée dans une zone de silence, inaccessible à l'auteur :

Seul le silence, pour moi, à cette époque pouvait dire l'horreur. C'était tabou. (...) l'entre-deux où tout s'était joué, où tout s'était effondré, cela me restait comme interdit ou, plutôt, j'étais interdit devant cela : pas le droit de parler. (La Mémoire Trouée, p. 179-180)

Malgré cette interdiction, Raczymow, dans son roman *Un cri sans voix*, écrit en 1985, ose se projeter dans l'univers de la Shoah. Mais il éprouve une grande culpabilité à le faire. Le personnage principal de ce livre est Esther Litvak, née en France en 1943. Elle porte le nom de sa tante qui a disparu dans les rafles à Paris en juillet 1942. S'identifiant aux victimes, comme d'autres jeunes de sa génération, Esther souffre d'être née trop tard et de ne pas avoir vécu l'événement. A trente-deux ans, elle se suicide par le gaz. Mathieu, son jeune frère, le narrateur du roman, recrée pour cette soeur qu'il n'a jamais vraiment connue, une vie et une mort conformes aux souhaits qu'il lui prête. Il la fait vivre dans le Ghetto de Varsovie et consigne dans son journal tous les faits de la vie quotidienne jusqu'au jour de sa déportation à Treblinka, avec le reste de la communauté juive.

²⁶ Henri Raczymow, *Un cri sans voix*, Éditions Gallimard, Paris, 1985, p. 129.

Au fur et à mesure que Mathieu se glisse dans l'univers fictif de sa soeur morte, il sent peser sur lui la culpabilité qu'il éprouve à inventer une mémoire qui n'est pas la sienne. Il imagine les reproches d'Esther : «*Seules les victimes rescapées avaient droit à la parole. Les autres, et surtout ceux nés après la guerre, qu'ils se taisent, se taisent*». ²⁶ Dans ce roman, Raczymow montre les problèmes que doit affronter un écrivain de «la génération de l'après» quand il remue le passé.

²⁷ Henri Raczymow, cite dans «*Dialogue entre Régine Robin et Henri Raczymow*», comp. Jean Liberman, La Presse Nouvelle Hebdomadaire, 7 septembre 1979, p. 3.

Pourtant, malgré son appréhension à s'introduire dans un monde où il n'a pas vécu, il est fermement convaincu que l'écriture est la seule manière de se rappeler ce qu'il ne connaît pas : «*L'écriture fut et reste pour moi, le seul moyen de réassumer le passé, tout le passé, de me le raconter*» («*La Mémoire trouée*», p. 180). L'imaginaire lui permet un retour à la source : «*Ce qui est mort me semble ne pouvoir être restitué que par l'imagination et non par l'histoire*». ²⁷ Par la mémoire fictive, il recolle les fragments de visages, de noms, d'histoires - bribes de paroles et silences laissés par d'autres. L'auteur n'essaie pas de cacher les trous de la

trame, les blancs de la mémoire ; il les suggère grâce à une narration discontinue, grâce à des personnages qui apparaissent et disparaissent, grâce à des interventions et des interruptions. Il sait qu'il ne peut rattraper cette mémoire, donc il la présente comme absente. De fait, la mémoire absente devient, pour Raczymow, «le moteur de l'écriture» (*La Mémoire trouée*, p. 180-181).

Je souhaite terminer sur un texte qui offre un bon exemple du travail de la mémoire, avec des thèmes relevant à la fois de la mémoire collective et de la mémoire absente. Claude Morhange-Bégué a écrit *Fragment d'une enfance ordinaire* en français, à la fin des années soixante-dix. Le texte est toujours inédit en France, mais il a été traduit aux Etats-Unis en 1987, sous le titre : *Chamberet : Recollections from an Ordinary Childhood*.²⁸ La notion de l'absence est au centre du récit : c'est l'absence de la mère de C. Morhange, arrêtée dans le village de Chamberet, dans le Massif Central, et déportée à Auschwitz en 1944. Trente ans plus tard, C. Morhange restitue avec sensibilité le silence et le vide redoutables qui ont submergé l'enfant de huit ans au moment où on lui a pris sa mère.

²⁸Claude Morhange-Bégué, *Fragment d'une enfance ordinaire*, texte inédit, 1979. *Chamberet : Recollections from an Ordinary Childhood*, Malboro Press, Vermont, 1987. Le texte a été également publié en Angleterre sous le titre *The true Story of a Jewish Family in Wartime France*, London, Peter Owen, 1990.

L'auteur-narrateur revient sans cesse sur un épisode qui l'a marquée à jamais : la succession des événements qui ont suivi cette arrestation. Suite à une dénonciation d'un autre médecin du village qui est aussi maire vichyssois, trois officiers allemands viennent arrêter cette femme, qui est médecin de campagne, médecin du Maquis et juive. La jeune Claude est conduite en toute hâte par sa mère chez les voisins d'en face juste avant que n'arrive la voiture des Allemands. De la fenêtre, elle est témoin de l'arrestation. Ensuite, les voisins l'envoient à l'école. Au seuil de la classe, elle est stoppée par le silence et les regards de ses camarades. Les mains de son institutrice sur ses épaules lui font faire demi-tour et elle quitte l'école. Bien plus tard, la narratrice comprendra qu'à ce même moment, dans la classe d'en face, les Allemands devaient être en train d'interroger sa mère, en questionnant : «Où est l'enfant ?».

Le poids du silence et du vide ressentis par la fillette lors de ce demi-tour, est gravé dans sa mémoire et se répète dans son texte ; «*C'est dans le silence toujours et dans le vide que je sors de l'école*» (p. 7). Traversant la place désertée du village - silencieuse et vide -, elle suit avec précaution Marie, la couturière du village. Cette femme héroïque, venue pour la sauver, lui offre, ainsi qu'à sa grand-mère et à sa tante, un

abri provisoire. Ces deux femmes ont fui par la porte de derrière ; elles devaient retrouver, chez Marie, la mère de Claude.

Dès que l'enfant se rend compte que sa mère n'est pas avec les autres, le thème de l'absence et celui de l'attente, liés aux motifs du silence et du vide, dominent le texte : *«l'absence de celle dont en cet instant précis je commence à attendre le retour»* (p. 13). Se demandant si sa mère reviendra ou si elle l'a perdue, la fillette vit dans le désarroi. La pensée qu'elle risque de ne plus jamais la revoir l'afflige profondément, mais elle souffre en secret, gardant le silence devant les gens qui la cachent ; *«incapable de pleurer en public, incapable de parler de sa mère et de demander aux adultes s'ils pensent que je la reverrai jamais»* (p. 94).

Tandis que l'auteur-narrateur remonte dans le passé et retrace l'histoire de cette mère absente, elle révèle une autre forme d'absence, analogue à celle que décrit Henri Raczymow. Elle est consciente des lacunes de sa mémoire, elle sait qu'elle a besoin de son imagination pour recoller les fragments, tant les siens que ceux qu'on lui a transmis. Elle ignore, par exemple, ce que pensaient sa tante et sa grand-mère, tandis qu'elles attendaient, à l'abri des buissons, le moment de pouvoir gagner le lieu du rendez-vous, la maison de Marie. *«C'est aujourd'hui que je peux m'efforcer de combler les lacunes, d'imaginer l'attente de ces deux femmes»*, écrit la narratrice (p. 9). Elle fait participer le lecteur à cette reconstruction de la mémoire en marquant qu'il y a, dans ses souvenirs, des zones obscures. Parfois elle-même ne peut dire si elle se rappelle ou si elle invente : *«Je me souviens ou je m'imagine et cette hésitation m'irrite»* (p. 23). Elle reconnaît ses insuffisances à retrouver le passé, sachant qu'elle ne fait que : *«(...) reconstituer imparfaitement l'événement à partir de mes souvenirs propres, et à partir de fragments de souvenirs d'autrui, bribes de récits glanés au hasard et partiellement conservés, partiellement aussi déformés en moi.»* (p. 33)

C'est paradoxalement une autre sorte d'absence qui confronte l'auteur quand, au bout de treize mois, sa mère est enfin de retour des camps de la mort. Jour après jour, nuit après nuit, Claude écoute, des années durant, les récits récurrents de sa mère : la marche forcée, au moment de la retraite d'Auschwitz, à travers la Pologne, puis l'Allemagne, ensevelies sous la neige ; son combat incessant, en tant

que médecin juif au «Revier» de Birkenau pour sauver les mourantes, en les forçant à se lever de leur châlit et à quitter l'hôpital afin d'échapper à la sélection du Dr. Mengele qui les aurait conduites à la chambre à gaz ; son désespoir de ne pouvoir sauver certaines de ces femmes, si malades et si désespérées qu'elles en avaient perdu la volonté de survivre. Si la mère de Claude refuse de laisser cicatriser ses blessures si profondes, elle refuse aussi d'en parler, sauf à ses proches.

C'est cette absence qui, plus que tout, dérange l'auteur : l'absence d'un témoignage écrit. Après avoir attendu dans l'angoisse le retour de sa mère, elle attend maintenant que celle-ci fasse connaître son histoire au monde, la fasse entrer dans l'Histoire. Mais puisque sa mère préfère raconter plutôt qu'écrire («*je n'ai pas envie d'écrire*», affirme-t-elle (p. 34), sa fille se trouve forcée d'assumer la mission de la mémoire. Elle devient ainsi «*le chanfre d'une épreuve que je n'ai pas vécue sauf par elle*» (p. 35) et se charge d'écrire à sa place : «*dire pour elle et en son nom l'innommable qu'elle n'aura pu se résoudre à confier aux mots*» (p.139).

La petite fille qui, pendant la Shoah, a gardé vivante la mémoire de sa mère, est maintenant une adulte qui refuse que cette mémoire s'efface. Trente ans après, alors que sa propre fille a atteint l'âge exact qu'elle avait quand on lui a pris sa mère, C. Morhange décide d'écrire un livre sur l'absence, une absence qui l'oblige à mettre les mots sur papier. L'écriture laisse une trace permanente : «se souvenir» grâce à l'écriture, transforme l'absence en présence. Claude Morhange inscrit ainsi la mémoire de sa mère, en même temps que la sienne, dans les archives de la mémoire collective.

Pour conclure, nous tous qui vivons dans l'ombre de la Shoah, sommes les héritiers de la mémoire du passé. Néanmoins, comme l'affirme Emmanuel Levinas, cette mémoire est constamment renouvelée selon de nouvelles interprétations. La mémoire de la génération de l'après est en train de se créer, en train de se construire avec sa propre langue afin d'être transmise aux générations à venir.

(Texte traduit de l'anglais par Claude Bégué et Vanessa Bégué)

Jean-Marc FERRY

Philosophe

Centre National de la

Recherche Scientifique

(France)

Université Libre de

Bruxelles

(Belgique)

¹Communication prononcée le 27 novembre 1992 en séance plénière de clôture, intitulée «Réflexions sur les travaux des Commissions» (Président de séance : Monsieur H. Hasquin, Président du Conseil d'Administration de l'Université Libre de Bruxelles).

² S. Friedländer, *Lettre à Martin Broszat*, Tel-Aviv, le 31 décembre 1987, trad. par G. Losson, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 24, avril-sept. 1990, p. 83-84.

³ Il s'agit du texte d'une conférence prononcée au congrès international organisé à Bruxelles du 23 au 27 novembre 1992 par la Fondation Auschwitz.

⁴ P. Nora, *Lieux commémoratifs et stratégies de mémoire*, conférence prononcée le 23 novembre 1992 au Congrès international de la Fondation Auschwitz à Bruxelles.

La Mémoire d'Auschwitz¹

«Au cours du *Historikerstreit* déclenché en été 1986 par des historiens allemands en vue d'une «historicisation» à prétention démythifiante du passé national-socialiste, l'historien israélien, Saul Friedländer, avait eu avec Martin Broszat un échange de lettres instructif, qui l'avait amené à cette réflexion :

*«A mon avis, donner à un récit historique un haut degré de présentation plastique, dans le sens de la «narration historique» telle que vous l'avez expliquée d'une manière très intéressante dans votre troisième lettre, est chose relativement aisée dans le domaine de la normalité, mais devient un problème plus ardu lorsque l'on se place à l'autre bout du spectre. (...) lorsque l'on quitte la sphère de la normalité et de la semi-normalité et que l'on aborde les multiples dimensions de l'espace criminel du régime, la plasticité de la description se révèle pratiquement impossible. On pourra souhaiter se borner à reproduire une documentation : en faire plus serait insoutenable ou indécent».*²

Cette réflexion de Saul Friedländer jette une lumière intéressante sur la signification éthique, la pertinence et l'importance de ces lieux de mémoire proprement symboliques, que sont les musées et les plaques commémoratives dans le contexte qui nous réunit ici : celui de la mémoire des crimes et génocides nazis.³

Dans son bel exposé inaugural, Pierre Nora⁴ proposait de distinguer trois niveaux ou trois registres de la mémoire : celui, d'abord, de l'expérience directe ou indirecte, qui est un registre de mémoire vive ancrée dans le souvenir des survivants et communiquée sur le mode du témoignage personnel ou de l'attestation ; ensuite, le niveau que l'on peut

dire scientifique d'une historiographie positive destinée surtout à établir les faits et leur objectivité selon la procédure requise par la méthodologie des sciences historiques, ce qui tend aussi à dépouiller la mémoire, ou le récit dans lequel se dit cette mémoire, des éléments émotionnels et affectifs formant l'«ensemble psychique» sans la considération duquel l'événement est abstrait de son vécu subjectif, ainsi que des éléments expressifs et évaluatifs qui ouvrent la dimension du sens attaché à ces faits, si insensés soient-ils, et aussi à la dimension du jugement. Ce moment «positiviste» de l'historiographie est sans doute exigé par une mémoire moderne. C'est un moment d'objectivation nécessaire à l'inscription des faits dans une mémoire gérée sur le mode de transmission et de reproduction culturelle des sociétés modernes. Mais - et nous retrouvons ici la réflexion de Saul Friedländer - ce mode de gestion de la mémoire devient tout à fait problématique dès que l'on sort de la normalité ou de la semi-normalité. C'est pourquoi le troisième niveau indiqué par Pierre Nora, un niveau que l'on peut nommer «symbolique», est ici indispensable, tant sous l'aspect éthique que sous l'aspect cognitif lui-même. Ce n'est ni le niveau subjectif du souvenir affectif, ni le niveau objectif de la description factuelle, mais le niveau intersubjectif de la commémoration. Nous pouvons là parler d'un «milieu». Le milieu de la commémoration correspond au niveau proprement symbolique, intersubjectif, lequel n'a ni la particularité du souvenir attesté dans les témoignages personnels, ni la généralité des descriptions globales, objectivantes, d'une historiographie scientifique. Son caractère est plutôt la singularité au sens fort d'un contenu universel qui s'incarne, se symbolise dans un particulier. Le singulier comme universel concrètement donné dans un symbole : tel est le statut de ces lieux de mémoire que sont les musées et les plaques commémoratives.

⁵ F. Marcot, *Les musées peuvent-ils transmettre la mémoire du génocide des Juifs ? Obstacles politiques, historiques et moraux*, exposé des travaux de la Commission «Musées» (23 novembre 1992).

Si je dis cela, c'est pour faire écho, mais peut-être aussi pour tenter de donner une réponse ou un commencement de réponse à la question troublante, ou tout au moins préoccupante, que nous posait finalement Pierre Nora. Il mettait l'accent sur l'idée que la mémoire serait aujourd'hui devenue psychologique, individuelle et privée. Il parlait également d'une stratégie évolutive, par laquelle, depuis l'époque moderne, la mémoire, tout au moins les mémoires nationales ne se gèrent plus sur le mode du rituel mais sur celui de la commémoration. Il suggérait qu'il y aurait donc à la fois privatisation et temporalisation, soit par commémoration soit par historicisation, de la mémoire, outre que celle-ci s'«indi-

vidualiserait» au sens où elle serait revendiquée par des groupes ou associations qui luttent pour la reconnaissance, et concurrentement au sein d'une collectivité plus large. Bref, Pierre Nora esquissait une sorte de syndrôme de la mémoire contemporaine dont les caractéristiques l'amènent tout naturellement à poser cette question, la question pré-occupante dont je parlais tout à l'heure : *quelle valeur universelle peut trouver aujourd'hui la culture d'une mémoire temporelle et particularisante ?*

⁶ Sh. Samuels, *Beit Hashoah, Musée de la tolérance. De la spécificité à l'universalité des génocides : un outil éducatif*, exposé des travaux de la Commission «Musées» (23 novembre 1992).

Cette question à portée très générale, je voudrais la prendre ici pour thème. Elle trouve de nombreuses spécifications à travers les observations, les réflexions et les interrogations qui ont pu animer les exposés et les discussions auxquels il m'a été donné d'assister autour de la problématique des musées et plaques commémoratives. Pardonnez-moi d'en faire mention ici dans le désordre, d'une façon qui ne sera ni systématique ni exhaustive. Et pardonnez-moi aussi de ne pas faire droit, dans ce rapport, à la richesse des informations et des aperçus qui ont été offerts en nombre au cours de ces travaux.

⁷ J.R. Boonstra, *Het Anne Frank Huis : méér dans alleen een historische plek ?* Exposé des travaux de la Commission «Musées» (23 novembre 1992).

Je relève tout d'abord des interrogations en quelque sorte pré-judicielles. Ainsi, lorsque Monsieur Marcot ⁵ souligne les obstacles politiques, historiques et moraux à la transmission par les musées de la mémoire du génocide des Juifs. Derrière le sentiment ou le soupçon que les musées commémoratifs ne sauraient être le lieu d'une histoire scientifique, étant donné notamment la propension des Etats nationaux à une gestion sélective de la mémoire, et dirais-je, une résistance à assumer une responsabilité à l'égard du passé - derrière ce sentiment, il y aurait aussi l'idée que la mémoire des «vaincus», pour reprendre le mot de W. Benjamin, est une mémoire brisée, fragmentée, discontinuée, qui aurait même à peine accès à l'existence du symbole, ou en tout cas, ne serait sûrement pas susceptible de ce «haut degré de représentation plastique dans le sens de la 'narration historique'», dont parle Saul Friedländer. Je me demande justement si ce mode fragmenté, inaccompli dans le discours, réfractaire aux liaisons assurant la continuité narrative, à cette «connexion de la vie» dont parlait W. Dilthey, n'est pas une condition de la mémoire des victimes. J'entends : une condition plus fondamentale ou constitutive que celle qui résulterait des seules résistances psychologiques et politiques à la reconnaissance. Je me demande si les expériences négatives dont il est question avec la mémoire d'Auschwitz peuvent trouver expression dans une forme narrative achevée.

⁸ Th. Swiebocka, *Les changements projetés au musée d'Auschwitz*, exposé des travaux de la Commission «Musées» (25 novembre 1992).

Or, la mémoire des musées n'est pas d'abord narrative, bien qu'elle le soit aussi, dès lors que l'on fait du musée un lieu pédagogique orienté vers une démonstration morale clairement articulée, comme c'est le cas du musée de la tolérance, *Beit Hashoah* (France), dont nous a parlé M. Samuels⁶, un *outil éducatif* qui prend en compte les autres génocides, fait valoir la nécessité d'une perspective commune, tout en conférant au génocide antisémite une pertinence pour toute expérience négative. Voilà un élément de réponse à la question de la valeur universelle de la culture d'une mémoire : les cas individuels servent ici à souligner l'universalité de l'horreur, et à avertir pour le futur. M. Boonstra⁷ a montré, à propos du musée Anne Frank (Hollande), comment l'histoire de la jeune fille portait loi au-delà du cas particulier, comment, en tant que symbole, cette histoire se laisserait relier à tous les grands événements du monde qui trahissent le mal moral et politique, les atteintes à la dignité humaine et aux droits de l'homme, afin de lutter contre l'indifférence du spectateur.

Mais je reviens à la question radicale de l'accès possible des expériences de l'horreur à l'expression d'un discours narratif bien lié ou d'un symbole non fragmenté. Tout l'aspect «éducatif» des musées est tourné vers le futur. Mais la signification de tels musées est au moins autant celle du souvenir dû aux victimes, que celle d'une responsabilité tournée vers le passé, au sens où le musée est le symbole qui doit honorer la réclamation qu'élèvent les morts à la force anamnésique des générations vivantes. Là, le geste n'est plus pédagogique. Il est purement et simplement éthique. Là, notamment, les informations communiquées par Madame Swiebocka⁸ (Pologne) au sujet du musée d'Auschwitz prennent à mes yeux tout leur sens. Madame Swiebocka ne nie évidemment pas que le musée d'Auschwitz soit, comme elle le dit, une leçon de morale pour ses visiteurs. Mais cette leçon se fait dans le silence et non dans le discours, dans l'index et non dans le symbole : on montre tout simplement *qui* étaient les gens estimés sous-hommes : Juifs, Polonais et Tziganes. On le montre par les photographies, les lettres, les documents personnels : des objets matériels. Et l'on a placé les photographies des victimes à l'endroit même où elles se sont tenues - comme si cette indexicalité pure était le premier langage éthiquement adéquat, avant toute élaboration pédagogique ultérieure. Pour reprendre la question de Pierre Nora : quelle valeur universelle peut trouver aujourd'hui la culture d'une mémoire temporelle et particularisante ? Presque paradoxalement, cette valeur univer-

⁹ P.G. Fischer, *die Darstellung der nationalistischen Judenvernichtung in der Gedenkstätte Mauthausen*, exposé des travaux de la Commission «Musées» (25 novembre 1992).

¹⁰ Th. Lutz, *Réflexions sur l'histoire et l'avenir des 'Gedenkstätten' comme lieux d'apprentissage historique et actuel*, exposé des travaux de la Commission «Musées» (23 novembre 1992).

selle apparaît clairement non pas dans le discours narratif, interprétatif ou autre, à vocation éducative, qui, *nolens volens*, contextualise idéologiquement et finalise pédagogiquement la facticité du mal, mais avant cela, dans le geste éthique purement indexical, qui montre le «qui» : qui est la victime, le «où» et le «comment» de ce qui a été fait - sans mot, comme pour attester la valeur absolue de l'individu. Je voudrais dire à ce sujet et presque en incidente - mais c'est pour moi un point important - que le thème de la «banalité du mal» qui, chez Hannah Arendt, dans *Eichmann à Jérusalem*, a suscité des réactions passionnées, mériterait peut-être de se comprendre ainsi : que l'horreur ne se dit pas ici dans les catégories d'une philosophie de la conscience, supposant intention, responsabilité, volonté mauvaise ou bonne, discernement moral, etc. Car, sous ces critères, on ne voit que l'action et non le fait, que le criminel, plus ou moins conscient ou intelligent, mais non pas le crime lui-même. Peut-être Hannah Arendt voulait-elle dire que le jugement moral lui-même, selon nos catégories, n'est pas à hauteur de l'universalité à laquelle peut prétendre la mémoire d'Auschwitz.

Que l'on ne se méprenne pas sur la visée de mes propos. Je ne fais pas ici l'apologie de la particularité absolue. C'est plutôt le droit de la singularité, que je tiens à affirmer - singularité du crime génocidaire, mais aussi singularité de chaque victime de ce génocide, et dont la reconnaissance, à ce niveau, est de l'ordre du regard porté sur des objets matériels, ceux-là mêmes qui sont montrés dans le musée d'Auschwitz. Il y a quelque chose d'universel dans la manifestation dépouillée, sans phrase, de la singularité de chaque personne. Cependant, la «valeur universelle» que problématisait Pierre Nora à propos d'une culture de la mémoire qui, dans le monde contemporain, serait «particularisante», dépend ensuite de la façon dont cette mémoire est revendiquée et gérée socialement.

C'est là une question différente, qui touche aux stratégies de reconnaissance. Il y a aussi le problème de l'instrumentalisation ou de l'exploitation d'un lieu de mémoire à des fins politiques ou idéologiques. M. Marcot avait parlé, je crois, d'une gestion française sélective. Et M. Fischer⁹ (Autriche), à propos de Mauthausen, a évoqué la difficulté, pour les Juifs d'Autriche, de pourvoir une partie des pierres tombales d'une étoile de David au lieu des croix. Il se référait à la distinction proposée par M. Lutz¹⁰ (Allemagne) entre deux voies concurrentes : celle de l'ini-

¹¹I. Seidel, *Die erarbeitung einer neuen Konzeption für die Gedenkstätte Buchenwald*, exposé des travaux de la Commission «Musées» (25 novembre 1992).

¹² «Il faut se souvenir aussi bien du camp de concentration national-socialiste que du camp spécial soviétique. Le point fort doit porter sur le camp de concentration. Le camp spécial doit venir après dans l'ordre du souvenir. Spatialement, les lieux de mémoire doivent être clairement séparés.»

tiative privée de groupes pour faire reconnaître une mémoire propre ; celle de la décision étatique qui doit gérer aussi une image nationale. M. Fischer suggérait, pour résoudre cette opposition, une procédure de parlementarisation supposant la publicité des débats, ce qui est conforme à l'esprit de la démocratie et de l'Etat de droit, et substitue en somme la voie communicationnelle à la voie stratégique. A cela s'ajoutent les problèmes plus délicats, lorsque, par exemple, des camps construits pour les opposants au nazisme furent ensuite réutilisés par les communistes, ainsi que ce fut le cas en ex-R.D.A. D'où cette question : qui a le droit de s'appropriar ces lieux pour commémorer qui ?

Il va de soi que, dans ce domaine, la simple application de règles égalitaires formelles est inadéquate. D'un autre côté, la valeur universelle de la culture d'une mémoire ne dépend pas seulement d'une reconnaissance singulière menée cas par cas dans des termes appropriés au respect dû à la victime. De ce point de vue singulier pur, toute victime innocente a droit au maximum de respect, à la reconnaissance absolue. Mais dans le cas de concurrence au sein de mêmes lieux de mémoire, il importe alors de différencier entre les crimes comme entre les victimes. Dans ce cas, la seule narration ne suffit plus, car ce n'est plus qu'un choc d'histoires concurrentes voulant faire reconnaître leur droit pour un même lieu de commémoration. Je précise bien : dans le cas de luttes concurrentes pour la reconnaissance, la stratégie purement narrative devient dogmatique, trop aut centrée dans l'histoire propre pour limiter sa prétention à la mémoire par celle de l'autre. La narration pure devient problématique et doit faire place à une argumentation morale. Certes, cela ne signifie pas, loin de là, que l'on renonce à dire son histoire. Mais dans un espace de reconnaissance *réci-proque*, l'histoire racontée ne peut *par elle-même* constituer aucun droit sur un lieu de mémoire qui serait par ailleurs revendiqué dans les termes d'une autre histoire racontée.

En fait, le partage de la reconnaissance est un problème qui s'est posé concrètement et récemment en Allemagne. C'est l'histoire récente de Buchenwald, particulièrement instructive, qui nous fut expliquée par Madame Seidel¹¹ : après la confiscation de tout un pan de cette mémoire par l'ex-R.D.A., du fait d'une sémantisation tendancieuse et d'une occultation des camps soviétiques, une commission d'historiens a dû statuer sur cette question du partage. Il s'agit de recommandations figurant dans un memorandum de 1990, un document exemplaire quant au discernement

moral. J'en donne ici, en allemand, le contenu de la première recommandation :

«Es soll sowohl an das nationalsozialistische Konzentrationslager als auch an das sowjetische Spezielllager erinnert werden.

Der Schwerpunkt soll auf dem Konzentrationslager liegen. Die Erinnerung an das Spezielllager soll nachgeordnet werden.

*Die Erinnerungsstätten sollen räumlich deutlich voneinander getrennet werden.»*¹²

Voici un partage de la reconnaissance, que la seule narration ne saurait faire. Un tel partage présuppose toute une argumentation morale sous-jacente par laquelle seule la culture d'une mémoire singulière peut prendre valeur universelle.

Jean ESTEBE

Professeur,

Université de Toulouse

- Le Mirail

(France)

¹Communication prononcée le 23 novembre 1992 à la Commission «Témoignages et Archives» (Président de séance : Monsieur R. Rifflet, Commission Européenne).

Miliciens réels et mythiques dans le témoignage oral des survivants de la Shoah.¹

Ayant interrogé de nombreux Juifs du Midi toulousain qui avaient échappé aux déportations ou qui y avaient survécu, j'ai constaté que les actes hostiles aux Juifs : dénonciations ou arrestations brutales, étaient presque toujours attribués à des miliciens. En fait ce terme est employé très généreusement - y compris pour des périodes où la Milice n'existe pas encore. Parmi plusieurs exemples, le plus frappant est celui de M. St., domicilié aujourd'hui à Albi, qui m'a déclaré ce qui suit : *«Et ce que je vous dis là s'est passé avant le 11 novembre 1942, donc j'étais en zone libre. Donc ce milicien est arrivé et il a fait appeler le patron en lui disant : 'On vient chercher votre domestique'.»*

La scène se passant en août 1942, au moment de la grande rafle de zone sud, M. St. ne peut pas avoir été arrêté par un milicien puisque la Milice n'a été créée que le 30 janvier 1943.

Les miliciens mis à part, nos témoins juifs ne tarissent pas d'éloge sur le comportement des Français non-juifs à leur égard. Ils affirment qu'ils ont trouvé une aide efficace et généreuse dans la population qui les entourait. Les uns n'hésitent pas à déclarer que tout le monde s'est montré fraternel : *«il n'y avait que des gens gentils»*. D'autres font des nuances chronologiques : après le temps de l'indifférence envers le sort des Juifs est venu celui de l'indignation contre Vichy et de la solidarité avec les persécutés. Plusieurs Juifs insistent même pour englober des collaborateurs parmi ceux qui ont su se montrer généreux. A les entendre, on pouvait être d'opinion pétainiste, même extrémiste, et faire preuve de compassion envers les exclus.

Michel NEJSZATEN

Chercheur,

«Enfants des Partisans

Armés Juifs de

Belgique»

(Belgique)

Il est clair que les rescapés de la Shoah veulent séparer la population française en deux groupes bien tranchés : la grande masse qui leur a été favorable, et une infime minorité hostile, les miliciens.

Faut-il en conclure que tous ces témoignages sont douteux et que les témoins exagèrent le comportement «philosémitique» de la population française ? Certainement pas car les faits attestés sont trop nombreux, précis et concordants. Le milieu où baignaient les Juifs de la région leur a bel et bien été favorable, il a permis le sauvetage de nombreux persécutés.

L'emploi de ce vocabulaire doit être interprété autrement. Tous nos témoins insistent aujourd'hui avec force sur leur qualité de Français. Mis à l'écart de la communauté nationale par le gouvernement de Vichy, traités officiellement en minorité pestiférée, les Juifs qui ont subi cette épreuve, souhaitent passionnément dès 1944 retrouver leur place dans l'égalité des droits et des devoirs. Depuis un demi-siècle ils n'ont pas varié à cet égard. Ceci n'est possible que dans une communauté fraternelle, il faut donc qu'elle le soit, qu'elle l'ait été. D'où sans doute chez nos témoins une volonté systématique de valoriser leurs compatriotes en excluant l'élément hostile désigné par un terme particulier et infamant.

Le point de vue des générations juives plus jeunes, celui des enfants et petits-enfants des persécutés, n'est pas le même. J'ai constaté que les Juifs âgés aujourd'hui de moins de cinquante ans, portent un jugement beaucoup plus sévère que celui de leurs parents sur la population française et son comportement pendant la guerre. Bien loin de valoriser les complicités dont ont bénéficié les persécutés, les Juifs qui n'ont pas connu l'antisémitisme d'Etat ont tendance à mettre la France et les Français en accusation pour ce qui s'est passé entre 1940 et 1944.

L'existence de ces deux attitudes successives peut contribuer à expliquer la chronologie de l'historiographie et de la mémoire de la Shoah en France. Dans un premier temps les Juifs ne veulent pas être distingués de leurs compatriotes : ils sont des victimes de la collaboration et du nazisme parmi d'autres et n'insistent pas sur le sort particulier et exorbitant qui fut le leur. Dans un second temps, les Juifs qui n'ont pas connu l'exclusion s'indignent de ce qu'ont subi leurs parents et rappellent hautement à l'opinion l'injustice extraordinaire qu'ils durent subir.

¹ Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Témoignages et Archives» (Président de séance : Monsieur R. Van Aerschot, Président de la Vrije Universiteit Brussel)

² *Partisans Armés Juifs - 38 témoignages*, édité par les Enfants des Partisans Juifs Armés, Bruxelles, 1991, 512 p.

A partir de 38 témoignages, la perception de la Résistance armée juive à Bruxelles, par des membres des «Enfants des Partisans Armés Juifs de Belgique» ou A la recherche de l'utilité des témoignages des Partisans Armés Juifs.¹

Le livre «Partisans Armés Juifs - 38 témoignages»² a demandé des efforts considérables. Maintenant que le livre est publié, est-il trop tard pour se demander si cela en valait vraiment la peine ?

Au départ, la question ne se posait pas vraiment. Pour le groupe qui a publié le livre, «Les Enfants des P.A. juifs de Belgique», l'importance de la résistance armée juive avait été telle qu'il fallait absolument qu'il en reste des traces. Seul un livre d'histoire aurait pu sans doute empêcher que notre groupe naisse et agisse ; un livre a été écrit sur le sujet mais il semble bien que son seul vrai mérite est qu'il nous a convaincus de prendre nous-mêmes les choses en main.

Au fond, nous ne doutons pas de l'utilité de ces témoignages. L'énigme est plutôt de savoir à quoi ils seront utiles.

Pour élucider le mystère, nous pouvons disposer d'indices sérieux, en laissant de côté les lecteurs du livre car pour ceux-ci, il faudrait une enquête de grande ampleur, dont les

résultats risquent d'être contestables pour diverses raisons. Les enfants de partisans qui ont participé à la confection du livre ou qui ont soutenu l'initiative de plus loin sont «bien placés», si l'on peut dire, pour apporter une contribution à la solution du mystère. Ayant connu de près d'anciens partisans, ils ne sont pas mis sur le même pied que la plupart des lecteurs, mais ils peuvent attirer l'attention sur la personnalité d'anciens partisans et sur d'autres aspects moins apparents.

L'avis de conjoints qui ont des anciens partisans pour beaux-parents se rapproche de celui des lecteurs.

L'avis des enfants de partisans.

Le groupe concerné «Les Enfants des P.A. juifs» est-il marginal dans l'ensemble des enfants de partisans ? Il est frappant de constater, et c'est aussi une indication, que sur trente-quatre enfants de témoins (ceux qui n'ont pu être associés parce qu'ils vivaient à l'étranger ne sont pas comptabilisés), treize ont été partie prenante dans le recueil de témoignages et dix l'ont suivi avec intérêt. La proportion de ces gens actifs est le signe que le sujet ne laisse pas les proches indifférents et que l'échantillon est représentatif.

Ce ne sont pas les témoignages qui ont marqué les enfants de partisans. Ceux qui ont découvert sur le tard ou dans le livre les activités de leurs parents pendant la guerre n'ont pas été surpris :

«Quand j'ai appris ce qu'il avait fait dans la résistance, j'ai trouvé que ça collait bien à son personnage, son témoignage n'a fait que confirmer ce que je savais de lui, ce ne fut pas une découverte.» (Annie)

«Le livre avec les témoignages justifie mes propres idées (...) J'ai été conforté dans ce que j'avais découvert moi-même.» (Karol)

La personnalité des anciens partisans, toujours forte, transparaît dans la vie quotidienne de leurs enfants.

Sur les dix enfants de partisans interrogés, sept ont été frappés par l'humanisme de leurs parents :

«Mon père est extrêmement humain ; malgré toutes les souffrances subies, malgré la déportation de ses parents, il n'a pas de haine, il n'est pas agressif, il est même trop humain.» (Annie)

«Les façons humaines de papa enlèvent toute forme de racisme, d'égoïsme, tout tourne autour du respect d'autrui. Cela m'a beaucoup apporté.» (Marcel)

«Après coup, on se rend compte qu'ils avaient une grande droiture dans tout ce qu'ils faisaient, une ouverture à la réflexion, quelle qu'elle soit, sans interdit au départ. Naturellement, ils m'ont orientée vers une gauche non extrémiste, un humanisme internationaliste (...) J'essaie de répercuter cela sur mes enfants, je veux qu'ils aient la possibilité de juger par eux-mêmes. Le choix est meilleur quand on voit les deux possibilités. Pour moi, la question était cruciale car j'ai fait un mariage mixte et je n'ai pas voulu influencer les enfants. Ils ont posé des questions et fait les choix eux-mêmes, non religieux mais pour une philosophie de gauche, un humanisme juif.» (Karol)

Frankie, dont le père a été fusillé et qui a vécu dans un milieu «extérieur», a épousé une Allemande. Lui aussi est sensible à l'humanisme des anciens partisans :

«Il faut se battre contre les gens qui engendrent des idées de racisme et de xénophobie. Il y eut des Allemands courageux (comme celui qui organisa un attentat contre Hitler). Naychi, un ancien partisan qui vit en partie en Allemagne, a une grande largeur d'esprit, alors que ma marraine ne veut plus me voir parce que j'ai épousé une Allemande.»

Y a-t-il incompatibilité entre l'humanisme, le refus de la haine, etc. et la décision de prendre les armes, de devoir ôter la vie à des fascistes ? En apparence, oui, et l'historien qui s'est penché sur les partisans juifs n'a pas remarqué leur humanisme, il n'a pas compris que le choix radical fut pour eux un mal nécessaire pour vaincre le principal fossoyeur de l'humanisme. Et les événements leur ont donné raison pour l'essentiel.

Cet humanisme implique une grande confiance dans l'évolution de la société :

«Eux, ils en parlaient (de la guerre et de la résistance) avec un tel optimisme. Ils ont assumé : il fallait y aller et ils y sont allés. Ils n'en ont pas fait tout un plat. Sans doute que cela m'influence, mais de quelle manière ? J'ai toujours l'impression qu'il faut tirer le meilleur parti de ce qui nous arrive dans la vie.» (Lili)

Six enfants de partisans interrogés ont été impressionnés par ce qu'il y avait de révolte, de combativité contre les injus-

tics chez leurs parents ; cet aspect est plus facilement mis en rapport avec le choix de devenir partisan :

«Je réfléchis, je réagis à tout, je n'accepte pas les choses comme elles viennent, je me révolte souvent. C'est l'éducation depuis qu'on est tout petit, beaucoup plus (importante) que l'école. C'est vraiment essentiel. (...) Dans la vie de tous les jours, j'essaie de faire réagir les gosses. Mes parents, c'est comme un monument de notre arrière-pensée. Quand quelque chose va de travers, je me demande comment ils auraient réagi, qu'auraient-ils dit ?» (Thérèse)

«En ce qui me concerne, la révolte contre le fascisme et contre tous ceux qui ont été complaisants à son égard a été le point de départ d'un long engagement social, qui n'est pas terminé d'ailleurs.» (Michel)

Pour Philippe, cela a pris une autre forme :

«Grâce à leur influence, on n'abandonne jamais, c'est un système de lutte perpétuelle. En cas de coup dur, on ne laisse pas tomber les bras. J'ai tendance à relativiser mes problèmes par rapport à la guerre et l'exemple des parents me donne du courage.»

Yilona, c'est déjà pendant la guerre, en tant qu'enfant caché, qu'elle s'inspire du comportement de ses parents :

«Mes parents m'ont influencée en tant que combattante et non en tant que Juive cachée. Ça m'a fait traverser la guerre non comme quelqu'un d'humilié, mais comme une révoltée qui contre-attaquait ; je l'ai prouvé par ma conduite pendant la guerre, différente de celle des «enfants cachés» (je me suis débrouillée lors d'une arrestation, j'ai quitté un refuge parce que les gens parlaient trop et je suis rentrée seule, etc.). Ça m'a marquée au-delà. Je suis restée quelqu'un de solidaire (j'ai appris à partager mes jouets avec les jeunes Espagnols). Ça m'a incitée à avoir une attitude combative, agressive même, mais qui m'a mise à l'abri d'humiliations que d'autres ont subies en n'ayant pas cette attitude. Ça m'a engagée sur tous les fronts vis-à-vis de mes employeurs, de mes collègues.»

Philippe qui reconnaît avoir reçu un «message social», s'est trouvé un jour dans le rôle d'un employeur :

«Je me bagarre tous les jours, comme indépendant, contre le racisme, etc., et ça complique très fort la vie ; les autres

vont à travers tout, moi, je ne veux pas d'exploitation. Quand j'engage du personnel, j'essaie d'être social, de lui procurer des avantages. C'est un handicap dans la société actuelle où il faut exploiter, et malgré tout, je reste l'exploiteur. Je leur parle, et beaucoup me répondent : 'Je n'ai pas envie de lutter, je veux avoir à manger'. J'ai essayé de sortir de l'image du patron, ça m'a compliqué la vie ; par exemple, quand il fallait licencier, je respectais toutes les formes au lieu de trouver des finesses, et j'avais toujours honte.»

Une influence politique est remarquée chez plusieurs enfants de partisans qui insistent souvent sur le fait qu'ils ont été mis en garde vis-à-vis des dirigeants de partis, notamment des partis de gauche :

«L'histoire de la dissidence au sein des partisans a fait que malgré mon éducation de gauche, je me suis démarquée de la gauche, sans tomber dans la droite ; ça m'a donné une méfiance vis-à-vis des dirigeants communistes.» (Yilona)

«(L'expérience de mes parents) m'a dégoûtée des partis et des appareils de partis, après que j'ai moi-même milité avec parfois les mêmes que mon père a subis. Je crois d'ailleurs que c'est valable pour tous les partis, c'est la dénaturation des gens qui ont du pouvoir.» (Karol)

Pour Lili, le cheminement fut différent :

«Au début, ils étaient déçus que je n'étais pas communiste. Je leur ai expliqué que le communisme de maintenant n'était plus celui de Lénine. Dans mon idée, il était impensable d'adopter ce genre d'idéal. Mais je n'ai jamais été en conflit avec eux.

Après, ce qui m'a frappée et je les ai plaints : ils s'étaient battus pour le communisme et n'étaient plus d'accord ; ils en étaient peut-être plus traumatisés que par la guerre !»

Frankie recherche depuis peu ses racines côté paternel. Mais s'il apprécie les partisans, dont beaucoup avaient des sympathies communistes, il met sur le même pied communisme et fascisme :

«Le communisme est aussi grave que le fascisme. Qu'on laisse les gens vivre comme ils veulent, avec de bonne lois. (...)

Notre génération est redevable à mon père (et aux résistants) que nous vivons en liberté aujourd'hui. Son exemple présente

³ Deux enfants de partisans non-juifs qui ont témoigné dans le recueil des trente-huit témoignages ont également été interrogés. On constate des points de convergence avec les autres enfants de partisans.

une valeur historique, philosophique vis-à-vis du comportement d'un homme devant les difficultés. A long terme, les résistants ont eu la satisfaction de voir qu'ils avaient raison.»

Toutefois, les liens non perceptibles clairement existent et sont reconnus par plusieurs enfants de partisans. Encore plus par Maurice :

«En ce qui concerne mon père, j'ai été frappé par le lien étroit entre l'instinct, la raison et l'action dans ce qu'il me racontait. Est-ce que ça m'a influencé ? Dans le direct, je ne peux pas répondre, dans l'inconscient, sans doute. Je ne crois pas tellement en l'héritage d'une expérience. Elles se renouvellent selon les générations, les erreurs se refont de génération en génération. Ce qui se passe en Yougoslavie est incompréhensible, on se demande comment ils tombent dans la barbarie après avoir passé la guerre.

D'ailleurs, ce que je dis n'est pas tout à fait vrai, il y a des traces au point de vue culturel, non pas de l'expérience, mais de ce qu'on s'imprègne. J'ai été influencé profondément par mes parents, mais comment ?»

«Lorsque j'ai réfléchi plus attentivement à mon comportement, j'ai retrouvé l'influence de mes parents par recoupements, par exemple, dans la volonté d'avoir une indépendance de pensée et d'action, de vouloir mener les expériences jusqu'au bout, à leur terme, quels que soient les obstacles.» (Michel)

Annie, elle, va plus loin : *«Je ressemble beaucoup à mon père, je me retrouve bien dans son caractère.»*

Le groupe d'enfants de partisans qui a réalisé le livre pendant trois années environ était très disparate au point de vue politique et professionnel. S'il a réussi cette entreprise de longue haleine, au départ «désespérée», c'est sans doute parce que l'influence de leurs parents les rapproche plus étroitement qu'il n'y paraît. On a même pu constater dans les extraits d'interviews ci-dessus que cette unité se prolongeait avec les petits-enfants.

Les conflits et discordances entre les enfants et les parents sont secondaires, ils relèvent d'une autre recherche³.

«Mon père a toujours essayé de vivre pour que justice soit rendue, que tout se passe de la manière la plus correcte. Maintenant qu'il n'est plus là, je commence à y réfléchir. Il m'influence, je vis quand même de la manière dont je l'ai

vu à la maison ; j'ai aussi mangé dans cette soupe.»
(Armand)

«Mon père était toujours de bonne humeur, il aimait rencontrer ses copains, surtout ceux de la guerre, et s'il pouvait rendre service, il était toujours d'accord. Il était simple, pas un 'm'as-tu vu'. Si on peut faire plaisir, ... j'ai la même mentalité.» (André S.)

Les conjoints des enfants de partisans.

Les quelques conjoints interrogés ont tous beaucoup de respect pour les anciens partisans. Mais ce qu'ils retirent consciemment de leurs rapports avec eux est naturellement moins «fort» que les enfants, et plus épars.

Jacques S. est surpris par son beau-père :

«Ce qui m'a le plus étonné chez lui, c'est qu'il n'éprouve pas de haine et rancune contre les Allemands. D'autres déportés sont contre les Allemands, alors que lui, se rend en Allemagne.»

Mais Jacques se refuse à le suivre :

«Pour être comme lui, il faut être relativement humaniste, mais ce n'est pas du tout dans mon caractère.»

Luce, qui a connu des partisans d'autres milieux et qui a lu des livres soviétiques, est frappée par d'autres aspects :

«Dans l'ensemble, on trouve chez eux une dominante plus souple que chez les Soviétiques et dans le milieu ouvrier en général, ils sont plus ouverts. J'ai été frappée lorsque j'ai entendu Ida raconter qu'elle s'est retrouvée à l'aise en France, dans la résistance, avec des jeunes d'autres nationalités. L'internationalisme est plus acquis chez eux, ça n'a pas existé ainsi en Belgique. Tout en étant liés entre eux, Zizi, Naychi et d'autres se sont intégrés, c'est intéressant.»

André P., parlant de son ancien beau-père :

«A l'époque, j'ai eu une réaction d'admiration, parce que la tendance avait été plutôt de se cacher et de garder ses habitudes.

Jules était extrêmement correct, droit, et surtout simple ; dans ses discours, il n'y avait jamais de forfanterie.»

Lui aussi a subi une influence politique :

«Plusieurs choses que mes beaux-parents m'ont racontées ont joué dans mon attitude politique. Ils m'avaient mis en garde contre certains dirigeants communistes et j'ai toujours été attentif à leur égard.»

Quelques autres avis en vrac :

«Je tiens beaucoup à lui (mon beau-père) mais je ne suis pas d'accord avec beaucoup de ses options. Nous avons des caractères différents.» (Jacques S.)

«Ce qui m'a frappé chez mon beau-père, c'est sa grande pondération ; et sa phrase : 'pendant la guerre, je me sentais invincible'.

Il était pour un communisme idéal, mais il n'a pas pu digérer le communisme après Staline. Moi, je reste indépendant, je garde un esprit critique.» (Jacques C.)

«Mes beaux-parents étaient très sociables, ils m'ont très bien accueillie alors que d'autres m'avaient dit qu'ils ne m'accepteraient pas parce que je n'étais pas juive. Ma belle-mère a dit : 'J'ai une nouvelle fille', et non 'une belle fille'.» (Claudine)

«Je m'imagine leur courage, comparé à ce qu'on vit ici. C'était dur à cette période ; on vit aujourd'hui comme si tout existe d'office, sans réfléchir. La grande question que je me pose : est-ce que j'aurais été aussi courageuse ? Je ne sais pas. Les circonstances étaient différentes, la pauvreté est aussi un facteur. On vit en fainéant, dans son fauteuil, est-ce qu'on en aurait le courage ?» (Ulrick)

«Je voyais des gens représentant une tradition. Ça faisait un monde et non plus des individus, c'était plus concret avec l'aspect particulier du milieu juif que je ne connaissais pas sous ce jour. Les choses qui m'ont frappée : le rôle des femmes, les rapports avec la population, leur façon d'agir.» (Luce)

Conclusion de cette partie :

Les enfants des partisans se définissent surtout par rapport aux idéaux, aux comportements, aux choix quotidiens de leurs parents ; ils subissent indéniablement leur influence bien au-delà de leur rôle pendant la guerre. Pour les conjoints, cette influence est plus floue, plus disparate, mais indéniable.

L'importance du recueil de 38 témoignages, selon les enfants et les conjoints.

Tous soulignent l'importance d'un livre qui pourtant, en soi, les a peu influencés. Plusieurs trouvent le livre plus direct, plus vivant qu'un livre d'histoire :

«Un livre d'un (petit) historien est sec, avec des dates, comme dans un cours : à telle date, les camps, à telle date, Hitler est arrivé, etc.

Un homme qui vit une action et qui la raconte à sa manière, suivant sa personnalité, lorsqu'il a vécu des choses fortes, raconte de manière forte. C'est passionnant à lire.»
(Frankie)

«Un recueil de témoignages est plus vivant, on a l'impression de faire connaissance avec eux.» (Thérèse)

«J'ai appris ce que mon beau-père m'avait caché pendant longtemps. Ce qui m'a le plus frappé, ce sont les témoins qui n'ont pas théorisé.» (Jacques C.)

«Le livre est facile à lire, plus direct. Mes gosses trouvent cela plus intéressant que l'histoire.» (Claudine)

«Les témoignages m'ont intéressé. Ils sont clairs, les gens racontent ce qu'ils ont vécu. Les livres d'histoire sont abrupts ou romancés.» (Jacques S.)

«Les témoignages ne s'arrêtent pas uniquement au conflit, on y trouve le contexte qui a amené les témoins à entrer dans la résistance.» (Marcel)

D'autres essaient de préciser, sous une forme encore générale, les raisons de leur appréciation favorable :

«Le recueil est fondamental, il est une trace culturelle. Lorsque quelqu'un se met en mouvement, a une prise de conscience, il est fondamental d'avoir un tel livre.»
(Maurice)

«Sur le plan de la perception affective et de la conviction que la Résistance juive a existé, le bouquin joue un rôle important. Je l'ai lu d'une traite. Il est aussi utile face à la montée du racisme et du nationalisme au niveau mondial.»
(André)

«Parmi les partisans, il n'y avait pas d'aristocrates. Ils luttèrent pour des raisons sociales, pour survivre ; venant de la classe ouvrière, c'était quand même magnifique.

Surtout de la manière dont ils en parlent, pas comme des «Goldorak», mais comme des gens simples. Dans tous les témoignages, on trouve quelques pages et quelques phrases importantes. (Philippe)

«Ce genre de livre peut aussi réconcilier avec l'humanité. Il m'a apporté une certaine chaleur ; et la guerre mise à part, je regrette de ne pas avoir connu cette époque, des gens qui étaient spontanément ainsi.» (Karol)

Une réserve revient à plusieurs reprises :

«L'histoire moderne est déjà peu abordée (à l'école), surtout la guerre 40-45, les étudiants ne pourront accrocher aux témoignages. Ca accrocherait plus dans une école juive. Pour les Belges, il manque un trait d'union.» (Maurice)

«Mais quelle est la réaction d'enfants qui ne sont pas du milieu ?» (Thérèse)

«Il est difficile de faire comprendre aux non-Juifs l'intérêt du livre.» (Marcel).

En effet, le livre s'est mieux diffusé dans la communauté juive.

Les 38 témoignages et l'histoire.

Il est vrai que le livre ne peut pas être considéré comme un livre retraçant l'historique de la résistance juive armée ; notamment parce qu'

«il est trop anecdotique, trop limité par rapport à l'ensemble de la Résistance, vraie et fausse.» (André P.)

Pour Ulrick, il faudrait l'ajouter à un livre d'histoire. Néanmoins, Annie, enseignante, s'en sert comme d'un livre d'histoire, faute de mieux :

«Il n'existe pas de livre scolaire sur ces événements, pas de livre d'histoire pour l'école sur ce qui s'est passé pendant la guerre. Je me base sur des témoignages pour les XXe convoi, etc. Avec les témoignages, on peut transmettre plus facilement, mais peu de professeurs s'y intéressent.»

Certains s'expliquent sur la fiabilité des témoignages :

«Après cinquante ans, la mémoire ne reflète certainement pas la vérité à 100%, mais j'ai la certitude que s'il n'est pas

tout à fait exact dans les faits, il l'est dans l'esprit.»
(Marcel)

«Ce livre est un trésor au point de vue des idées car il contient des propos qui sont justifiés par des actes. Une authenticité qui prouve la réalité, c'est du vivant, du vrai.»
(Karol)

Lili se méfie des historiens, sociologues et journalistes :

«L'intérêt d'avoir des gens qui ont participé est énorme. Sinon on a des journalistes avec leurs suppositions et leurs considérations.»

«Outre l'intérêt des témoignages en tant que tels, le livre se rapproche d'un livre d'histoire parce qu'il contient énormément de renseignements sur la résistance armée juive et la résistance armée à Bruxelles.» (Michel)

En ce sens, Yilona peut expliquer : *«J'ai été choquée par la façon dont un historien a pris le témoignage de ma mère. Son livre m'a écorchée, je suis contente du recueil de témoignages qui est une réponse.»*

Et Luce apprécie le fait de ne pas s'incliner devant les experts (qui s'égarerent).

Nous sommes bien éloignés de l'historien «célèbre» qui prétend que la mémoire est constituée d'«images» qu'il faut briser pour trouver l'Histoire. La question de fond à propos de l'objectivité n'est-elle pas de savoir si nous appartenons à un milieu qui aspire à la vérité et qui n'est pas trop envahi par les préjugés ? Personne, même pas les historiens, n'est à l'abri des préjugés, personne ne peut y échapper pour juger de l'«extérieur».

Conclusion générale.

La résistance juive armée n'a été qu'un épisode - exceptionnel il est vrai - de l'activité d'un milieu social avide d'améliorer la société. La lutte armée ne peut être isolée en tant que telle. C'est pourquoi les traces sur les enfants des partisans sont profondes et multiples.

Les enfants de partisans et leurs conjoints qui ont été interrogés sont unanimes à vouloir montrer comment le fascisme fut combattu par le passé, à s'opposer à ses méfaits actuels. Ils sont notamment profondément choqués par le carmel installé à Auschwitz qui vise à occulter ce que

**Jeshajahu
WEINBERG**

Director

United States

Holocaust

Memorial Museum -

Washington

(Etats-Unis)

représente ce site dans l'Histoire de l'humanité en général et de la population juive en particulier.

Le cadre de l'antifascisme est acquis depuis leur jeunesse.

Mais à partir de là, plusieurs «lectures» des témoignages sont possibles, sans parler de ce qui n'est pas facilement perceptible.

Quand les recherches historiques pourront-elles prendre en considération l'ensemble des aspects qui ont été évoqués ?

¹Communication prononcée le 23 novembre 1992 à la Commission «Milieux de Mémoire - Survivants et Héritiers» (Président de séance : Madame A. Helsmoortel-Pecher, Présidente de l'Institut National des Invalides de Guerre).

Commemoration through a Historical Museum ¹

Since antiquity, the dominant, traditional way to preserve the memory of great historical events for posterity has usually been the erection of memorial monuments.

Until the beginning of the nineteen eighties, the Holocaust was generally commemorated in the same traditional way. In Poland, Israel, the United States and other countries numerous monuments were created in memory of the millions of victims who perished during this terrible period.

However, all such monuments share an important limitation : they are meaningful only for the informed, only for those who are, at least in a general way, familiar with the commemorated event. For the uninformed, even the aesthetically most impressive architectural or sculptural creation remains meaningless from the commemorative point of view. Rappoport's famous statue of the Ghetto Fighters cannot have much meaning for those who have never heard about the Warsaw ghetto uprising.

We are now about half a century away from the events of the Holocaust. The number of people who have experienced the Second World War and the Holocaust period is diminishing from year to year. Therefore, keeping the memory alive is becoming a critical problem, and many Jewish communities in Europe and the United States today feel a moral, one could say a historical, obligation to create Holocaust memorials and observe annual days of remembrance. But what will happen in twenty or thirty years from now ? The term «Holocaust» will be meaningful only for a small educated minority. The memory of the event will gradually fade away, and so will the obligation to keep commemorating it.

I assume we all agree that the Holocaust was an event with enormous implications not only for those who were personally affected, not only for the Jewish people who were the main victims of this human catastrophe, but for mankind at large. I also assume we all agree that the history of the Holocaust is imbued with crucial moral lessons which transcend by far its actual historic frame. Though nobody has the right to speak in the name of the victims, I daresay that the essential meaning of their last wish, their commandment to the survivors to bear witness, and not to let the world forget - that wish went far beyond the call for commemoration by sculptures or architectural structures. The real obligation of our generation, if we are going to fulfill the last will of the victims, lies essentially in confronting the world with the moral lessons of the Holocaust. This seems to me to be the only way to make a modest contribution to the fulfillment of that highly problematic pledge that we won't let it happen ever again.

These considerations lead us necessarily from public commemoration by artistic creation to the domain of education.

The most important precondition for any meaningful commemoration in the future is education, dissemination of historical knowledge, to make people knowledgeable of the historic facts, to make them know and understand what happened. I don't think anybody can give a reasonable answer to the question **why** it happened ; there is not, and probably cannot be, a clear answer to that question. But after half a century of scholarly Holocaust research, we know pretty well **what** happened, and this knowledge has to be conveyed to future generations, if indeed we want them to draw any kind of valid moral conclusions.

There are different ways in which historical knowledge about the Holocaust is being disseminated. One of them is obviously the publishing of history books. However, history books reach only a small minority of the population. Another way is the regular teaching of Holocaust history inside the educational system - from elementary school to university. This inclusion of Holocaust history and Holocaust studies in the various school curricula is of great importance. One should, in this context, perhaps also mention the role played by film and television in the popularization of knowledge about the Holocaust.

But let me draw your attention to another way of spreading knowledge about this event, and commemorating it at the

same time, a way which probably has the greatest potential of reaching broad mass audiences over long periods of time. I am speaking about the history museum or, more precisely, about a certain kind of history museum.

Not all history museums are capable of teaching history. History museums are usually based on collections of artifacts and works of art, part of which they expose to the visiting public. The artifacts are related to historical events and personalities but, more often than not, they are displayed without being embedded in their proper historical context. They do not necessarily interconnect to constitute a continuous historical narrative.

The main *raison d'être* of most history museums lies in the collection, the preservation and the research of artifacts which fall into their thematically defined orbit. This is time honored, classical museum tradition. Clearly this kind of object-oriented classical type of history museum would hardly be able to fulfill the particular educational task we are talking about, the teaching of Holocaust history.

To fulfill that task, the museum has to take as its point of departure the story it wants to convey rather than the collection its point of departure the story it wants to convey rather than the collection it succeeded to acquire. It has to arrange its exhibits as a narrative continuum, as a display of visual historiography which conveys to the visitor the overall historical context.

In the last decades, memorial Holocaust museums have been established in Germany, in various countries formerly occupied by Germany, as well as in Israel and the United States. Israel was the first country to establish history-teaching Holocaust museums. The best known is the museum of Yad Vashem, a major component of the Jewish national Holocaust memorial in Jerusalem, which came into existence in the early fifties. It depicts Holocaust history mainly by displaying photographs and documents. The other is the museum of the Ghetto Fighters' House, which was established in the sixties.

Very important are the museums and mini-museums on the sites of former concentration and death camps or, as they are called in Germany, the «Gedenkstätten». In addition to physically preserving sites of historical significance, they usually combine memorial monuments with small museum-like displays which, however, as a rule, focus mainly on the

history of the respective camp, and don't undertake to tell the history of the Holocaust in its entirety.

The largest and most important of these site museums is, in my opinion, the State Museum of Auschwitz, which adds numerous documentary photographs as well as many paper documents to the enormous masses of artifacts found in situ. In its totality, partly also through the inclusion of numerous national exhibitions, it does indeed, in its own way, convey a kind of overall picture of the Holocaust. Since the Museum was established in the communist era, many of us had severe doubts about the way it presented the Holocaust events in Auschwitz and elsewhere. Today, however, thanks to the radical change in the political climate and with the encouragement of the International Committee which was established to guide and support the Museum, one can hope that the historical presentation will be rectified.

In the United States, we can find over fifty Holocaust memorial institutions, monuments and collection-based mini-museums. The first comprehensive and consistently narrative Holocaust museum was established in Detroit, almost ten years ago. Its designer was James Gardner of London, who during the seventies designed Beth Hateftsoth, the Nahum Goldmann Museum of the Jewish Diaspora, in Tel-Aviv.

Beth Hateftsoth, which I am sure many of you must have seen, pioneered the concept of an educational history museum, which considers its principal task to communicate information, to convey knowledge. It inspired the planning of several small history museums of similar style in Israel, and strongly influenced the design of three new Holocaust museums in the United States, the one in Detroit and two others which will open their gates to the public in less than a year : the Simon Wiesenthal Center's new museum in Los Angeles, which was also designed by James Gardner, and the United States Holocaust Memorial Museum in Washington, which is directed by the founding director of Beth Hateftsoth, and which will open its gates to the public in April 1993. Both the Detroit and the Los Angeles Holocaust museums follow Beth Hateftsoth's radical deviation from classical museum tradition by totally refraining from the use of genuine artifacts. They develop their historical story lines by using photographs, audio-visual displays and designed exhibits, which are produced by artists and craftsmen. The Washington museum, on the other

hand, whilst adopting the non-curatorial, historiographic approach of Beth Hateftsoth, is developing its narrative with the help of what is probably today the largest collection in the world of genuine Holocaust-related artifacts.

It is kind of narrative history museum which, in my opinion, has the greatest potential as an instrument of mass education. I believe that such educational museums should be created more than anywhere else in every single large city of Germany. All these prosperous and flourishing German cities have attractive art and science museums - but it seems to me that they bitterly need Holocaust history museums which could tell future German generations all about the terrible contribution of their forefathers to the history of human civilization.

The kind of Holocaust museum to which I refer should be conceived as an educational institution, in which the narrative display serves as the informational basis for a multitude of educational activities. It should conceive of the Holocaust both as a unique event in the history of mankind and a metaphor for a multitude of historical events and situations, even for many situations in everybody's daily life. It should become an educational and cultural center, which enables its visitors to assimilate the moral lessons emanating from the understanding of the historical narrative, and which assists them in applying these lessons to their own lives and the problems they encounter in the life of their countries. The museum should organize temporary exhibitions to complement its permanent display, it should organize travelling exhibitions to bring knowledge about the Holocaust to the cities that do not have Holocaust museums of their own, it should have public programs on Holocaust-related themes, but above all it should invite groups of students of all ages to come and be guided through its permanent exhibition and study that chapter of human history which it depicts.

The creation of such a museum-based, educational and cultural center necessarily raises a multitude of questions that have to be answered, problems that have to be solved, difficulties that have to be overcome. Let me mention some of the basic conceptual problems. The first step towards the planning of such a museum has to be a clear definition of its thematic and chronological parameters. What exactly is its subject matter going to be? Will it deal only with the Holocaust of the Second World War or also with other his-

torical cases of genocide ? Which cases ? What exactly is the time span it is supposed to cover ? Will it deal with the pre-war years, and if so, from when on ? Will it end with liberation or cover the related post-war developments, and if so, which developments and until which year ? All these questions can have different answers of equal validity. It is very much a matter of choice between possible alternatives, and the decision will usually be made according to ideological preferences of the respective decision-makers.

The thematic and chronological parameters which determine the character of the permanent exhibition in Washington tend to be rather narrowly defined. Museum gallery space is limited, and relating history with artifacts and photographs rather than words is a very space consuming undertaking. Therefore, the greater the time span and the thematic area the exhibition tries to cover, the more superficial must its coverage become. These considerations led the Holocaust museum in Washington to the decision to limit itself to the Holocaust of 1933-1945 in its major manifestations, and to refrain from dealing with other genocides in human history. The museum is, however, trying to depict the Holocaust in a wide historical framework, which includes the early beginnings of the Nazi movement in Weimar Germany, the history of antisemitism, Jewish life in Europe before the war and, on the other hand, the immediate aftermath of the Holocaust, namely the war crime trials, the so-called Displaced Persons camps, and finally the rehabilitation of the survivors in the United States, Israel and other countries.

Even though this decision limited the museum to a narrow thematic definition, scarcity of space led inevitably to a somewhat selective approach. So, too, did unsurmountable difficulties in obtaining displayable documentary material on some events and some aspects of the Holocaust. The Holocaust happened over six years in more than twenty countries. Unfortunately, it proved impossible to include, or to present in an adequate manner, everything relevant that happened during these years in all these countries. Thus there is almost nothing in the Washington museum's permanent exhibition about the German industrialists' complicity in guilt through the exploitation of slave labor, hardly anything about the fate of the Italian Jews or that of the French, Yugoslav and Greek Jews under Italian occupation, very little about the plight of the German homosexuals, very little about the Holocaust events in the Balkan countries or in North Africa, and certainly not enough about the deeds of

Jewish resistance heroes in Auschwitz and other death camps. It is the task of the Museum's future special exhibitions to supplement the inevitably incomplete overall picture presented in its permanent exhibition.

In my understanding, it would be a grave mistake to apply the narrow thematic definition of the exhibition to the educational and cultural activities of the Museum after its opening. The very concept of the Holocaust as a metaphor, as an overpowering event in human history which has moral implications that pervade the life of everybody, leads necessarily to the inclusion of all manifestations of racism and bigotry, as well as all relevant other genocidal events in the thematic scope of the museum's future educational and perhaps temporary exhibition programs.

When trying to depict the history of the Holocaust as a linear chronological narrative, as history is usually perceived, the Museum encounters a serious methodological difficulty. During the war years different important Holocaust events happened simultaneously in different countries. Therefore, to do justice to the history of the Holocaust, its presentation should ideally be synchronical rather than linear. But the visitor's walk through the museum's exhibition galleries is necessarily linear. To overcome this difficulty, the Washington museum presented its narrative on an analysis of the recurrent main stages in the implementation of what the Nazis called «The Final Solution». These main stages were essentially : first, separation from the non-Jewish population, than concentration in ghettos, than deportation from the ghettos to labor and death camps, and finally the actual killing process. Although there were many important variations from one occupied country to the other, like, for instance, the mass killings by the Einsatzgruppen in the Soviet Union which preceded the establishment of ghettos in that country, or the use of transit camps rather than ghettos for the pre-deportation stage in Western Europe, still, the essentials of Holocaust history can adequately be conveyed by following this sequence of consecutive stages. And this is exactly the way the Washington museum has structured its visual narrative : whilst the sufferings of the German Jews from 1933 till 1939 are presented chronologically, the part of the narrative devoted to the war years is structured «sequentially». The last chapters - the death marches, liberation, the war crime trials and the fate of the survivors are again presented in chronological order. I should add that two aspects of

Holocaust history are presented neither chronologically nor sequentially, but rather as thematically defined display units : the rescue of Jews by non-Jews, and Jewish militant resistance. We thought that in a museum that tries to convey the moral lessons of the Holocaust, these aspects deserved special emphasis, and should be treated separately.

An important problem that we struggled with was whether a Holocaust museum should concentrate solely on the fate of European Jewry or must include, in addition to the Jews, all other categories of Nazi victims - Sinti and Roma, Poles, Soviet prisoners of war, political dissidents, homosexuals, and so on. Different possible responses were conceivable and they all carried strong emotional overtones. However, in my opinion, presenting the Holocaust in its true historical context makes it mandatory that all categories of Nazi victims be included in the presentation. Still, it would be a distortion of the historical truth if one would not emphasize the overwhelming centrality of the extermination of European Jewry in the totality of the event. For political reasons, this centrality of the Jewish aspect was, until very recently, ignored and denied in all former communist countries. The position chosen by the Washington museum was informed by Elie Wiesel's famous definition : «Not all victims of the Holocaust were Jews, but all Jews were victims of the Holocaust». We made enormous efforts, admittedly not always with much success, to obtain artifacts and pictures bearing witness to the persecution of non-Jewish victim categories. But, even so, we succeeded to devote substantial parts of the Museum to them without, however, compromising the predominantly Jewish character of the Holocaust. I consider it most commendable that the museum of the Ghetto Fighters in Israel decided to devote a section of their permanent exhibition to the fate of the Gypsies.

Yet another important problem is the extent to which a Holocaust museum should consider itself free to do what the Diaspora Museum in Tel Aviv did, namely to use artificial, self-produced rather than genuine artifacts, whenever genuine artifacts, needed to sustain the continuity of the historical narrative are not available. It seems that in view of the revisionists' denial of the historical facts, it is important that museums devoted to this particular subject matter restrict themselves in the choice of exhibits solely to genuine artifacts and documentary photographic material of

proven provenance. The authenticity of the exhibits enables them to serve as historical evidence.

Unquestionably, there is a great measure of truth in the caveat that only a survivor of the Holocaust can fully know and understand what happened in those terrible years. No visual presentation of the facts in a museum can adequately convey the experience to somebody who has not gone through the hell of Auschwitz himself. But neither can the written word. However, books are written and read, even if, in the best case, they cannot be more than a faint reflection of the terrible past they are describing. They are written even by those who keep warning us that we will never be able to understand. Still, the world has to know the story of the Holocaust, future generations have to know it ; the story has to be remembered, and in order to be remembered it has to be told. Admittedly, a book when written by a great writer, is potentially a better way to convey the Holocaust experience than a museum display. But, as I said before, books are read by the few, and museums are seen by the many. A good narrative history museum, in spite of all its inevitable inherent shortcomings, is far more effective as a tool of mass education, and as a basis for future remembering and commemoration, than even a very good book.

To fulfill its educational mission, the museum does not have to indoctrinate moral conclusions. They are inherent in the historical story line. Holocaust history's emotional impact forces the open-minded visitor to ponder how he himself would have acted had he found himself in the position of a Jew in Ghetto Warsaw or in Auschwitz or, conversely, in the position of a German soldier ordered to kill innocent men, women and children. Even more difficult would it be for him to answer the question how he would have behaved in the position of a witnessing bystander. I believe the understanding of the passive bystander's inadvertent guilt is probably the most important and most relevant moral lesson a Holocaust museum can teach its visitors.

In conclusion : It is my deep conviction that the key to future Holocaust commemoration is education, the teaching of the historical facts to the contemporary world and to future generations. And probably the most effective way to ensure that the historical facts will not be forgotten is to present them to the world in narrative history museums.

Wulff E. BREBECK

Kreismuseum

Wewelburg

(Allemagne)

¹Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Arts et Mémoire» (Président de séance : Monsieur P. Danblon, Directeur de l'Opéra de Wallonie).

² Die Ergebnisse der Untersuchung wurden veröffentlicht unter dem Titel :Brebeck, Wulff E. und Thomas Lutz : Bildende Kunst in Gedenkstätten für die Opfer des Nationalsozialismus - Versuch einer Bestandsaufnahme, in : Thomas Lutz u.a. (Red.) [Hrsg. von Wulff E. Brebeck u.a.] : Über-Lebens-Mittel : Kunst aus Konzentrationslagern und in Gedenkstätten für Opfer des Nationalsozialismus. Marburg 1992, S. 64 - 102

Zwischen 'subjektiver Überlieferung' und 'objektivem Niederschlag' der Geschichte von Verfolgung und Vernichtung - Dilemmata von Kunst in Gedenkstätten.¹

1. Zum Befund.

Eine ganze Reihe von Gedenkstätten für Opfer des Nationalsozialismus verfügen nicht nur über große Archive mit historischen Dokumenten und Fotografien, sondern auch über bedeutende Kunstsammlungen mit Werken zu ihrem Themenbereich.

Anders als die Sammlungen großer Museen sind diese Bestände jedoch noch nicht einmal Fachleuten hinreichend, einer größeren Öffentlichkeit aber fast gar nicht bekannt. Es lohnt sich also, nach ihrer qualitativen und quantitativen Dimension zu fragen. Eine Erhebung, die ich 1988-1991 zusammen mit Thomas Lutz (Gedenkstättenreferent der Aktion Sühnezeichen/Friedensdienste, Berlin) durchgeführt habe, ergab bei elf Gedenkstätten, die nach eigenen Angaben über Kunstbestände verfügen und die in Israel, Polen, Tschechei, USA und Deutschland gelegen sind, einige Ergebnisse, die ich im Folgenden skizzieren möchte.²

Aufgrund der besonderen Thematik und damit auch des besonderen Sammlungsauftrags der Gedenkstätten bildet traditionell die Entstehungszeit eines Werkes das entscheidende Kriterium zur Strukturierung der Sammlung, d.h. das Jahr 1945 markiert die oberste Zäsur.

Werke, die bis dahin im Einflußbereich des Nationalsozialismus, d.h. konkret im Untergrund, in Verstecken, in der «inneren Emigration», in Gefangenschaft, entstanden und sich in ihrer Aussage gegen diesen richteten bzw. von Gegnern und Verfolgten geschaffen wurden, werden in erster Linie als subjektive Form der Überlieferung historischer Erfahrung und erst in zweiter Linie als Kunstwerke betrachtet. Entsprechend dem Sammlungsauftrag der einzelnen Gedenkstätte, der sich allgemein auf NS-Verfolgte bzw. solche aus einer bestimmten Gruppe, Region usw. oder - sofern es sich um Gedenkstätten an Standorten ehemaliger Konzentrationslager, Ghettos, Gefängnisse usw. handelt - auf den jeweiligen besonderen Ort bezieht, werden alle Kunstwerke, die vor der Befreiung entstanden sind, unterschiedslos gesammelt. Da die übergroße Zahl der heute in Gedenkstätten aufbewahrten Arbeiten aus der Zeit bis 1945 in Gefangenschaft hergestellt wurden, könnte man sie als «Lagerkunst» bezeichnen.

Nach der Zäsur 1945 entstandene Kunstwerke werden in den meisten Gedenkstätten in zwei Gruppen eingeteilt : Arbeiten von Künstlern, die die Verfolgung überlebt haben, und von solchen, die Themen des NS-Terrors aufgreifen. In beiden Fällen bestimmen künstlerische Kriterien die Sammlungswürdigkeit der Objekte in erheblich größerem Maß als bei der «Lagerkunst».

Schließlich verfügen fast alle Gedenkort auf ihrem Gelände über Mahnstätten und Denkmale in architektonischen, skulpturalen o.a. Formen, die nach 1945 zu unterschiedlichen Zeiten entstanden sind. Bei ihnen, die überwiegend Auftragsarbeiten sind, steht die vom Auftraggeber erwünschte Aussage zu dem geschichtlichen Thema in Vordergrund, seltener die künstlerische Qualität. Im Folgenden werden sie nicht weiter beachtet werden, weil sie einer eigenen differenzierten Untersuchung bedürften.

Zur quantitativen Dimension der Kunstbestände in Gedenkstätten kann man ohne Erörterung schwieriger methodischer Fragen wie etwa der Zuordnung sogenannter «Auftragskunst», d.h. also von Häftlingen in Lagern im Auftrag der SS produzierter künstlerischer Hervorbringungen, oder der in den Sammlungen unterschiedlichen Einordnung von «zugelassener» Kunst, die gleichwohl subversive Beimischungen hatte u.v.a.m., nur wenige grobe Zahlen nennen : Die befragten Gedenkstätten verfügen zusammen über gut 7.500 Werke, die bis 1945 geschaffen wurden.

³ Vgl. zum Beispiel : Hepp, Nicolas : Kunstaussstellungen in der Gedenkstätte am Beispiel der «Alten Synagoge» Essen. In : Thomas Lutz u.a. (Red), a.a.O., S. 131 - 147

Quantitativ und qualitativ dominieren die Sammlungen in Yad Vashem (Israel) mit ca. 2.400 Objekten, Beth Lochangei Haghetaot (Israel) und Auschwitz (Polen) mit je ca. 2.000 Werken. Sehr gute kleinere Sammlungen besitzen Terezin (Tschechoslowakei) und Buchenwald (Deutschland). Die überwiegende Zahl der Arbeiten besteht wegen der besonderen Entstehungsbedingungen aus Handzeichnungen, häufig Porträts, die mit leicht vergänglichen Mitteln wie Ruß, Bleistift, Aquarellfarben o.ä. auf Papierfetzen in oft kleinen Formaten gezeichnet worden sind. Die zweite große Gruppe von Objekten besteht aus kunsthandwerklichen Gegenständen, von Behältnissen aus verschiedenen Materialien bis zu Spielfiguren o.ä.

Knapp 7.400 Werke, die nach 1945 entstanden sind, also fast dieselbe Zahl wie Objekte der «Lagerkunst», befinden sich in den Sammlungen der Gedenkstätten. Sie stammen entweder von überlebenden Künstlern seit ihrer Befreiung oder von «empathetic artists», wie man im United States Holocaust Memorial Museum in Washington (USA) die Gruppe von Künstlern bezeichnet, die ohne eigene lebensgeschichtliche Berührung mit NS-Verfolgungsmaßnahmen das Thema künstlerisch aufgreifen. Die größte Sammlung von zeitgenössischer Kunst besitzt die Gedenkstätte Majdanek (Polen), die seit 1966 einen polnischen und seit 1985 einen internationalen Kunstwettbewerb unter dem Titel «Gegen den Krieg» durchführt.

Bleiben bereits die Kunstsammlungen rein quantitativ erheblich hinter der Menge der in Gedenkstätten verfügbaren Akten und sonstigen 'objektiven' Quellen zurück, so eröffnet ein Blick auf die Ausstellungspraxis und die Publikationen dieser Einrichtungen weitere Defizite. Über besondere Kunstabteilungen verfügen seit 1954 Beth Lochangei Haghetaot, seit 1975 die Gedenkstätte in Terezin, seit 1982 Yad Vashem und seit 1990 Buchenwald. Sowohl in diesen Gedenkstätten wie auch in jenen, die keine eigenen Kunstabteilungen bzw. keinen eigenen Kunstbesitz haben, werden häufig Sonderausstellungen mit Kunstwerken durchgeführt. Oft sind diese Ausstellungen dem Schaffen einzelner Künstlerinnen und Künstler gewidmet. Mit der Herausgabe von - meist kleinen - Katalogen in diesem Rahmen haben sich die Gedenkstätten Verdienste um oft ansonsten vergessene Künstler und Themen - wie etwa Kinder in Konzentrationslagern - erworben.³

⁴ Gedenkstätte Auschwitz-Birkenau (Hg.): *Oboz Koncentrayjny Oswiecim w tworczyosci artystycznej*, 1962 o.O.

⁵ Novitch, Miriam ; Davidovicz, Lucy u.a. : *Spiritual Resistance. Art from Concentration Camps 1940-1945. A selection of drawings and paintings from the collection of Kibbutz Loghamei Haghetaot, Israel*, Philadelphia 1981.

⁶ Salmon-Livne, Irit ; Guri, Hana u.a. : *Testimony. Art of the Holocaust*, Jerusalem 1986.

⁷ Staar, Sonja : *Ständige Kunstaussstellung der Nationalen Mahn- und Gedenkstätte Buchenwald, Nationale Mahn- und Gedenkstätte (Hg.)*, Buchenwald 1990.

⁸ Blatter, Janet ; Milton, Sybil : *Art of the Holocaust*, London 1982, 2. Aufl.

⁹ Costanza, Mary S. : *Bilder der Apokalypse. Kunst in Konzentrationslagern und Ghettos*, München 1983.

¹⁰ Milton, Sybil : In : Blatter/Milton, a.a.O., S. 36.

Anders sieht es mit Bestandskatalogen aus. Publikationen, die den Sammlungsbestand in Auswahl vorstellen, finden sich selten : Von der Gedenkstätte Auschwitz, die bereits 1962 ⁴ einen Katalog veröffentlichte, abgesehen, gaben weitere Einrichtungen erst seit den achtziger Jahren derartige Werke heraus : Beth Lochangei Haghetoat 1981 ⁵, Yad Vashem 1986 ⁶, Buchenwald 1990 ⁷.

Einen Überblick über alle Sammlungen, die Kunst von NS-Verfolgten enthalten also auch Museen, wissenschaftliche Institute, Einrichtungen der politischen Bildung, Galerien und Privatsammlungen haben Blatter und Milton erarbeitet, zwei Wissenschaftlerinnen, die nicht in Gedenkstätten tätig waren ⁸. In einer mehr literarischen Form versucht dies auch Costanza ⁹.

Weit weniger noch als in den genannten Bereichen treten die Gedenkstätten mit pädagogischen Bemühungen um ihre Kunstsammlungen hervor. Die pädagogischen Dienste der großen Häuser verstehen sich als Vermittlungsinstanzen von Geschichte, Kunstpädagog(inn)en fehlen darin. Die Gedenkstätten Majdanek und Auschwitz haben mehrere Schülerwettbewerbe durchgeführt, in denen sich die Jugendlichen mit künstlerischen Mitteln mit einer vorgegebenen Thematik aus dem Bereich der Gedenkstätte auseinandersetzen hatten. In einigen Gedenkstätten wurden Kinderzeichnungen gezeigt, die im schulischen Bereich entstanden waren und einen thematischen Bezug zur Gedenkstätte aufwiesen.

Vergleicht man diese Bilanz mit der Bilanz der Anstrengungen, die Gedenkstätten dem 'objektiven Niederschlag' der Geschichte von Verfolgung und Vernichtung, also der geschichtswissenschaftlichen Forschung und der politischen Bildung widmen, so wird vollends deutlich, daß auch für Gedenkstätten - von wenigen Ausnahmen abgesehen - das gilt, was Sybil Milton vor zehn Jahren allgemein feststellte :

«Throughout the twelve years of the Third Reich, an indomitable group of artists risked their lives to record the crimes of the regime and the agony of its victims. They have left us a body of material that, with careful study, can reveal much about the era in which it was created and about the role of culture in an epoch dominated by atrocity and destruction. Unfortunately very little has been done with this art». ¹⁰

2. Zu den Ursachen der Randständigkeit von Kunst in Gedenkstätten.

Zu den Ursachen können aufgrund der Forschungslage nur einige Überlegungen genannt werden, die zur Diskussion anregen sollen.

Zunächst ist festzuhalten, daß sich der verhältnismäßig geringe Stellenwert, den Kunst in der Arbeit der Gedenkstätten einnimmt, in allen Ländern beobachten läßt. Es gibt jedoch eine deutliche Skala innerhalb dieser allgemeinen Randständigkeit. Diese Skala folgt zunächst - was nicht weiter verwunderlich ist - der Hierarchie des Ranges, den die Erinnerung an Widerstand, Verfolgung und Vernichtung von Menschen im Nationalsozialismus in den institutionellen Formen des kulturellen Gedächtnisses in den einzelnen Ländern einnimmt. Sammlungen - wie wenig Beachtung sie auch gefunden haben mögen - konnten überhaupt nur an Orten entstehen, an denen frühzeitig entsprechend ausgestattete Gedenkstätten für die NS-Opfer eingerichtet wurden. An dieser Schnittlinie unterscheiden sich deutlich Länder, in denen sich das öffentliche Bewußtsein nach 1945 überwiegend auf Traditionslinien des Widerstandes bzw. einflußreiche Gruppen von Opfern bezog, von solchen, deren kulturelles Gedächtnis wenn nicht von den Tätern, so doch von starken Gruppen, die aus Mitläufern und Indifferenten bestanden, geprägt wurde. Wie es Rückschlüsse auf das Selbstverständnis der entsprechenden Staaten zuläßt, daß es in den bis vor kurzem staatssozialistischen Ländern Ostmittel- und Osteuropas neben Israel und - neuerdings den USA die personell und z. T. auch finanziell am besten ausgestatteten Gedenkstätten gab, so ist es kein Zufall, daß es eigenständige Kunstabteilungen nur in Israel und in heute politisch nicht mehr existierenden Staaten mit antifaschistischer Selbstdefinition, der Tschechoslowakei und der DDR, gab. Die verhältnismäßig höhere Wertschätzung, die die Kunst von NS-Verfolgten in Israel und den USA genießt, hängt darüber hinaus damit zusammen, daß die dortigen Gedenkstätten sich nicht an geschichtlichen Schauplätzen befinden und Kunstwerke zu den wenigen Originalzeugnissen gehören, die nicht an den Ort ihrer Entstehung gebunden bzw. frei verfügbar sind.

Dort wo künstlerische Äußerungen von KZ- und Ghettoinsassen entweder am Entstehungsort verblieben bzw. aufgefunden wurden (so z.B. in Auschwitz oder

Theresienstadt) oder dorthin nach dem Willen der Künstler selbst oder ihrer Nachlaßverwalter zurückkehrten, sofern dort eine Gedenkstätte eingerichtet war, stellt die «Macht des Ortes» eine der größten Gefahren für ihre Rezeption als Werke der bildenden Kunst dar.

Die Topographie ist gestaltet nach den Anforderungen der Täter ; sie ist zugerichtet auf deren verbrecherische Zwecke. In der Erinnerung der überlebenden Opfer ist die Topographie des ehemaligen Lagers angefüllt mit überwältigenden, grauenvollen Ereignissen.

Asche, Gräber, Gaskammern, Krematorien, Erschießungsanlagen und Galgen, elektrisch ladbare Umzäunungen, die persönlichen Hinterlassenschaften der Opfer, die Faktizität des ausgeführten Befehls, wie er aus den Dokumenten ablesbar ist - all das bedrängt die Besucher mit unausweichlicher 'Objektivität'. Erklärungen, Zusammenhänge hinter den Dingen werden gesucht. Auch den Überlebenden kam es bei der Einrichtung von Dauerausstellungen an solchen Orten besonders darauf an, der konkreten Topographie die abstrakte Dimension des «Terrors als Verwaltungshandeln» und seine systematische Herleitung hinzuzufügen. Es entstanden historische Dokumentationen, in denen Akten, Schriftstücke, Fotos, Gegenstände und andere «objektive» Beweisstücke für die Verbrechen gezeigt werden. Entsprechend formulierten die KZ-Gedenkstätten ihren Auftrag als Präsentation und Interpretation des 'objektiven Niederschlags', d.h. der direkten Überreste von NS-Terror und Völkermord. Sie wollen der Opfer gedenken, nachwachsende Generationen informieren und aufrütteln, mahnen. Entsprechend arbeiten in den Gedenkstätten außer Überlebenden Historiker(innen) und Vertreter der politischen Bildung.

Kunstwerke gehörten auch für die Überlebenden (wenigstens, soweit sie nicht selbst künstlerisch tätig waren) zum Bereich subjektiver und damit nicht nur schwerer zu bewältigender, sondern auch zu vermittelnder Erfahrung von Leid oder Solidarität. Sie wurden - oft als Unterpfand einer persönlichen Beziehung zur Künstlerin oder zum Künstler - hoch geachtet, im allgemeinen aber als eine Überlieferung angesehen, die überwiegend privates Interesse beanspruchen durfte.

Lange Zeit gab es zudem eine Scheu unter den Überlebenden, Außenstehenden gegenüber überhaupt das in einigen Konzentrationslagern und Ghettos mögliche kulturelle

Leben zu erwähnen, da sie fürchteten, eine nach moralischer Entlastung strebende Öffentlichkeit werde Zeugnisse künstlerischer Tätigkeit als «Beweis» dafür mißbrauchen, daß an Orten, an denen solche Werke entstanden das Leben doch wohl erträglicher verlief, als die Überlieferung sonst nahelegt.

Sofern Kunstgegenstände in den Dauerausstellungen gezeigt wurden, waren es überwiegend solche, die Gewalthandlungen zum Motiv hatten - im Gesamtspektrum der überlieferten Werke Ausnahmen, denn solche Szenen wurden nur sehr selten dargestellt, u.a. weil es für einen Häftlingskünstler kaum möglich war, sich in dieser Situation als Dokumentarist zu verhalten, aber auch weil die Entdeckung einer solchen Zeichnung den Tod bedeutete.

¹¹ Milton, Sybil : Kunst als historisches Quellenmaterial in Gedenkstätten und Museen. In : Thomas Lutz u.a. (Red), a.a.O., S. 44-63, hier : S. 46.

Auch wenn andere Motive ausgestellt wurden, trockneten die Kunstwerke gewissermaßen zu dem ein, was man in der Gedenkstätte Stutthof (Polen) «historische ikonografische Dokumente» nennt. Es ist unbestritten, daß die «Lagerkunst» für zahlreiche innere Aspekte der Lagerwelt eine der wichtigsten, oft sogar die einzige Quellengattung darstellt, ihr Quellencharakter ist aber erheblich differenzierter und subtiler.

Außerdem erschöpft sich der Wert der Kunstwerke nicht in ihrer - anderen Gattungen, wie verdeutlicht, z.T. unterlegenen - Funktion als Dokumente. Sie sind als künstlerische Selbstentäußerungen immer auch von in Formen gebrachten imaginativen und fiktionalen Anteilen geprägt, so schwer dies auch anerkannt werden kann, wenn man bedenkt, daß unter den Umständen eines Lagers nicht der Künstler sich ein Sujet wählte, sondern das Sujet einen Künstler. Indem dieser vollständig der Gewalt der Unterdrücker und der Macht eines mörderischen Geschehens ausgeliefert und in seiner Wahlfreiheit von Motiven und Mitteln auf ein kaum zu unterschreitendes Minimum begrenzt war, stellte er das vollständige Gegenteil der freien, kreativen Künstlerpersönlichkeit dar, die den Begriff von moderner Kunst konstituiert. «Lagerkunst» ist zunächst Negation von Kunst.

Gleichwohl ereignete sich im von Menschen gestalteten Orkus der Gegensatz von gleichzeitiger Vernichtungsabsicht und Ästhetik. Nicht selten nahm Kunst unter diesen Umständen den Charakter einer Lebensäußerung an, die so existentiell notwendig wurde wie alles, was der täglichen Todesgefahr Stand hielt. Kunst wurde zum «Lebens-Mittel». Indem viele Menschen erlernte oder spontan ergriffene

Jacques BAUDUIN

Producteur R.T.B.F.,

Réalisateur

d'»Arguments«

-Radio Une-

(Belgique)

Mittel künstlerischen Ausdrucks gebrauchten, um - inmitten eines gesellschaftlichen Zusammenhangs, der auf ihren Tod zielte - ihre «Identität» zu erhalten und so letztlich ihr Leben zu verlängern, trugen sie durch ihre Werke faktisch zu einer Neubestimmung des Kunstbegriffs im zwanzigsten Jahrhundert bei.

Bis in die unmittelbare Gegenwart hinein verschließen sich Kunsthistoriker, Kunstkenner und -fachleute dieser Einsicht weitgehend. Die Lagerkunst wird als «historisches und ästhetisches Kuriosum»¹¹ außer Betracht gelassen, obwohl anerkannte Künstler wie Jozef Szaja oder Halina Olomucki ihre Lagererfahrungen in die zeitgenössische Kunst einbrachten oder wie etwa Anton Zoran Music im Laufe ihres künstlerischen Entwicklungsprozesses zu ihnen zurückkehrten.

¹ Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Médias» (Président de séance : Monsieur M. Hermanus, Secrétaire Général de la Communauté Française).

Die vorherrschende Dogmatisierung der informellen Kunst als der modernen Kunst - nicht zuletzt unter Hinweis auf die Verfolgung durch die Nationalsozialisten - mag zu dieser Einschätzung beigetragen haben, arbeiteten doch viele verfolgte Künstler in ihrer Lagerhaft, aber auch oft danach, weiterhin gegenständlich. Mit der zunehmenden Aufgabe dieses Dogmas findet auch die «Lagerkunst» etwas mehr Beachtung.

3. Ausblick.

Der Generationenwechsel, der dazu geführt hat, daß für die übergroße Mehrheit der Bevölkerung in unserem Kulturkreis die persönliche Erinnerung an die Zeit von 1933 bis 1945 durch eine kulturelle Orientierung ersetzt worden ist, und die damit verbundene Pädagogisierung der Thematik tun ein weiteres, das Interesse einer breiteren Öffentlichkeit auf die künstlerischen Zeugnisse der 'subjektiven Überlieferung' zu lenken. Wo allerdings die arbeitsaufwendige, kognitive Aneignung der Fakten und Zusammenhänge des nationalsozialistischen Terrors und Völkermordes nicht mehr als Aufgabe der Bildung angesehen, sondern Auschwitz quasi als geschichtlicher Topos vorausgesetzt wird, besteht die Gefahr, daß die verstärkte Hinwendung zu Kategorien des Ästhetischen einen Beitrag zur Enthistorisierung unserer Kultur im Zeitalter des Posthistoire leistet. Jener widerspruchsvolle historische und topographische Kontext, in dem Kunstwerke in Gedenkstätten stehen, wird sich allerdings, das hoffe ich jedenfalls, einer solchen Tendenz entziehen.

Et je leur donnerai un nom impérissable.¹

Avec la démocratie un rapport nouveau à la loi a été inauguré tel que nul ne peut désormais occuper la place du grand Juge : «à la notion d'un régime réglé par des lois, d'un pouvoir légitime, la démocratie moderne nous invite à substituer celle d'un régime fondé sur *la légitimité d'un débat sur le légitime et l'illégitime* - débat nécessairement sans garant et sans terme.» (Claude Lefort, *Essais sur le politique*, p. 53).

C'est une conception ouverte de la démocratie que Claude Lefort nous a invités à penser. En démocratie, la recherche de la société bonne comme horizon ou exigence éthique ne peut signifier qu'un contenu précis du bien commun qui pourrait être défini au préalable comme fondement du lien social et qu'une instance pourrait s'arroger le savoir de ce que serait ce bien commun, affirmer *a priori* la supériorité intrinsèque d'un type particulier de conduite ou d'expérience et les hiérarchiser en conséquence. L'aventure démocratique relève d'une recherche autonome, dont le but est indéterminé, non défini ; elle participe de la poursuite d'une «société ouverte» (l'*Open Society* de Karl Popper). Il n'y a pas, en politique démocratique, de voie royale permettant d'atteindre le bien et le vrai.

«La démocratie se révèle ainsi la société historique par excellence, société qui, dans sa forme, accueille et préserve l'indétermination, en contraste remarquable avec le totalitarisme qui, s'édifiant sous le signe de la création de l'homme nouveau, s'agence en réalité contre cette indétermination, prétend détenir la loi de son organisation et de son développement, et se dessine secrètement dans le monde moderne comme 'société sans histoire'» (Claude Lefort, *op. cit.*, p. 25).

Légitimité d'un débat sur le légitime et l'illégitime : est-ce à dire que si les frontières du légitime et de l'illégitime sont changeantes, mobiles, mouvantes, tout serait discutable, tout et n'importe quoi pourrait être dit et débattu dans l'espace public ? La démocratie comme délibération sans limite et refus d'une transcendance signifie-t-elle le «tout dicible» et le «tout débattable» ? Vieille question, qui est souvent confondue avec celle du respect de la liberté d'expression, d'autant que les négateurs se font habilement les parangons de cette liberté dont ils se moquent (cf. l'affaire du stand «Libertés 89» (*sic*) à la Foire du livre de 1989).

Je ne m'engagerai pas sur le terrain de la discussion de la liberté d'expression, Amnesty International organisant d'ailleurs le 6 décembre à Bruxelles un colloque sur le thème «Tout dire, tout écrire ?». Je me contenterai d'observer, pour éviter toute confusion, que la formule de Claude Lefort ne fait pas l'impasse sur l'illégitime. Récemment, nous disant sa déception devant les réactions suscitées en Occident par la sentence de mort proférée par l'imam Khomeyni à l'encontre de Salman Rushdie, il rappelait que la liberté d'expression ne devait pas être confondue avec la liberté de tout dire.

«On devrait se féliciter (...) de la mobilisation d'une large couche d'intellectuels exigeant le respect de la liberté d'expression et la diffusion sans entrave des «Versets sataniques». L'affirmation des principes libéraux est une bonne chose, de même l'opposition à toute tentative pour rétablir hypocritement la censure. Toutefois, il est rare que l'énoncé d'un principe permette à lui seul de bien juger un litige. En l'occasion, il n'était ni exact ni bien fondé d'affirmer que la liberté d'expression ne souffre pas de limite. Pour laisser de côté la pornographie, dont la tolérance a nécessairement des bornes, il est des falsifications de faits, des diffamations qui appellent une sanction. On le sait, les propos racistes sont condamnables comme le sont, par exemple, les mensonges de pseudo-historiens qui s'emploient à nier le génocide des Juifs et l'existence des chambres à gaz. Pour défendre Rushdie, il fallait prendre en considération le caractère de son oeuvre, faire reconnaître le droit à l'expression littéraire, s'attaquer aux tabous religieux... A défaut de quoi il y avait risque de passer compromis avec l'idéologie du «tout dicible» et le relativisme.» (Claude Lefort, *op. cit.*, p. 43)

Mais l'idéologie du «tout dicible» et du «tout débattable» est répandue, et, faute d'avoir été clarifiée, elle a déjà fait bien des ravages, particulièrement dans les médias français. C'est qu'elle n'est pas sans résonner avec l'idéal de transparence qui imprègne le journalisme ainsi qu'avec une certaine économie de l'information dont l'analyse s'est développée ces dernières années. Animés souvent des meilleures intentions (mais parfois quand même très attentifs à l'Audimat ou ravis avant tout d'ajouter une scène au théâtre politique), soucieux de démasquer la bête, prompts à s'emparer des lapsus assassins et à dévoiler les non-dits révélateurs, combien de journalistes ne se sont-ils pas proposés ces dernières années, au nom du «droit de savoir», de «démasquer» en direct le vrai visage de l'extrême-droite, le summum étant la présence de néo-nazis sur le plateau d'Antenne 2 en décembre 1991 ? Chez nous, de semblables tentations se sont manifestées au lendemain du 24 novembre dernier. Mais comment expliquer, devant tant de bonnes volontés et de désirs d'en découdre, que ne pèse plus aujourd'hui sur l'extrême-droite le cordon sanitaire de l'opprobre, du tabou et de la stigmatisation, efficace jusqu'au début des années 80 ? L'idéologie de la transparence rencontrerait-elle sa limite ? A moins qu'il ne s'agisse de l'idéologie de l'information, si l'on entend par information que mieux informer les gens devrait les empêcher de se tromper... Hélas, la croyance et la crédulité ne sont pas que tromperie et forces ténébreuses que suffiraient à lever les lumières de la pédagogie journalistique et de la raison. Ce serait supposer que les électeurs de l'extrême-droite se soucient de son héritage et de son programme et qu'il suffirait, pour les détourner de l'aveuglement, de rappeler les crimes de l'histoire ou de dénoncer les désastres des mesures que prendraient Le Pen ou le Vlaams Blok s'ils détenaient le pouvoir.

Les chemins de l'emportement de la croyance et de la servitude volontaire sont malheureusement plus tortueux. Les électeurs de Le Pen *«absorbent sa parole sans l'entendre. Quelques images sonores leur suffisent. Autrefois déjà, de sages observateurs jugeaient que Hitler divaguait. Mais c'était une divagation très concertée. Et Le Pen a appris à divaguer pareillement. (...) Ceux qui écoutent le leader happent tout à la fois et s'agglutinent, quelle que soit la différence de leur condition sociale ; ils se sentent tous incorporés dans l'Un. Les multiples notions ne sont pas articulées, sinon elles se prêteraient à l'interprétation et s'entrechoqueraient. L'idéologie ignore le principe de non-*

contradiction. C'est ainsi qu'elle gagne sa plus grande efficacité : elle délivre des tensions que procure l'expérience de la réalité et très singulièrement l'expérience de la démocratie, qui est celle par excellence du multiple.» (Claude Lefort, *La politique est toujours en défaut, sinon en état de crise*, Entretien avec Jean-Marie Colombani et Olivier Mongin, in *Le Monde* 17 mars 1992). Ici comme ailleurs, le problème n'est pas qu'un problème de communication, et les exhortations à la raison ne sont pas entièrement raisonnables. La montée de l'extrême-droite appelle certes la réaffirmation des règles démocratiques et la transmission de l'histoire et de la mémoire des crimes et du génocide nazis. Mais, si nécessaires soient-ils, le rappel de l'horreur et des principes et le travail pédagogique ne suffiront pas. Il leur manque souvent les relais permettant de les concrétiser dans la politique effective et d'avoir prise sur elle. Le problème est d'abord un problème politique et seule une politique intégrant les principes dans ses objectifs pourra passer l'épreuve des faits avec succès.

La perversion de Le Pen, partagée par ses émules, est d'ailleurs claire et résumée par l'expression «il fit tout haut ce que tout le monde pense tout bas». Comment, avec l'expérience, ne pas voir que la machine Le Pen s'alimente de la réprobation morale et de la même protestation pieuse ? Comment ne pas comprendre que même l'indignation fait eau à son moulin ? Que cherche-t-il par ses calembours et son esprit de garçon de bains sinon à déculpabiliser la société des interdits qui l'organisent ? «La fascination des médias face au démagogue de la Trinité-sur-Mer ressort du voyeurisme plus que du respect de la diversité des tendances politiques dans une société démocratique. Il s'agit de donner à voir - ou à entendre - jusqu'à n'en plus croire ses yeux ou ses oreilles. Le Pen piège les médias en les ravissant. Il transforme le spectacle politique en une dérive malsaine. Les mots se dévalorisant, que pèsent encore les élans hypocrites et moralisateurs des médias contre «l'ignoble individu» ?

«La diabolisation est, comme l'a perçu Jean Baudrillard, révélatrice de l'incapacité de notre société à penser le mal. Celui-ci est cantonné à la personne d'un être odieux afin de ne pas laisser entrevoir qu'il habite une société dans son ensemble. C'est le génie - ou le maléfice - du mal absolu dont parlait Hannah Arendt de retourner les signifiants et de prendre la figure de l'Ange pour mener à bien les visées de la Bête. Cet isolement du mal en la per-

sonne de Jean-Marie Le Pen est impuissant en l'absence d'une perception lucide et éclairée des passions qui traversent le corps social. La seule bonne conscience et la rituelle dénonciation de Le Pen devant un parterre de convaincus ne peuvent suffire à endiguer un phénomène qui puise sa force dans l'usage systématique de la mauvaise foi, l'inversion des discours et le dénigrement généralisé.

L'ambiguïté médiatique - ce mélange de scatologie et de puritanisme - met en lumière l'incapacité spécifiquement politique de notre société à dévoiler ses propres tabous, cette «part maudite» et irréductible à tout traitement social. Dès lors, le discours technocratique - fondé sur la raison - ou moraliste - fondé sur une morale laïque et religieuse - n'est pas opérationnel pour s'opposer à Le Pen.»

L'ambition de ce dernier est simple : contribuer à la déculpabilisation de la société à l'égard des tabous qui la fondent. L'accélérateur médiatique lui a déjà permis de médiatiser ce qui, il y a à peine cinq ans, était littéralement indicible : l'antisémitisme». (Nicolas Tenzer et Rodolphe Delacroix, *Les élites et la fin de la démocratie française*, PUF, 1992, p. 56).

En soulignant une certaine naïveté des bons sentiments et les limites (pour ne pas parler d'effets pervers) de certaines interventions médiatiques, il s'agit d'être attentif aux pièges d'une conception dévoyée de la démocratie qui, au nom de la place centrale que la critique et l'incertitude occupent dans nos sociétés, de la remise en cause récurrente et de la mise en soupçon permanente des discours, en particulier des discours officiels, dont elles sont le théâtre, déboucherait sur un hypercriticisme ambigu et une défense confuse de la tolérance égalisant tout et mettant tout sur le même plan, faisant de tout sujet le miel des débats médiatiques. On risque alors de glisser de la tolérance (nul n'est en droit d'imposer sa propre vision du monde) à l'indifférence et au relativisme débridé qui peut conférer une légitimité à toutes les impostures et, plus précisément, à tous les systèmes d'oppression.

Sur ces pièges, la ligne de conduite vis-à-vis des négateurs définie très tôt par l'historien Pierre Vidal-Naquet reste éclairante. Pierre Vidal-Naquet l'a formulée notamment dans l'avant-propos à son livre *Les assassins de la mémoire* (Editions La Découverte, 1987, p.9-10). Il peut être utile, dans cette commission, de la rappeler :

«Qu'il soit entendu une fois pour toutes, que je ne réponds pas aux accusateurs, que, sur aucun plan, je ne dialogue avec eux. Un dialogue entre deux hommes, fussent-ils adversaires, suppose un terrain commun, un commun respect, en l'occurrence, de la vérité. Mais avec les «révisionnistes», ce terrain n'existe pas. Imagine-t-on un astrophysicien qui dialoguerait avec un «chercheur» qui affirmerait que la lune est faite de fromage de Roquefort ? C'est à ce niveau que se situent ces personnages. Et, bien entendu, pas plus qu'il n'existe de vérité absolue, il n'y a de mensonge absolu, bien que les «révisionnistes» fassent de vaillants efforts pour parvenir à cet idéal. Je veux dire que, lorsqu'il s'avère que les passagers d'une fusée ou d'une navette spatiale ont laissé sur la lune quelques grammes de Roquefort, il n'y a pas à nier cette présence. Jusqu'à présent, l'apport des «révisionnistes» à nos connaissances se place au niveau de la correction, dans un long texte, de quelques coquilles. Cela ne justifie pas un dialogue, puisqu'ils ont surtout démesurément agrandi le registre du mensonge.

Je me suis donc fixé cette règle : on peut, et on doit discuter «sur» les «révisionnistes» ; on peut analyser leurs textes comme on fait l'anatomie d'un mensonge ; on peut et on doit analyser leur place spécifique dans la configuration des idéologies, se demander le pourquoi et le comment de leur apparition, on ne discute pas avec les «révisionnistes». Il m'importe peu que les «révisionnistes» soient de la variété néo-nazie, ou de la variété d'ultra-gauche ; qu'ils appartiennent sur le plan psychologique à la variété perfide, à la variété perverse, à la variété paranoïaque, ou tout simplement à la variété imbécile, je n'ai rien à leur répondre et je ne leur répondrai pas. La cohérence intellectuelle est à ce prix.»

Une telle attitude est sans doute la seule, mais elle est étroite, permettant de définir une alternative au dilemme pervers dans lequel les négateurs tentent de nous enfermer, dilemme qui est aussi l'antinomie sur laquelle bute la stratégie de la répression pénale. Débattrez, vous les légitimez ; refusez de débattre, ils jouent aux martyrs de la liberté d'expression. Ne réprimez pas, vous les banalisez ; réprimez, ils brandissent le libre examen...

limiter le champ de cette cohérence intellectuelle aux néonazis et aux faux «révisionnistes» et vrais négateurs suffit-il ? Notre vigilance ne doit-elle pas s'exercer à propos de

formes plus subtiles d'idéologie anti-démocratique qui, sous divers labels, prolifèrent aujourd'hui ? Divers courants, de par leur simple accession aux médias, ou ne se trouvent-ils pas automatiquement légitimés ? Dans une époque qui a vu certains grands universitaires français lancer le 30 mai 1990 un «Appel à la prise de conscience et à l'action dans les universités» et s'engager à refuser de siéger à côté d'universitaires soutenant publiquement l'entreprise de haine xénophobe et raciste, universitaires certes fort minoritaires, mais bien présents, au moment où un Pascal Gauchon, ancien président du PFN, devient aux PUF, directeur d'une collection de manuels d'initiation à la science politique, il y a de quoi maintenir son esprit critique en éveil.

Si la télévision accélère notre entrée dans un nouvel âge de la représentation démocratique, sa puissance s'est payée d'un bouleversement assez considérable dans la reconnaissance et la hiérarchisation des élites. Le phénomène a été analysé de divers côtés : la médiatisation met sur le même plan vraies et fausses élites, élites politiques et élites du *show business*, tandis qu'elle décline les intellectuels, les universitaires, les élites classiques. Plus fondamentalement, Marcel Gauchet avait pressenti «le problème hautement politique» qui était en train de se créer autour des médias : un «problème en fait d'égalité des conditions, au sens toquevillien du terme», le problème créé par l'exhibition de «gens qui se veulent aussi près de vous que possible, tout à fait semblables à vous, mais que (...) la logique de l'image et de l'imaginaire collectif projette littéralement dans un autre monde et pourvoit d'une différence d'essence - ceux qui participent de la visibilité sociale et ceux qui n'en participent pas, forme moderne de la division du pouvoir. L'égalité prise à son propre piège : le semblable, mais situé dans un ailleurs hallucinatoire radical.» in *Tocqueville, l'Amérique et nous*, publié dans «Libre n°7», 1980, p. 103). Cette nouvelle coupure entre les privilégiés de la visibilité sociale et les autres brouille toute hiérarchisation des valeurs. La notoriété compte davantage que l'excellence et, de la notoriété, le pas est vite franchi qui conclut à la légitimité.

Il ne s'agit pas ici de cautionner le procès habituel des médias, d'oublier qu'ils sont une condition de la démocratie de masse et qu'ils organisent un espace public élargi. Mais l'organisation de cet espace public ne va pas sans susciter de nouvelles questions. Parmi ces dernières, je n'évoquerai que le court-circuitage des canaux traditionnels de légitimation et les déformations consécutives à la consécration médiatique

qui détache l'individu consacré de son groupe de référence. «Pour les médias, la reconnaissance est suffisante et n'a plus à être justifiée ; c'est l'individu qui importe alors qu'à l'inverse, dans l'ordre de la pensée, les idées dépassent l'individu puisque c'est par elles avant tout qu'il s'insère dans une société. La pratique des médias pousse donc au développement des spécificités de l'individu pour elles-mêmes indépendamment des critères propres au groupe qui l'a initialement reconnu.» (Nicolas Tenzer et Rodolphe Delacroix, *op. cit.*, p. 45). Cette primauté de l'individu sur la pensée, de l'opinion sur la vérité, n'est pas étrangère à la démocratie. Mais la question de la justesse des idées n'est plus prioritaire : «*C'est la capacité de les défendre qui importe. Les Grecs avaient perçu que la démocratie portait en elle le risque de sa propre disparition et avaient voulu la protéger en instituant le «graphé paranomon». Ce dispositif juridique permettait de condamner quiconque avait fait une proposition illégale à l'assemblée même si celle-ci l'avait adoptée. Pour eux, si toutes les idées pouvaient être exprimées, elles n'étaient pas toutes compatibles avec la démocratie et la liberté d'expression des individus pouvait être limitée par l'atteinte que pouvaient lui porter leurs idées. La société politique moderne et médiatisée ne dispose plus de tels garde-fous.*» (Nicolas Tenzer et Rodolphe Delacroix, *op. cit.*, p. 46).

¹ *L'Histoire*, n°159, octobre 1992.

Sur la scène médiatique, tous les sujets se valent et les garde-fous sont fragiles. Pus généralement, cette fragilité, ces défaillances de la rigueur gagnent d'autres milieux, semblent contaminer le monde intellectuel français lui-même. Un bon exemple en est le lièvre soulevé par l'historien Maurice Olender dans son dossier *Georges Dumézil et les usages «politiques de la préhistoire indo-européenne* publié dans *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ?* (sous la direction de Roger-Pol Droit, Le Monde-Éditions, 1991) et dans l'entretien *Au panthéon de la nouvelle droite* publié dans *L'histoire*, n°159 d'octobre 1992.

De quoi s'agit-il ? De l'apparition, au sommaire de la revue *Krisis, Revue d'idées et de débats* lancée en 1988 par Alain de Benoist, de signatures d'intellectuels (notamment A. Comte-Sponville, R. Debray, J.M. Domenach, G. Durand, J. Ellul, B. Etienne, M. Gallo, M. Henry, J. Julliard, Cl. Julien, J.F. Kahn, M. Maffesoli, G. Matzneff, O. Mongin, J.M. Palmier, P.A. Taguieff, J.P. Vernant, D. Wolton) que l'on s'étonne, pour peu qu'on ait gardé une certaine capacité d'étonnement, de ne pas voir plus gênés par certains voisi-

nages et de cautionner par leur signature pareille entreprise. Rappelons qu'Alain de Benoist, malgré le brevet d'honorabilité que pourraient lui fournir ses participations au *Panorama* de France Culture, dirige la revue *Nouvelle Ecole* dans laquelle on rencontre quelques membres du dit «Conseil scientifique» de J.M. Le Pen et quelques supporters de l'entreprise négationniste. Alain de Benoist est, malgré ses dénégations, une des figures de proue du GRECE (Groupement de recherche et d'études sur la civilisation européenne) dont on sait le rôle majeur qu'il a joué et joue dans l'affirmation de la nouvelle droite. Le rôle propre d'Alain de Benoist semble bien désormais celui «de mener l'offensive de séduction vers l'intelligentsia de gauche» (René Monzat, *Enquêtes sur la droite extrême*, Le Monde-Éditions, 1992, p. 216).

Mais découvrons, à travers la lecture d'un extrait de la revue *L'Histoire* du mois dernier, ce que nous a appris Maurice Olender.¹

Libre à Alain de Benoist de publier *Krisis. Revue d'idées et de débats*, de tenter avec cet outil de brouiller les repères, de semer la confusion, de souhaiter même, si l'on en croit René Monzat, «briser la structure intellectuelle de la gauche» (*op. cit.*, p. 235), en tout cas de s'ingénier à attirer dans son voisinage des intellectuels qui jamais ne supporteront de voir leur nom au sommaire du vinaigre de *Nouvelles Ecoles* ou d'*Éléments*. Mais libre aux intellectuels de ne pas laisser anesthésier leur vigilance et de refuser des tribunes qui facilitent des opérations douteuses de légitimation. Au moment où les digues de la stigmatisation contiennent de moins en moins la montée de l'extrême droite, il est étonnant qu'il faille rappeler que toute tribune n'est pas bonne à prendre et que certains voisinages dangereux ne semblent pas plus émouvoir...

Je ferai mienne en guise de conclusion l'observation de Maurice Olender dans l'éditorial qui ouvre le dernier numéro de la revue *Le genre humain* qu'il dirige : «Est-ce là respecter le pluralisme démocratique ? N'est-on pas plus proche ici de la confusion que du débat politique ? Au nom des principes de la démocratie, on est en droit, dans les domaines politique, culturel ou autre, de ne pas dire oui à tout dialogue, à toute rencontre, car il faut éviter que la confrontation laisse croire à une équivalence entre des choix dont certains détruisent l'idéal démocratique». (*Le genre humain*, n°26, *Faut-il avoir peur de la démocratie ?*, Éditions du Seuil, 1992, p. 8).

Irene
HEIDELBERGER-
LEONARD
Professeur,
Université Libre de
Bruxelles
(Belgique)

Une telle vigilance répond à l'impératif que nous prescrivit la fidélité au verset d'Isaïe que j'ai voulu donner comme titre à cette communication. Ce verset - «Et je leur donnerai un nom impérissable» - est celui que Claude Lanzmann a choisi comme exergue du film et du livre *Shoah...*

¹Communication prononcée le 26 novembre 1992 à la Commission «Littérature» (Président de séance : Madame A.M. Schaerlaekens, Professeur à la Katholieke Universiteit Leuven).

²«Jüdische Lebenswelten», Katalog, hg. Andreas Nachama, Gereon Sievernich, Berliner Festspiele, Jüdischer Verlag, Suhrkamp Verlag, 1991. Vgl. auch «Jüdische Lebenswelten», Essays, hg. Andreas Nachama, Julius H. Schoeps, Edward van Voolen, Berliner Festspiele, Jüdischer Verlag, Suhrkamp Verlag, 1991.

³ vgl. «Zerbrochene Geschichte», Leben und Selbstverständnis der Juden in Deutschland, hg. Dirk Blasius/Dan Diner, Frankfurt/M, 1991.

⁴ vgl. «Zivilisationsbruch», Denken nach Auschwitz, hg. Dan Diner, Frankfurt/M, 1988. Besonders differenziert zu diesem Thema, der Aufsatz von Dan Diner 'Negative Symbiose, Deutsche und Juden nach Auschwitz.', S. 185-197.

Jüdisches Bewußtsein im Werk von Peter Weiss.¹

⁵ zitiert von Henryk Broder in «Der ewige Antisemit», Frankfurt/M, 1986, S. 130.

Ein Blick auf die Kataloge zur Berliner Ausstellung «Jüdische Lebenswelten»², in der mit geradezu verschwenderischem Aufwand «Reichtum, Vielfalt und Schönheit jüdischer Lebensformen» von den Anfängen bis zur Gegenwart bedacht werden, führt graphisch vor Augen wie schlecht es - immer noch - um das deutsch-jüdische Verhältnis bestellt ist. Nicht was gezeigt wird, soll hier bemängelt werden, beklagt wird vielmehr das, was nicht gezeigt wird : die Leerstelle.

Auch in dem so vielgestaltigen Begleitprogramm, das verspricht, die Shoah und ihre Literatur zum Sprechen zu bringen, stößt man nirgends auf die Namen, um nur einige zu nennen, von Jean Améry, Jurek Becker, Günter Kunert - und Peter Weiss. Sie alle nämlich - so grundverschieden ihr Selbstverständnis als Schriftsteller auch sein mag - schrieben und schreiben sich vom jüdischen Genozid her. Aber ihr Jüdissein hat nichts Erbauliches ; als 'hausgemachte' Juden lösen sie nur Beunruhigung aus. Im Gegensatz zu denen, die der Erwähnung für würdig befunden werden, weil sie Ethnisches, heißt jüdische Religion, Kultur und Riten in ihrer Kunst wieder aufleben lassen, verweigern die oben Genannten sich jeglicher Folklore, ja allen Traditionszusammenhängen, verstehen sich als atheistische Juden ausschließlich aus ihrer «zerbrochenen Geschichte»³, aus dem absoluten «Zivilisationsbruch Auschwitz»⁴ heraus - und sind doch um nichts weniger : Juden. Erst durch Hitlers Nürnberger Gesetze sind sie zu Juden ernannt worden, eine Identität, die sie von früh auf konstituiert hat, und die heute noch, soweit sie das Überleben überlebt haben, ihr Werk bestimmt. Es kann kein Zufall sein, daß *ihrer* «jüdischen Lebenswelten», mit keinem Wort

⁶ «Rekonvaleszenz», entstanden vermutlich zwischen 10. August 1970-Ende 1971. Zitiert aus der Ausgabe 'Werke in sechs Bänden', Frankfurt/M, 1991, Prosa 2, S. 352.

⁷ «Der Fremde», entstanden 1948 zunächst unter dem Titel «Der Vogelfreie», erst 1980 ließ Weiss das jetzige Manuskript zur Veröffentlichung frei, zitiert aus der Ausgabe 'Werke in sechs Bänden', S. 145-219.

gedacht wird. Die Bevormundung vonseiten der Organisatoren, wer oder was Jude zu sein hat, schweigt den säkularen Juden tot. Der «Katastrophenjude», der «negative Jude» also, dem allein die Auschwitznummer Bezugspunkt ist für seine jüdische Identität, - dessen Gedankenwelt scheint dem Berliner Kulturestablishment nicht ausstellenswert zu sein. Ein Israeli formulierte diesen Befund mit dem provokatorischen Paradoxon : «Auschwitz werden uns die Deutschen nie verzeihen».⁵

Möglicherweise hätte Peter Weiss sich ob dieses Deliktes nur geehrt gefühlt. Es lag ihm alles daran, ein schwieriger Deutscher *und* ein schwieriger Jude zu sein. Von beiden als Verräter gescholten, trachtete er ein Leben lang, zermürbende Ungehörigkeit in kämpferischen Universalismus zu verwandeln. Von dem Schwanken zwischen diesen beiden Polen legt sein gesamtes Werk «Von Insel zu Insel» bis zum «Neuen Prozess» Zeugnis ab.

⁸ vgl. Notizbücher 1960-1971, 1. Band, Frankfurt/M, 1982, S. 389.

In einer Passage aus dem kürzlich veröffentlichten Text «Rekonvaleszenz» lesen wir von einer geträumten Liebesnacht mit einer Prostituierten, die folgendermassen kontextualisiert wird : «Sie (die Prostituierte, d.V.) (...) hatte meinem Vorgänger (...) eins meiner Bücher zum Lesen gegeben (...), das Buch trug den Titel ‘Die Ermittlung’, und damit sass der Fremde auf der Strasse, in der Nähe eines Bahnüberganges (...) ganz der Lektüre hingegeben, und ich fragte mich nach der Bedeutung dieses Bildes, zeigt es mir, daß meine Tätigkeit nicht vergeblich war, oder ist es Ausdruck des Wunsches, noch etwas klarzustellen, ja, etwas muß unbedingt klargestellt, unbedingt ermittelt werden, und dieser Wunsch war es, der mir die Tränen in die Augen trieb.»⁶

⁹ vgl. Rolf D. Krause «Faschismus als Theorie und Erfahrung», «die Ermittlung», und ihr Autor Peter Weiss. Frankfurt/M, Bern 1982, S. 317.

Der Fremde, die Straße, der Bahnübergang, - in diesem Bild sind auf geradezu exemplarische Weise die Hauptrequisiten des Exilanten versammelt. Es liegt nahe, in dem Zusammenhang auf den zwanzig Jahre vorher geschriebenen und gleichnamigen Text «Der Fremde»⁷ hinzuweisen, der genau ein solch existentielles Irren von Straße zu Straße, von Ausgestoßensein zu Ausgestoßensein in topographischen Alptraum-Sequenzen sprachlich in Szene setzt. Im «Fremden» herrscht nur das Getrieben-, nur das Ausgeliefertsein, noch fehlt die ‘prise de conscience’, die das Zitat aus der «Rekonvaleszenz» kennzeichnet, eine Buußwertung, die dem Schmerz die Reflexion, der ewigen Wanderung die Möglichkeit einer Verankerung entgegen-

genhält. Denn in dem Traum findet das Getriebensein des Lesers ein Gegengewicht in der Hingabe an die Lektüre, eine Lesart, die ihn nicht mehr - wie zuvor - solipsistisch von der Außenwelt trennt, sondern ihm, im Gegenteil, Zugang zu ihr verschafft. Der Leser versenkt sich, nur um wieder aufzutauchen. Erst wenn ihm dies gelungen sei, träumt der Erzähler, «war seine Tätigkeit nicht vergeblich». Für den Autor selber aber stellt das Bild eine andere Forderung : für ihn gilt es, «etwas klarzustellen». Daß das, was «ermittelt» werden soll, ausgerechnet mit dem Titel und damit dem Themenkomplex der «Ermittlung» zusammenfällt, enthüllt auf unmißverständliche Weise wie virulent die Wunde Judentum - trotz Niederschrift des Dramas, oder vielleicht gerade wegen seiner Niederschrift, - im Autor weiter schwärt.

¹⁰ in «Die Ermittlung», Stücke I, Frankfurt/M, 1976, S. 404.

Das Stück also, in dem sich Weiss dem Nationalsozialismus und seinen Verbrechen am ausführlichsten stellt, - er nannte «Die Ermittlung» seinen «Beitrag zur deutschen Vergangenheitsbewältigung»⁸ wird retrospektiv im Zustand des Traumes, dem von jeher bei Weiss der Status der 'wahreren Wahrheit' zukommt, herausgehoben als das Stück, das seiner Klarstellung noch harrt, so als wäre das, was eigentlich hätte ermittelt werden sollen, vom Drama nicht eingelöst worden. Obwohl die biographische Motivation für das Schreiben «Der Ermittlung» sich von selbst versteht, fällt auf, daß gerade sie - d.h. nicht nur die subjektive Dimension des Autors, sondern die historische Dimension der Judenvernichtung - in diesem Auschwitz-Oratorium bewußt ausgespart wird. Man weiß, daß vom alttestamentarischen Namen Sarah abgesehen, das Wort Jude nirgends auffindbar ist. Die einzige Häftlingsgruppe, die Weiss beim Namen nennt sind die «sowjetischen Kriegsgefangenen». Mit geradezu pathologischer Insistenz betont Weiss die Objektivität seiner Darstellung⁹, es ginge ihm um eine wissenschaftlich-exakte Wiedergabe der Todesfabrik Auschwitz als Einrichtung von rational-technischer Instrumentalität. Die schon in den «Divina comedia» - Entwürfen skizzierten Zusammenhänge von Faschismus und Imperialismus, wonach der Nationalsozialismus als eine besonders perverse Spielart des Kapitalismus zu verstehen sei, mit dem Antisemitismus lediglich als peripheres Moment, geben auch dem Oratorium seinen politischen Interpretationsrahmen. So dient die Aufdeckung der Mechanismen, die zu Auschwitz haben führen können, primär der Entlarvung der mörderischen Mechanismen in der *heutigen* Welt. Trotzdem wäre es verfehlt, *Die*

¹¹ in «Rapporte», Frankfurt/M, 1968, S. 113-124.

¹² ebda, S. 114.

¹³ ebda, S. 116.

¹⁴ vgl. Krause, S. 325.

Ermittlung» auf eine lineare Kapitalismuskritik zu reduzieren. Im Gesang 8, dem «Gesang vom Phenol», wird berichtet, wie einem Häftling von zwei designierten Funktionshäftlingen - namentlich benannt als Schwarz und Weiss¹⁰ - die tödliche Spritze verabreicht wird. In dieser Chiffrierung ist das höchstpersönliche Paradigma des jüdischen Selbstverständnisses von Peter Weiss enthalten : seine Identifikation mit dem Häftling als Täter - und nicht, wie zu erwarten wäre, als Opfer - will die ambivalente Haltung des Autors signalisieren, der sich keineswegs gegen die Täterrolle, hätte seine Herkunft ihn nicht von vornherein der Opferrolle zugeteilt, gewappnet fühlt. Ob Schwarz, ob Weiss - die klischeehafte Antinomie verweist auf die Austauschbarkeit von Opfer und Täter. So jedenfalls will es der Autor der «Ermittlung», der es sich aus Gründen vermeintlicher Objektivität in Selbstzensur verbittet, sich zum larvoyanten Fürsprecher der jüdischen Opfer zu machen.

¹⁵ «Rapporte», S. 124.

¹⁶ ebda.

Anders verhält es sich mit «Meine(r) Ortschaft»¹¹, subjektives Korrelat zu dem nach Objektivität bestrebten Dokumentarstück. Dieser Text, geschrieben zur gleichen Zeit wie das Stück, nach einem Besuch des Auschwitzmuseums, spricht eine andere Sprache. Schon das Possessivpronomen 'Mein' steht im Zeichen der vorbehaltlosen Identifikation : Von allen 'Durchgangsstellen' an denen Weiss gewesen ist, bleibt nur «diese eine Ortschaft, (...) für die ich bestimmt war und der ich entkam». ¹² Seine Identifikation weiß allerdings um ihre Vergeblichkeit : «Ich bin hierher gekommen aus freiem Willen. Ich bin aus keinem Zug geladen worden. Ich bin nicht mit Knüppeln in dieses Gelände getrieben worden. Ich komme zwanzig Jahre zu spät hierher.» ¹³ Die Konfrontation mit den Örtlichkeiten von Auschwitz-Birkenau ist in ihrer Erstarrung nicht dazu angehtan, das Grauen zu veranschaulichen, im Gegenteil, sie demonstriert nur die Unüberbrückbarkeit zwischen dem Heute und dem Gestern. In der vorabgedruckten schwedischen Erstfassung dieses Aufsatzes ¹⁴ wird die Diskrepanz bis zur Selbstbezüglichung getrieben : «Was tat ich am 14. Oktober 1942, als Waldislaw Mata seinen Namen in die Tür kratzte, als er aus dem Keller abgeholt wurde zur Schwarzen Wand ? Saß in einer friedlichen Stadt, schlief in einem warmen Bett, tat nichts, um ihm zu helfen.» Ohnmacht, quälendes Schuldgefühl - wäre das die Klarstellung nach der sein soeben zitierten Alptraum verlangte ?

¹⁷ Notizbücher 1960-1971, 1. Band, S. 338.

¹⁸ ebda, S. 351.

¹⁹ «Abschied von den Eltern» (AvE), Frankfurt/M, 1961.

²⁰ vgl. Notizbücher, 1. Bd., S. 40.

Emfindungen jedenfalls, die den zufällig Entkommenen in eine Verräterrolle drängen, aus der es diesmal kein

Entrinnen zu geben scheint. Weiss' identifikatorische Geste mit den Ermordeten erweist sich ihm nicht nur als vergeblich, sondern als anmaßend : «Ein Lebender ist gekommen, und vor diesem Lebenden verschließt sich, was hier geschah. Der Lebende, der hierherkommt, aus einer andern Welt, besitzt nichts als seine Kenntnisse von Ziffern, von niedergeschriebenen Berichten, von Zeugenaussagen, sie sind Teil seines Lebens, er trägt daran, doch fassen kann er nur, was ihm selbst widerfährt. Nur wenn er selbst (...) gefesselt wird, wenn er getreten und gepeitscht wird, weiß er, was dies ist (...). Jetzt steht er in einer untergegangenen Welt. Hier kann er nichts mehr tun.»¹⁵ Bei dieser aussichtslosen Bilanz, die die Schuld als niemals ausgleichbar festschreibt, und die Kluft zwischen ermordeten Häftlingen und denen, denen das Lager erspart blieb, für unüberwindlich hält, bleibt Weiss allerdings nicht stehen. Der letzte Satz «Meine(r) Ortschaft» : «Dann weiß er, es ist noch nicht zu Ende»¹⁶schwingt sich zu einer Zukunftsperspektive auf, in die sich die nächsten zwei Dramen einschreiben werden. Wladislaw Matas' Hilferuf aus Auschwitz, den er 1942 ohne Antwort verhallen ließ, wirkt nach, wenn Weiss ihn fünfundzwanzig Jahre später den Unterdrückten von Portugal («Lusitanischer Popanz»), den Gefolterten von Vietnam (Vietnam-Diskurs) zugutekommen läßt. In einer Notizbuch-Eintragung zur gleichen Zeit lesen wir den Klartext : «Die Emigration hat Anforderungen an uns gestellt (...). Sie fordert von uns den Internationalismus (...)»¹⁷, und schließt daraus erleichtert, wenn auch nicht ohne Ironie : «Ach wie gut, daß ich kein Deutscher bin.»¹⁸ Mit dem aufgeben des «dritten Standpunkts» und den «10 Arbeitspunkte(n) eines Autors in der geteilten Welt» unternimmt Weiss - rigoros, wie es die Selbstkasteiung dieser Jahre will - weitere Schritte, die in der Vergangenheit versäumte Politisierung zu korrigieren. Die Ermordeten von Auschwitz vereinigen sich ihm mit den Geschundenen aller Zeiten und aller Ortschaften in der Geschichte.

²¹ AvE, S. 53.

²² ebda, S. 73.

Von der Möglichkeit einer solchen Korrektur ahnte der Unpolitische aus «Abschied von den Eltern»¹⁹noch nichts. Der Autor der 60er Jahre verurteilt das Ich dieser ersten biographischen Erzählung als eine «diffuse Figur», die nicht weiß, was sie will und wo sie steht.²⁰ Beschrieben wird das «mythologische Dunkel» eines bürgerlichen Elternhauses, in denen Hilflosigkeit, Verlorenheit und Verfolgung dumpf erlitten werden. So präsentiert sich die Collage dieser Angstgeschichten wie das archaische Gewebe eines nach Befreiung suchenden Künstlers. Die politischen

²³ in «Der Maler Peter Weiss», Frölich & Kaufmann, Berlin, 1982. Gespräch mit Peter Roos 'Der Kampf um meine Existenz als Maler', unter Mitarbeit von Sepp Hiekisch und Peter Spielmann.

Zusammenhänge werden verleugnet. Als es kein Ausweichen mehr vor ihnen gibt, bieten sie sich dem an seinem Fremdsein Leidenden eher als bestätigende Erklärung an, als daß er sie als Ursache für seine schwierige Sozialisation verantwortlich macht. Dabei wird das Thema von Andersgeartetheit, von Nicht-Identität, von Pendeln zwischen «Aufruhr und Unterwerfung» schon im ersten Satz des Romans angeschlagen, und damit auch schon das Ideologem von Opfer und Henker : der Patriziersohn Friederle und das Arbeiterkind Bertold Merz lassen sich diesem Schema unschwer zuordnen, obwohl die Konstellation hier, im Gegensatz zur «Ermittlung», als eine existentielle, nicht als eine politische, erfahren wird.

²⁴ Fluchtpunkt» (F), Frankfurt/M, 1962.

Trotzdem vermittelt sich dem Leser ihr politischer Stellenwert, denn auch hier projiziert sich der Autor in die Rolle des Henkers : «Ich wurde zu Friederle.», berichtet der Autor von «Abschied von den Eltern», «ich war von kurzem Glück erfüllt, daß ich zu den Starken gehören durfte, obgleich ich wußte, dass ich zu den Schwachen gehörte.»²¹ Extreme Subjektivität, dieser obsessionelle Weg nach innen ist letztlich nur Quelle von Folter, Sadismus, Zerstörung. Das politische Exil erscheint dem narzistischen Heranwachsenden wie ein selbstgewähltes. Der Weltkrieg geht ihn nichts an, seine private Hölle begreift sich nicht als Mikrokosmos der großen Geschichte. Ohne Skrupel hätte er sich von Hitlers Geschrei mitreißen lassen, gesteht er, wäre er nicht vom arischen Halbbruder über den jüdischen Ursprung seines Vaters aufgeklärt worden : «Wie schade, daß Du nicht dabei sein darfst»²², bedauert Gottfried ihn. Weder Schreck, noch Überraschung hätte er bei diesen Worten gespürt, es sei ihm nur der Beweis für etwas gewesen, was er seit langem geahnt hatte.

²⁵ F, S. 10.

²⁶ F, S. 49.

Was er damals noch nicht verstand, reflektiert er, ist, «daß dies meine Rettung war». Rettung, weil ihm somit die moralische Entscheidung zwischen Opfer- und Henkerstatus abgenommen wurde. Der bilanzierende Autor von «Abschied von den Eltern» besteht darauf, daß die Emigration ihn nichts gelehrt hat, daß der Krieg seine Augen nicht geöffnet hat. «Die entscheidende Umwälzung in meinem Leben war nicht die Emigration, sondern der Tod meiner Schwester», lesen wir in einem Interview.²³ Wie dem auch sei : Es kann kein Zufall sein, daß der Name der verunglückten Schwester Margit Beatrice - im ersten Schriftstück vom 17jährigen Weiss zu Beatrice verknüpft - sich später ausgerechnet mit Dantes Beatrice deckt, tote

²⁷F, S. 57.

Geliebte und Auftraggeberin der «Divina comedia», die ihrerseits bekanntlich für Weiss zu *der* Referenz von Auschwitz wird, und, daß schließlich Dantes Beatrice ihre Entsprechung in der ermordeten Jüdin Lucie Weisberger hat. Ein solch dichtes Beziehungsgeflecht, in der private Mythologie sich so eng mit universeller Geschichte verknüpft, beweist, daß selbst in den gewollt als subjektiv vorgestellten Katastrophen, die literarische Codierung dafür sorgt, daß die Dimension der objektiven Katastrophe unterschwellig mitschwingt.

²⁸F, S. 60.

²⁹F, S. 135.

Auch das Ich des «Fluchtpunkt»²⁴ stellt sich zunächst vor, als ein Ich, das von politischer Stellungnahme nichts wissen will. «Die plötzliche Ernennung zum Ausländer und Halbjuden... beeindruckte mich nicht, da mir die Fragen der Nationalität und rassischen Zugehörigkeit gleichgültig waren.»²⁵ Nur, was ihn in seiner persönlichen Freiheit hindert, stürzt ihn in Aufruhr. Von Verleugnung, Flucht, Feigheit, Selbstsucht ist die Rede. Losgelöstheit will sich als Stärke verstanden wissen. Und doch schlägt schon zur erzählten Zeit des «Fluchtpunkt(s)» die Stunde der Einsicht, spätestens zu dem Zeitpunkt, als der Vater den rebellischen Bruder einen verfluchten Judenlummel schilt : «Draussen lag der Hof mit den grunzenden Schweinen, und drinnen in Haus verdamnte Abraham sein Geschlecht.»²⁶ Der Erzähler spiegelt sich in der Figur des verlorenen Sohnes wider, dessen Abbitte für die Vermessenheit seines Fluchtversuchs nicht erhört wird. Anklänge an jüdische Metaphorik kennen wir bereits aus dem «Abschied», in der das Ich sich als Findling in der Aussetzung Moses' widererkannte. Das «Gespräch der drei Gebenden», ein Text, der etwa zur gleichen Zeit entstanden ist, beschwört mit der ziellosen Bewegung der bärtigen langbemäntelten Wanderer, die darüber hinaus die Namen Abel, Cabel (Cain) und Babel tragen, das Bild des Ewigen Juden.

³⁰F, S. 136.

³¹F, S. 137.

Sehr viel direkter werden die Akzente in «Fluchtpunkt» mit Kafkas «Prozess» gesetzt, Buch, das nicht von ungefähr der ermordete Peter Kien dem Erzähler in Prag vermachte. Es wird ihm zu einem Bericht, «in dem alles Außenwerk abgeschält (war), und das Ich des Buches stand schutzlos und entkleidet da.»²⁷ Beim Lesen von Kafkas «Prozess» wird er hellhörig für den Prozeß, der ihn, den 'Paria', den 'herrenlosen Hund', gefangenhielt. So wird ihm Kafka zur Identifikationsfigur, er wird als Jude ante Auschwitz assoziiert mit Lucie Weisberger, Peter Kien und Theresienstadt, das Lager, in dem beide Freunde vernichtet wurden. «Ich

versuchte, mir Lucies Gesicht zu vergegenwärtigen (...) und plötzlich wird dieses Gesicht (...) zu einer Forderung, es war mir, als hätte ich sie betrogen und verlassen, (...)».²⁸ Endgültig erwacht der Erzähler erst im Frühjahr 1945, als er auf einer blendend hellen Bildfläche, die Todesstätten sieht, «für die ich bestimmt gewesen war, die Gestalten, zu denen ich hätte gehören sollen.»²⁹ Kein Inferno, keine Styx - alle Gleichnisse versagten vor dieser Welt, die von Menschen errichtet worden war :

«Zu wem gehörte ich jetzt, als Lebender, als Überlebender, Gehörte ich wirklich zu jenen, die mich anstarrten mit ihren übergrossen Augen und die ich längst verraten hatte, Gehörte ich nicht eher zu den Mördern und Henkern ? Hatte ich diese Welt nicht geduldet, hatte ich mich nicht abgewandt von Peter Kien und Lucie Weisberger, und sie aufgegeben und vergessen ? Es schien nicht mehr möglich, weiterzuleben mit diesen unauslöschlichen Bildern vor Augen.»³⁰ Der Selbstanklage nicht genug fährt er fort : «Lange trug ich die Schuld, dass ich nicht zu denen gehörte, die die Nummer der Entwertung ins Fleisch eingebrannt bekommen hatten, daß ich entwichen und zum Zuschauer verurteilt worden war. Ich war ausgewachsen, um vernichtet zu werden, doch ich war der Vernichtung entgangen. Ich war geflohen und hatte mich verkrochen. Ich hätte umkommen müssen, ich hätte mich opfern müssen, und wenn ich nicht gefangen und ermordet (...) worden war, so mußte ich zumindest meine Schuld tragen, das war das letzte, was von mir verlangt wurde.»³¹ Das strenge Urteil erstaunt insofern nicht, als es schon in der Struktur des Romans angelegt ist : «Fluchtpunkt» an sich ist wie ein Prozeß aufgebaut, den das Ich mit Max und Hoderer als Ankläger gegen sich selbst führt. Nach der bisherigen Selbstverleugnung ist das neue Ich des «Fluchtpunkt» zum ersten Mal bereit, seine jüdische Kondition als einen unausweichlichen geschichtlichen Faktor anzuerkennen. Für Weiss aber, der gerade zu diesem Zeitpunkt den Sartreschen Existentialismus für sich entdeckt hat, konnte die Annahme einer solchen Determiniertheit nur Durchgangsstadium sein. Immerhin ist sie es, die ihn als Anstoß von nun an mit gesteigerter Sensibilität für Mißstände ausstattet und ihn zu einem politischen Aktionismus treibt, in dem das Trauma der jüdischen Verfolgung übersetzt wird in Verpflichtung zu universalistischer Solidarität.

So läßt die «Asthetik des Widerstands»³² wieder eine ganz neue Konstellation durchscheinen : auf expliziter Ebene

³³ AdW III, S. 132.

wird das Thema des jüdischen Genozids noch konsequenter ausgeklammert als in «Die Ermittlung». Wenn man bedenkt, daß nach Weiss' eigener Aussage die «Asthetik» als dritter Teil seiner Autobiographie zu lesen sei, dann fällt als erstes auf, daß hier im Unterschied zum «Abschied von den Eltern» und zum «Fluchtpunkt», der jüdische Bürgersohn seine reale Herkunft abstreift, indem er sich zu einem deutschen politisierten Proletarier stilisiert. Ideologisch im Einklang mit dieser Metamorphose kulminiert das Mahnmal, das der Roman dem antifaschistischen Widerstand setzt, in Plötzensee und nicht in Auschwitz. Andere Indizien legen nahe, daß existentiell Jüdisches sich marxistisch aufgehoben wissen will : so ist Kafkas «Prozess» z.B. nicht mehr Medium der ungebrochenen Identifikation und Selbstverständigung, sondern Kafkas «Schloß» wird als proletarischer Roman gegen den Strich gelesen. Er gebe Aufschluß darüber, wie man sich der Hierarchie *nicht* beugen, den Gesetzen *nicht* unterwerfen solle und wie die Urteilssprüche der Richter zurückzuweisen seien.

Implizit aber, im Untertext sozusagen, spricht gerade aus der «Asthetik», diesem Monument der antifaschistischen Arbeiterbewegung, ein so unverhohlenes jüdisches Bewußtsein, das umso mehr überrascht, als es uns da erreicht, wo wir es am wenigsten erwarten. Wohlbemerkt, jüdisches *Bewußtsein*, nicht jüdische Determiniertheit. Mit der literarischen Konstruktion nämlich der nichtjüdischen Mutter, die sich unbeirrbar in das Los der ermordeten und noch zu ermordenden polnischen Juden einverwandelt, versteht es Weiss, die ihm von der Geschichte aufgezwungene jüdische Kondition in einen selbstgewählten Akt zu transzendieren. Mit der Mutter schafft der Autor sich ein 'Wahljudentum', das für eigenes Bewußtsein eintreten soll. Ihr kommt zweifellos die Rolle eines «Alter ego» zu. Hodann werden dann auch die Worte in den Mund gelegt, wie es zu einer solchen Aufspaltung des Erzähler-Ichs kommen muß, wenn er den Widerspruch antizipiert wischen der Forderung sich von der Barbarei nicht abzuwenden und dem Unvermögen, die Überwältigung der Mutter ganz in sich aufzunehmen. «Diese Menschen, die in allen Vorgängen die letzten Folgen erkennen», erklärt er, «seien ungeheuer gefährdet, denn sie könnten sich, obgleich sie weiter und tiefer schauen als wir, in unserer Welt nicht mehr behaupten. Für diese Menschen gebe es nur zwei Möglichkeiten, entweder den immer hermetischer werdenden Rückzug in ihre Halluzination, (...) oder den Weg in die Kunst.»³³ In der Tat : Die Mutter zieht sich in die

³⁴ AdW I, S. 134.

³⁵ «Von Insel zu Insel», entstanden 1944 in schwedischer Sprache, die erste deutsche Ausgabe 1984 vom Verlag Frölich & Kaufmann. Jetzt abgedruckt in 'Werke in sechs Bänden', Prosa I, S. 7-51.

36 «Die Besiegten» (DB), entstanden 1947 in schwedischer Sprache, deutsche Übersetzung seit 1985, jetzt abgedruckt in 'Werke in sechs Bänden', S. 53-121.

37 DB, S. 82.

38 DB, S. 70.

39 DB, S. 102

40 DB, S. 100.

41 «Der Fremde», S. 168.

42 DB, S. 141. «Dieses schreckliche Buch (Kogons, d.V.), das die Antwort der Wirklichkeit auf Kafkas Visionen ist und das in den kleinsten Details dessen Weltbild bekräftigt, beschreibt die innere und äußere Ordnung einer andern «Strafkolonie», die Kategorien der Gefangenen, die Tagesordnung, die Zwangsarbeit, die unendlichen Variationen der Strafe und Tortur, (...), die Gaskammern und andere Hinrichtungsformen, medizinische Versuchsstationen (...).»

Halluzination zurück, der Sohn wählt den Weg in die Kunst. Das Verstummen der Mutter, ihr Sterben, geschieht somit stellvertretend, darf nur deshalb geschehen, weil er, der Sohn, als zeitgenössischer Schriftsteller-Dante legitimiert ist, ihre Erbschaft anzutreten, indem er der Nachwelt Kunde gibt von ihrem Passionsweg. So kommt mit der «Asthetik des Widerstands» Hoderers Auftrag aus dem «Fluchtpunkt» zur Ausführung : «Der Sinn deines Überlebens» tröstete er 1945 den Mutlosen, «könnte sein, daß Du erkennst, wo das Übel liegt und wie es zu bekämpfen ist(...)». Das Gedenken an den jüdischen Genozid scheint von nun an nicht mehr unvereinbar zu sein mit der Erinnerung an die antifaschistische Arbeiterbewegung.

So gelesen, erreicht Peter Weiss' jüdisches Bewußtsein einen ersten Höhepunkt in der «Asthetik». Sartres existentialistischer Einfluß ist zwanzig Jahre nach dem «Fluchtpunkt» immer noch zu spüren : Jüdische 'Bedingtheit' ist für Weiss nur da annehmbar, wo sie in jüdisches Bewußtsein umgedacht werden kann. Die freie Entscheidung wird Vorbedingung zur Annahme, denn für Weiss' Identität kann nur das konstituierend sein, was es noch zu konstituieren gilt. Erst auf diesem Umweg, über die 'Besitzlosigkeit', im wörtlichen wie im übertragenen Sinn, kann das Bewußtsein des Proletariers mit dem Bewußtsein des Juden zur Deckung gebracht werden. Psychologische und politische Identitätsbildung erreichen hier einen Grad an Kongruenz wie nirgend sonst im Werk von Peter Weiss.

Mit dem selbstmörderischen Akt der Mutter exemplifiziert der Autor, daß sich bei ihm jüdisches Bewußtsein da am ungehemmtesten entfaltet, wo es gewählt und nicht von außen diktiert wird. Überspitzt ausgedrückt ist jüdisches Bewußtsein, genau das, was noch nicht ist. Um es mit den Worten des Erzählers auszudrücken' (...) für uns (...) war nur das Fehlende, der Mangel (...) von Gewicht.»³⁴ Die Leerstelle für Herakles, steht auch Modell für das jüdische Bewußtsein von Peter Weiss. Coppi, Heilmann und der Erzähler sind es, die kollektiv danach trachten, die Leerstelle des Herakles zu füllen, der Mutter ist es als Individuum vorbehalten, stellvertretend für den Autor, jüdische Solidarität zu verkörpern.

Die Leerstelle *tout court*, der reine Mangel, ist vor allem den ganz frühen Schriften eingeschrieben. Sie zeichnet sich ab in dem ersten publizierten Text «Von Insel zu Insel»³⁵, den ein Gefühl von Fremdheit und Wurzellosigkeit in einem

hoffnungslosen Nomadendasein durchströmt. Die lähmende Schwäche des Verlorenen ist es, die den Erzähler in die Position des folternden Henkers treibt. Der Erzähler weiß schon zu diesem frühen Zeitpunkt um seine Verführbarkeit : «Ich war auf beiden Seiten (...) Ich wurde getötet und ich tötete.»³⁶ Tatsächlich versteht niemand die Täter besser, als das Opfer. Mit «Den Besiegten» legt Weiss ein Dokument vor, wo die Bereitschaft, sich in seine Mörder einzufühlen, sich schon im Titel niederschlägt. «Ich kann nicht sagen, daß ich sie hasse, obgleich sie viele Leiden über mich und meine Angehörigen gebracht haben»³⁷, und einige Zeilen weiter (...) «ich habe nie gewünscht (...), mich zu ihrem Richter zu machen.» Dann wieder erklingt ein Hohelied auf die gemarterten Leidensgenossen mit einem so zuversichtlichen Pathos, das man sich beim späteren Weiss kaum vorstellen kann :

43«Der Neue Prozess», entstanden 1981/82, Frankfurt/M., 1982.

44Vgl. dazu Ulrike Zimmermann «Die dramatische Bearbeitung von Kafkas «Prozess» durch Peter Weiss.», Frankfurt/M, Bern, 1990.

«Als ich nicht mehr das Aussehen eines Menschen hatte, als ich besudelt war von Blut und Eiter, allein in der Zelle, den Tod erwartend, spürte ich das Unverwundbare in mir. Als die Rippen in meinem Körper gebrochen wurden, mein Rückgrat zerhauen (...), spürte ich, daß in mir etwas lebte, das sie niemals erreichen konnten (...). Sie zerbrachen mich, doch ich siegte.»³⁸, um dann etwas weiter zur gegenteiligen Erkenntnis zu kommen. «Alle sind wir Besiegte.»³⁹ Denn «In Gefahr sind alle. Alle, die bewachen. Alle, die richten. Alle, die siegen. Alle, die Stärke besitzen. Denn der, der bewacht, er foltert. Der, der richtet, er mordet. Der, der siegt, er verwüstet (...). Ich will meine Schwachheit bewahren. Ich will unter den Schwachen bleiben.»⁴⁰ Hin- und hergerissen zwischen Mitleid und Vorwurf, zwischen geprobter Zuversicht und beharrender Verzweiflung kann die Grundfrage : Wer bin ich ? immer nur provisorisch und fragmentarisch beantwortet werden. Die Erzählung «Der Fremde» gibt schließlich Kunde von einer «Krankheit, die heißt Leben.»⁴¹ Ungewollter Flüchtling in Schweden pilgert Ahasverus von Tür zu Tür. Der Hinrichtungsmaschine von Auschwitz nur gerade entkommen, schwebt Kafkas Urteilsspruch über ihm.

Kafkas Schriften sind Fundus für die antisemitischen Urbilder im Gesamtwerk von Peter Weiss. In den «Besiegten» schon spricht der nach Deutschland Zurückgekehrte von Kafkas «Strafkolonie» als visionäres Pendant zu Kogons mehr als zwanzig Jahre später entstandenem «SS-Staat.»⁴² So wird Kafka Bezugspunkt in Sachen Judentum und Bezugspunkt in Sachen Sozialismus,

sein Werk ist für Weiss das Medium par excellence, in der sich jüdisches und politisches Selbstverständnis - mit jeweils verschiedenen Akzentsetzungen - überschneiden. Gerade das allerletzte Werke - es scheint mir bezeichnend, daß Weiss' oeuvre *nicht* mit der «Asthetik» abschließt, sondern mit dem «Neuen Prozess»⁴³ verschiebt die Gewichte, die sich in der Asthetik bei aller Priorität von Kollektiv und Sozialismus trotzdem die Waage zu halten schienen, wieder zurück zu den Anfängen in Richtung Vereinzelung und Judentum. Weiss' lebenslange - entmystifizierende - Auseinandersetzung mit Kafka fungiert als Barometer, das seinen jeweiligen Bewußtseinsstand angibt.⁴⁴ Die anfängliche Identifikation mit Kafka in «Von Insel zu Insel», «Der Fremde», «Die Besiegten» und «Abschied von den Eltern» spiegelt Weiss' Verlorenheit bis zur totalen Selbstenfremdung wider. Im «Fluchtpunkt» bereitet sich schon die Loslösung vor, die in der «Asthetik» und der parallel dazu geschriebenen ersten Dramatisierung «Der Prozeß» ihren ersten Niederschlag findet. In den 70er Jahren macht Weiss aus Kafka einen politischen Verbündeten, der ihm über seine Totalitarismuskritik («Das Schloß») zum Modell wird eines 'realistischen' Schriftstellers. Es ist dann auch diese materialistische Geschichtsauffassung, die Weiss' Lehrstück «Der Prozeß» ihr Gepräge gibt. Sich eng an die Romanvorlage haltend, führt Weiss den Aufsteiger und Kleinbürger Joseph K. vor, der politisch blind zum Architekten seines eigenen Untergangs wird. Hätte er die Zeichen der Zeit erkannt, hätte er sich mit den revolutionären Kräften verbunden, Ermordung, bzw Selbstmord hätten sich erübrigt.

⁴⁵»Der Turm«, entstanden 1948, in «Werke in sechs Bänden», S. 7-34.

«Der Neue Prozess» hingegen, sieben Jahre später verfaßt, ist im wahrsten Sinne ein neuer Prozeß. Als Fortführung der «Asthetik» bezeichnete ihn Weiss als das «spontanste und persönlichste Stück, das ich je geschrieben habe». Es ist, im Gegensatz zum ersten Stück, keine textnahe Aneignung von Kafkas Roman, sondern stellt sich mit seiner Widmung an Kafka eher als eine Hommage an den Wahlverwandten dar. Personen und Schauplätze werden als Requisiten beibehalten, die Handlung aber in die Gegenwart eines Wirtschaftskonzerns verlegt, eine Gegenwart, die mit ihrem Macht- und Profitdenken einem weltweiten Atomkrieg entgegenrast. Der neue K., ein Intellektueller unserer Zeit, zeichnet sich aus durch Idealismus und Humanität, durch seine sozialkritische Einstellung und seine Empfänglichkeit für das Leiden anderer. Aber seine Vision einer gerechteren Gesellschaft wird von der Propagandaabteilung des

⁴⁶Adw III, S. 268.

Konzerns schamlos als Alibi mißbraucht, um brutalste Ausbeutungsstrategien zu tarnen. Die Gegenfiguren Titorelli und Leni sind es, die K. über die Lüge und Korruption aufklären, denen der 'neue' K. nolens volens als Handlanger Vorschub leistet.

Der «Neue Prozess» liest sich wie Fortführung und Korrektur der «Asthetik» zugleich, weil Weiss mit K. als Projektionsfigur nicht nur zu seinem 'realen' sozialen Selbst zurückkehrt, sondern mit ihm auch seinen eigenen gesellschaftlichen Stellenwert als bürgerlicher Schriftsteller hinterfragt. Hinterfragt wird damit gleichzeitig Macht bzw. Ohnmacht des Individuums und insbesondere des Intellektuellen in unserer Gesellschaft. K. lebt im «Neuen Prozess» ein völlig entfremdetes Leben. Obwohl er den bestialischen gesellschaftlichen Normen humanitäre Werte entgegensetzt, ist er außerstande sie für sein eigenes Leben in Anspruch zu nehmen. Die Affinitäten dieses letzten Stückes mit den absurd-grotesken Schreckensbildern des ersten Stückes «Der Turm»⁴⁵, wo ein Ich im Kampf steht gegen nicht zu bewältigende Übermächte, liegen auf der Hand.

Es wäre absurd daraus zu schließen, daß mit der Rückkehr zu den Anfängen sich der Kreis schließt, als hätte die lange Reise nie stattgefunden. Eben weil sie stattgefunden hat, ist sie auch wieder revisionsbedürftig.

Weiterschreibung ist die neue Parabel von K. vor allem auch deshalb, weil «Der neue Prozess» die letzte schmerzliche Einsicht der Asthetik «es würde kein Kenntlicher kommen, den leeren Platz zu füllen» mit Ks Erschießung in Bühnensprache übersetzt. Andererseits wird der im Konjunktiv geflüsterten Hoffnung - «sie (das Proletariat, d.V.) müßten selber mächtig werden dieses einzigen Griffs, dieser weit ausholenden und schwingenden Bewegung, mit der sie den furchtbaren Druck, der auf ihnen lastete, hinwegfegen könnten»⁴⁶ im «Neue(n) Prozess» endgültig abgesagt. Eine solch ideologische Lösung steht in dem letzten Stück gar nicht mehr zur Debatte ; nur die Unlösbarkeit der kapitalistischen Widersprüche wird vorgeführt. Wie in Brechts Lehrstück «Die Maßnahme» wird hier das exemplarische Dilemma des mitleidigen Idealisten und Humanisten, des Intellektuellen 'mit Herz' vorgetragen. Im Mittelpunkt steht wieder der Vereinzelte, der aus allen Zusammenhängen herausgefallene Jude, der Wanderer 'von Insel zu Insel', 'der Fremde', der seines so schwer erkämpf-

**Dr. Christiane
PRITZLAFF
Referat zu Schicksalen
Jüdischer Schüler in
der NS-Zeit
(Allemanne)**

ten politischen Credos von neuem beraubt ist. Zurück bleibt ein 'Besiegter'.

Zurück bleibt aber auch ein Sieger, weil Peter Weiss es verstanden hat, fruchtloses Schuldgefühl in produktive Stellungnahme zu verwandeln. ein Sieger auch, weil es Peter Weiss gelungen ist, die Kondition des jüdischen Opfers zu überwinden, indem er mit seiner eigenen Befreiung die Befreiung aller Unterdrückten voranzutreiben trachtete, weil er sich 'der Lücke' stellte und - in Herakles-Manier - sich zum schreibenden 'Fürsprecher des Handelns' machte.

¹Communication prononcée le 24 novembre 1992 à la Commission «Pédagogie» (Président de séance : Monsieur M. Abramowicz, Psychothérapeute, «Aimer à l'U.L.B.»).

²Baruch Rolf, Die Heimkehr. - In : Unser Familienblatt. Kinderbeilage des Israelitischen Familienblattes. 4. Jg., Nr. 4, 14. April 1938.

«Wohlgerüstet sollt ihr ausziehen». Zionistische Selbstbehauptung während der NS-Zeit. Ein Schülerschicksal.¹

³ ebd.

«Das Achterdeck der ‘Tel-Aviv’ ... Hier in der Einsamkeit des Achterdecks hatten sie ihren Stammplatz gewählt, wo sie bis in die Nacht zu sitzen pflegten - fast ohne zu sprechen, denn es waren ihre letzten Mußestunden vor langer schwerer Arbeit... ‘Ihr seht dort hinten ein Leuchtfeuer ! - Es ist das letzte Zeichen, das Europa uns nachsendet. Unser Weg führt nach Asien.’ Die Chawerim verstanden. Und für viele verschwand dort hinten nicht ein Leuchten, sondern sie sahen - einen Sessel, eine Lampe, eine Straßenbahn dort hinten versinken. Jetzt war der Augenblick da, da die Kultur verschwand, da Europa sich verschloß und der Orient, die heiße Wüste, sich auftat. Und manchem war, als müsse er zurückgreifen und das Bequeme, den Luxus, die Kleinigkeiten, die das Leben ausmachen, festhalten und in der neuen Heimat aufstellen...»²

Mit dieser kleinen dramatischen Szene über die Auswanderung nach Palästina beginnt der 17jährige Rolf Baruch seine Erzählung, die am 14. April 1938 in der Kinderbeilage des «Israelitischen Familienblattes» veröffentlicht wird. Für die jungen Zionisten, Freunde, hebräisch «Chawerim» nennen sie sich, wird es jetzt ernst. Das Opfer, das der Aufbau «Erez Israels» fordert, worauf sie sich in einer Kollektivausbildungsstätte vorbereitet haben, steht ihnen vor Augen, ängstigt sie. Die Erzählung ist aber nicht «Der Abschied» betitelt, wie man meinen könnte, sondern heißt «Die Heimkehr». Und im folgenden wird deutlich, was dieser junge Zionist unter Heimkehr versteht. Als die ‘Tel Aviv’ sich nämlich Palästina nähert, schreibt er über die

⁴ Buber Martin : Zweite Antwort. (Aus dem Zwiegespräch mit Karl Ludwig Schmidt im Jüdischen Lehrhaus in Stuttgart, 14. Januar 1933) - In : Gollwitzer/Rendtorff und Levinson, Nataaa P. : Thema : Juden-Christen-Israel, Stuttgart 1978, S. 7-9.

Gefühle, die Schaul, die 16jährige Hauptperson seiner Erzählung, überwältigen :

*«Eine Ergriffenheit packte ihn, die nicht aus dem Augenblick entstand. Das war die Sehnsucht nach der Heimat, die in ihm wohnte, die sich ihm vererbt hatte seit seinen ältesten Vorfahren. Das war Babylon, das war Spanien, das war Ghetto und Chibbat Zijon - aufgespeichert in jüdischen Herzen seit Jahrtausenden, weitergetragen von Vater zu Kind, von Kind zu Enkel - nagend, quälend, suchend !»*³

Sehr deutlich formuliert der junge Autor, daß sich die Frage nach jüdischer Identität nicht nur für ihn persönlich auf Grund der aktuellen Situation stellt, sondern daß sie eine Frage seit Generationen ist. Jüdisches Selbstbewußtsein stützt sich für ihn auf zwei wesentliche Merkmale : auf die über Generationen aufrechterhaltene Erinnerung an die immer wieder erlittene Verfolgung, eine Verfolgung seit Jahrtausenden. Und es stützt sich auch auf die Bindung an Erez Israel, das Ursprungsland der jüdischen Religion. Beides hat den Willen zu überleben gestärkt. Martin Buber hat in seinem berühmten Zwiegespräch mit Karl Ludwig Schmidt am 14. Januar 1933 im Jüdischen Lehrhaus in Stuttgart auch den jahrtausendealten Traditionszusammenhang, in dem jüdische Identität zu begreifen ist, beschworen und hat noch das religiöse Identitätsmerkmal hinzugefügt, den Glauben an den einen Gott, an den Bund mit ihm, wie ihn die Tora überliefert. Er sagt :

⁵ Baruch Rolf : Die Heimkehr, a. a. O.

«Ich lebe nicht fern von der Stadt Worms, an die mich auch eine Tradition meiner Ahnen bindet ; und ich fahre von Zeit zu Zeit hinüber... Dann gehe ich zum jüdischen Friedhof hinüber. Der besteht aus schiefen, zerpellten, formlosen, richtungslosen Steinen... Da unten hat man nicht ein Quentchen Gestalt ; man hat nur die Steine und die Asche unter den Steinen. Man hat die Asche, wenn sie sich auch noch so verflüchtigt hat. Man hat die Leiblichkeit der Menschen, die dazu geworden sind. Man hat sie. Ich habe sie. Ich habe sie nicht im Raum dieses Planeten, aber als Leiblichkeit meiner eigenen Erinnerung bis in die Tiefe der Geschichte, bis an den Sinai hin. Ich habe da gestanden, war verbunden mit der Asche und quer durch sie mit den Urvätern. Das ist die Erinnerung an das Geschehen mit Gott, die allen Juden gegeben ist... Ich habe da gestanden und habe alles selber erfahren, mir ist all der Tod widerfahren : all die Asche, all die Zerpelltheit, all der lautlose Jammer ist mein ; aber der Bund ist mir nicht aufgekündigt worden. Ich liege am

⁶ Simon Ernst : Aufbau im Untergang, Tübingen, 1959, S. 20.

⁷ Baruch Rolf : Die Heimkehr, a.a.O.

Boden, hingestürzt wie diese Steine. Aber aufgekündigt ist mir nicht.»⁴

Rolf Baruch formuliert in seiner kleinen Erzählung aber auch die ungeheuren Ängste, die mit dieser «Heimkehr» verbunden sind, schildert die Furcht, ihr nicht gewachsen zu sein. Die 15jährige Ester, eine der Chawerim auf dem Schiff nach Palästina, läßt die Sorge nicht los - trotz der vier Jahre im Bund - die Forderungen des Zionismus zur Chaluziut, zur Gemeinschaft der Pioniere, nicht erfüllen zu können. Sie fühlt sich wie vor einer Prüfung, auf die sie nicht vorbereitet ist. Besonders schwer stellt sie sich das ständige Zusammensein mit den 19 anderen Chawerim vor. Und auch Schaul, der Ester gegenüber zwar Stärke zeigt, kommen Bedenken :

«Die Jugend wandert heim - aber sie kommt erwachsen in das Land. Land der Jugend heißt man dich, Erez Israel ? Ja, jung sind deine Menschen - aber ist das noch Jugend, die im jüngsten Alter Gedanken zu formen vermag, die anderen Erwachsenen gar zu denken geben ? Kann das Jugend sein, die schon wandert, bevor sie weiß, was Heimat heißt ? Schaul war jung - und doch alt genug, um diese inneren Schreie zu hören (...) War es nicht eine Mahnung zur Umkehr... ?»⁵

Der Zionist und Pädagoge Ernst Simon schreibt in seinem 1959 erschienenen Buch «Aufbau im Untergang», daß dieser Prozeß der Frühreifung «für eine große Gruppe der jüdischen Jugend jener Zeit» zutraf. «Von der Krise erfaßt, wurden sie frühzeitig zu Erwachsenen, und ihre Lebensprobleme wurden weitgehend mit denen der Großen identisch.»⁶ Den 17jährigen Rolf Baruch ergreift jedoch jugendlicher Enthusiasmus bei seiner Schilderung der Ankunft des Schiffes im Hafen der «Heimat» : «Juden kommen, Juden ! (...) Ja, wir kommen, Heimat wir leben noch, wir wecken dich, heiliges Land - ewig sind wir !»⁷ Wer war dieser junge Mann, der gerne Geschichten schrieb und das, was ihn und seine Generation bewegte, erzählerisch zu verarbeiten versuchte ? Rolf Baruch, der das, womit er sich hier auseinandersetzt, nicht mehr erlebte, wurde am 1. Juni 1920 als jüngstes Kind des Darm-Maklers Georg Baruch und seiner Ehefrau Irma, geb. Lucas in Hamburg geboren. Auch die beiden älteren Schwestern Helga und Marion kamen hier zur Welt. Die Familie wohnte in Eimsbüttel, in der Wrangelstraße 24. Der Vater, seit 1910 in seinen Beruf selbständig, war Kriegsteilnehmer von

⁸ Schülerkarte des Henrich-Hertz-Realgymnasiums, Schularchiv der Heinrich-Hertz-Schule, Grasweg 72-76, 2000 Hamburg 60.

⁹Mein Gespräch mit Helga Arna im Juni 1990.

¹⁰ Mann, Thomas : Erika Mann «Zehn Millionen Kinder» Geleitwort. - In : Politische Schriften und Reden. 3. Bd. Frankfurt/M 1960 (=Thomas Mann : Werke. Das essayistische Werk. Taschenbuchausgabe in acht Bänden. Hrsg. von Hana Bürgin. MK 118, S. 34).

¹¹ vgl. Anm. 7.

¹² StA Hbg, OSB VI F V t, Landesunterrichtsbehörde, Betrifft : Hitlergruß, 11.8.1933.

¹³ Von jüdischen Schülern bevorzugte Schulen waren in Hamburg traditionell das Wilhelm-Gymnasium, das Johanneum, das Henrich-Hertz-Realgymnasium und die Lichtwarkschule. Der Anteil an jüdischen Schülern hatte während der Weimarer Republik im Wilhelm-Gymnasium bis zu 25% betragen, und es hatte, obwohl dieser Anteil auf unter 10% sank, weiterhin den Ruf einer liberalen Schule. Für das Schuljahr 1935/36 betrug der Anteil der im Sinne der Nürnberger Gesetze jüdischen Schüler am Johanneum noch 8,01%, am Realgymnasium am rechten Alsterufer, wie sich die ehemalige Henrich-Hertz-Schule inzwischen nannte, 11%, an der

1914-1918, zuletzt als Dolmetscher für Englisch und Französisch im Kriegsgefangenenlager in Gießen. Er war Mitglied im Reichsbund jüdischer Frontsoldaten und stolz, Deutscher zu sein. Da er sich im Krieg eine schwere Lungenerkrankung zugezogen hatte, zog die Familie nach Hamburg-Hamm in eine Wohnung mit Zentralheizung. Diese Wohnung war in der Hirtenstraße 18. Rolf besuchte die in der Nähe gelegene Grundschule Präbenweg, wie aus der Rubrik «bisherige Vorbildung» der Schülerkarte des Heinrich-Hertz-Realgymnasiums zu entnehmen ist, in das er am 1. April 1930 in die 6c aufgenommen wurde.⁸ Seine Schwester Helga, die einzige Überlebende, erzählte mir, daß er früh fließend lesen konnte, gerne Geschichten schrieb und auch zeichnerisch begabt war.⁹ Ein erneuter Umzug führte die Familie nach Eppendorf in die Isestr. 61/III. Hier, nahe am Isebekkanal, war Rolf viel mit dem Ruderboot auf dem Wasser. Der 12jährige träumte davon, einmal zur See zu fahren. Aus gesundheitlichen Gründen wurde ihm jedoch davon abgeraten. Später war dieser Berufswunsch auf Grund der politischen Verhältnisse wohl kaum zu realisieren. Mit 13 Jahren hatte Rolf im Tempel in der Oberstraße - der liberalen jüdischen Gemeinde in Hamburg - bei Rabbiner Dr. Bruno Italiener seine Bar Mitzwa. Die Familie war nicht religiös, aber auf den Wunsch der Mutter wurde Rücksicht genommen.

In diesem Jahr, mit der Machtübernahme der Nationalsozialisten am 30. Januar 1933, veränderte sich die allgemeine Situation an den Hamburger Schulen schnell. Die Schulung der Lehrer und die Abschaffung der demokratischen Selbstverwaltung waren Schritte zur Gleichschaltung der Schulen. Hamburg, das vor 1933 auf eine ansehnliche Reformtradition zurückblicken konnte, traf diese Veränderung empfindlich. Schulleiter durften nicht mehr vom Kollegium gewählt werden, sondern wurden eingesetzt bzw. wurden politisch «unbrauchbare» durch politisch zuverlässige ausgewechselt. Ein «bösesartiges Ertüchtigungsprogramm» setzte ein, das - so Thomas Mann - «die radikale und in einem bösarigen Sinn asketische Verleugnung des Geistes» ist, «wenn wir unter diesem Namen die Ideen 'Wahrheit', 'Erkenntnis', 'Gerechtigkeit', also doch wohl die höchsten und reinsten Ziele des Menschen zusammenfassen».¹⁰

Rolfs Lebensweg, der bis hierher nicht viel anders war als der vieler seiner Altersgenossen, unterschied sich von nun an erheblich von dem anderer deutscher Kinder. Da er das

Realgymnasium Heinrich-Hertz bereits am 31. Dezember 1933 verließ, «um die Talmud-Tora-Realschule zu besuchen»¹¹, wie es auf der Schülerkarte heißt, war er nicht lange dem Erziehungsplan ausgesetzt, der zwischen 1933 und 1945 Menschlichkeit über Bord warf und Unterrichtsinhalte mit kriegerischer Tüchtigkeit und nationalem Vorrang in Beziehung setzte. Den Hitlergruß, erlassen vom Reichsminister des Innern Frick am 13. Juli 1933 und in seiner Ausführung in der Verordnung des Hamburger Senats vom 17. Juli beschrieben, lernte er noch am Heinrich-Hertz-Realgymnasium kennen. Dieser Gruß sei, so forderte ein Schreiben Oberschulrat Oberdörffers an die Schulleitungen vom 11. August 1933, «im Turnunterricht mit den Schülerinnen und Schülern zu üben».¹² Die Schulatmosphäre war bald gekennzeichnet durch Fahngruß, das Abhalten von nationalen Feiern, den Staatsjugendtag, die Schulpropaganda, ideologisch ausgerichtete Lehrpläne und Schulbücher für alle Fächer und durch Jugendliche, die in den Organisationen der Partei die politischen Lehren der Nationasozialisten eingetrichtert bekommen hatten. Demütigungen, Quälereien und Diskriminierungen machten jüdischen Schülern an nicht-jüdischen Schulen das Leben schwer. Die vielen Dinge, an denen sie nicht teilnehmen durften - Schulausflüge, Festlichkeiten aller Art waren von vornherein ausgeschlossen - ließen diese Kinder vereinsamen. Sie hatten sehr viel freie Zeit, in der sie ins Grübeln gerieten, weil sie nicht dazugehören konnten. Auch in der Freizeit machte sich das bemerkbar. Die letzten Freunde, die noch zu ihnen zu kommen wagten, kamen oft nur nach dem Dunkelwerden. In das Jahr 1933 fielen das «Gesetz gegen die Überfüllung deutscher Schulen und Hochschulen» vom 25. April 1933 sowie die «1. Durchführungsverordnung»¹³ vom 4. Mai 1933, die Entbindung jüdischer Schüler vom Schulunterricht am Sonnabend, die Aufhebung der Schulgeldermäßigung für jüdische Schüler. Außerhalb des schulischen Rahmens sind der «eintägige Boykott jüdischer Geschäfte» am 1. April, die Versetzung jüdischer Beamter in den Ruhestand am 7. April (ausgenommen Kriegsteilnehmer), das Verbot des Schächtens am 21. April und der Ausschluß jüdischer Turner und Sportler (ausgenommen Frontkämpfer oder Hinterbliebene von Gefallenen des Ersten Weltkrieges) zu nennen.

In diesem politischen Umfeld bot die Talmut-Tora-Schule den jüdischen Schülern einen Schutzraum. Der letzte Direktor der letzten jüdischen Schule in Hamburg, Dr.

Lichtwarkschule 6,85% und am Wilhelm-Gymnasium nur noch 1,64%. Die Zahlen zeigen, daß die Zulassungsbeschränkungen also nicht an allen höheren Schulen verwirklicht wurden. Allerdings strebten die zuständigen Stellen eine Zwangsbeschränkung zur Sexta an, um dadurch eine Reduzierung des Anteils an jüdischen Schülern zu erreichen. In Hamburg wurden zu Ostern 1935 nur 40 «geschützte», d.h. z.B. Kinder von Frontsoldaten, und 10 «ungeschützte Nichtarier» in die neuen Eingangsklassen der höheren staatlichen Schulen aufgenommen. Die Hamburger Schulbehörde wendete die gesetzlich vorgeschriebenen Anteilssätze nicht auf jede einzelne Schule an, sondern bezog sie auf die Gesamtzahl der die höheren Schulen besuchenden bzw. neu aufzunehmenden Schüler. Sie sah in den ersten Jahren für die Abschulung jüdischer Schüler wohl einen längeren Zeitraum vor, womit Unruhe an den Schulen vermieden werden sollte. Die «Nürnberger Gesetze» verschärfen vom 15.9.1935 an die Situation allerdings insgesamt. Direktoren-Konferenz-Protokolle zwischen 1935 und 1936 zeigen, daß auf Eltern hinsichtlich der Abschulung kein Druck ausgeübt werden sollte. Es wird von den Schulleitern jedoch erwartet, «nach bestem Wissen» und «ohne besondere Nachfrage bei Lehrern und Erziehungsberechtigten» Zahlen der «Voll-, 3/4- und Halbjuden sowie der nichtarischen Ausländer» mitzuteilen. Vermerke in Klassenlisten aus der Zeit, z.B. der Lichtwarkschule, zeigen allerdings, daß die Lehrer darüber nicht nur Bescheid wußten, sondern auch darüber Buch führten. Der Druck wird im übrigen durch das Verhalten von Lehrern und Mitschülern, wie die Dokumente zeigen, häufig zur Abschulung geführt haben.

¹⁴ StA Hbg, Gemeindeblatt der DIG zu Hamburg, Nr. 10, 6. Jg. 17.10.1930. Dr. Alberto Jonas: Vom Sinn der jüdischen Schule.

¹⁵ ebd.

¹⁶ StA Hbg, TT 63, Spier an die Landesunterrichtsbehörde, 17.8.1934.

¹⁷ ebd.

Alberto Jonas, hatte in seinem Aufsatz «vom Sinn der jüdischen Schule» bereits 1930 gesagt :

¹⁸ Sta Hbg, OSB VI, F XVI d 1/2, Aktenvermerk vom 24.11.1938.

*«In der jüdischen Schule findet das jüdische Kind die ihm angemessene Umgebung, den Boden, auf dem es sich entfalten und gedeihen kann. Hier wird ihm sicher sein Recht auf ungestörte Entwicklung, auf Heiterkeit und Freude, Sorglosigkeit und Lebenslust, und es ist sicher, daß das durch die jüdische Schule gegangene, in ihr gekräftigte und gefestigte Kind, von einem natürlichen Selbstgefühl erfüllt, auch sicher und fest im Leben stehen und bestehen wird.»*¹⁴

¹⁹ ebd.

Dies war ihm umso wichtiger, da es seiner Meinung nach «nicht Sache des Kindes» sei, «sich an Kränkungen und Bitternissen», wie sie an allgemeinen Schulen mehr oder minder erfahren wurden, «zu stählen», denn : «Das für die körperliche Erziehung sehr gesunde Prinzip der Abhärtung gilt nicht in gleicher Weise für die seelische Entwicklung des Kindes.»¹⁵

Arthur Spier, der z.Zt. der Aufnahme von Rolf Baruch auf die Talmud-Tora Schule ihr Direktor war, betonte in seinem Bericht an die Landesunterrichtsbehörde am 17. August 1934 als Bildungsaufgabe der Talmud-Tora-Schule die

²⁰ Gespräch Josef Walk mit Max Plaut, Hamburg 1971. Institut zur Geschichte der deutschen Juden. Hamburg. Walk/Plaut 14-001.

*«Entfaltung aller im Kind und Jugendlichen schlummern den Kräfte zur Heranbildung des bewußten, jüdischen Menschen, dessen Weltanschauung fest verwurzelt ist in der jüdischen Tradition und den jüdischen Kulturgütern, der aber zugleich durch Einführung und Erfassen aller Werte deutscher Kultur und ihrer Beziehungen zu dem europäischen und allgemeinen Bildungsgut die Harmonie der Gesamtpersönlichkeit erstrebt.»*¹⁶

Und er fügte hinzu : «Es braucht nicht besonders erwähnt zu werden, daß unsere Jugend sich innerhalb unserer Schule völlig frei und unbedrückt fühlt, daß sie in einer Atmosphäre aufwächst, wie sie den Wünschen der Eltern durchaus entsprechend ist.»¹⁷

²¹vgl. Anm. 8.

So konfliktlos, wie sich das hier anhört, war die Situation bald nicht mehr, da unter dem politischen Druck Kinder aus liberalen Kreisen in die Schule strömten. In einem Aktenvermerk der Schulverwaltung vom 24. November 1938 heißt es z.B. :

«Unter gegenwärtigen Verhältnissen ist die Talmud-Tora-Schule aber bereit alle Schüler, die in Hamburg als ‘Juden’

im Sinne der Nürnberger Gesetze von den allgemeinen Schulen ausgeschlossen sind, aufzunehmen, auch wenn sie sich nicht zur jüdischen Religion bekennen. Falls sie z.B. konfessionslos sind, können sie vom jüdischen Religionsunterricht befreit werden.»¹⁸

Und am Schluß des Aktenvermerks ist hinzugefügt : «Die Talmud-Tora-Schule will jetzt auch christlich getaufte ‘Juden’ unter Befreiung vom jüdischen Religionsunterricht aufnehmen.»¹⁹

Dr. Max Plaut, der Vorsitzende des Jüdischen Religionsverbandes von Groß-Hamburg von 1938-1943, sah Konflikte weniger durch die jüdischen Lehrer der Schule hervorgerufen, die zwar orthodox, aber tolerant waren, so daß die Kinder aus liberalen Elternhäusern sich keineswegs zurückgesetzt fühlten, sondern durch die bestehenden Gegensätze zwischen diesen Elternhäusern und der Schule. Er erinnert sich daran, daß es während seiner Tätigkeit in der Gemeinde Beschwerden von Eltern gab. Für ein nicht religiös erzogenes Kind *«ergab sich eine Umstellung deswegen, weil es nicht als Einzelfall in der Klasse marschieren wollte, und wenn die Majorität in der Klasse etwas macht, da will sich kein Kind absondern. Die Eltern sind natürlich erschreckt, wenn das Kind plötzlich beim Essen sagt : ‘Man muß ein Käppchen aufsetzen.’ Und das führte wohl dazu, daß die Leute kamen. Ich habe sie zwar immer überzeugt, daß sie ihrem Kinde nichts Gutes tun, wenn sie es als Einzelgänger laufen lassen. Ein Kind braucht die Stütze der Gemeinschaft, um sich behaupten zu können. Und das hat eigentlich auch immer geklappt.»*²⁰

Rolf Baruch, auch in einem liberalen Elternhaus aufgewachsen, wählte in dieser Zeit der Ausgrenzung der deutschen Juden schon früh den für ihn wohl einzigen Weg von Gemeinschaft außerhalb der Familie, den Eintritt in die zionistische Bewegung. Seine Schwester Helga Arna, die 1936 nach Palästina emigrieren konnte, sagte, daß ihr Bruder 1933 sofort in die zionistische Bewegung gegangen sei.»²¹ Er hatte wohl erkannt, vielleicht auch nur instinktiv gespürt, was der Chefredakteur der Jüdischen Rundschau Robert Weltsch am 28. April 1933 so ausdrückt :

«Das Problem, mit dem die Juden hundert Jahre lang spielten, die Frage des persönlichen Jude-seins, existiert nicht mehr. Es ist entschieden ; bis ins dritte Geschlecht. In niemandes Belieben steht es mehr, für sich persönlich die Frage zu beantworten, ob er Jude sein will oder nicht. (...)

²² Zitiert nach Krüger, Maren : Herbert Sonnenfeld. Ein jüdischer Fotograf in Berlin 1933-1938, Berlin Museum, S. 10.

²³ Marx, Edgar : Der 13. Jüdische Turntag in Hamburg. - In : Lorenz, Ina : Die Juden in Hamburg zur Zeit der Weimarer Republik, Bd. 2. Hamburg 1987, S. 998.

²⁴ AHW/325, Plan der jüdischen Organisationen in Hamburg - Der Hamburger Verein Bar Kochba wurde 1910 gegründet.

Unsere Aufgabe ist es nun, dieser unserer Abstempelung als Juden einen Sinn und einen Inhalt zu geben.»²²

²⁵ AHW, TT 38, Prüfungsaufsatz vom 29.1.1936 an der Talmud-Tora-Schule von Rolf Baruch. Thema : Meine Stellung zum Jugendbund, Bogen 2.

Mit 14 Jahren trat Rolf dem jüdischen Turn- und Sportverein Bar Kochba bei, der dem «Deutschen Makkabi-Kreis» angehörte. Der Verein hatte eine wesentliche Wurzel im national-jüdischen Zionismus, «jüdische Werte geistiger und kultureller Art bilden Fundament und zugleich Erziehungsziel der Bewegung».²³ Ziel was es also, bewußt jüdische Menschen zu erziehen. Dies wollte ja auch die Talmud-Tora-Schule, und so war die Schule trotz ihrer orthodox religiösen Ausrichtung nicht völlig fremd. Am 1. Januar 1935 zählte der Bar Kochba e.V. 450 Mitglieder in Hamburg.²⁴ Rolf engagierte sich nach Aussagen seiner Schwester in diesem Verein sehr, der sein Büro in der Johnsallee 54 hatte. In Erinnerung ist ihr, daß er zu einem Landesjugendtreffen, das in Wilhelminenhöhe stattfand - es muß 1934 oder 1935 gewesen sein -, mit Hilfe von Atlanten Wege ausgearbeitet hat, die die Jugendlichen, die aus ganz Deutschland mit Fahrrädern kamen, so über Landstraßen leiteten, daß sie Hamburg umfahren konnten, um dort nicht aufzufallen. In Blankenese und Rissen gab es drei Vorbereitungs-lager des Palästina-Amtes Berlin zur Vorbereitung für die Kolonisation Palästinas. Der Unterricht wurde dort in allen Zweigen der Landwirtschaft und der Viehzucht erteilt, ferner in Hebräisch und in Palästinakunde.

²⁶ Neuburger, Otto : Was soll aus uns werden? Zur Berufswahl und Berufsumschichtung von Juden in Deutschland. (Schriften der Zentralwohlfahrtsstelle der deutschen Juden der Zentralstelle für jüdische Wirtschaftshilfe. Nr. IX. Berlin, April 1935, S. 6.

²⁷ ebd., S. 11.

²⁸ Der deutsche Landesverband des Hechaluz war Anfang der 20iger Jahre in Berlin gegründet worden. Er umfaßte 1934 49 Ortsgruppen (Snifim) mit etwa 7.000 Mitgliedern. Auf internationaler Ebene gab es die Bewegung in 19 Ländern mit 45.000 Mitgliedern im Alter von 17 und 35 Jahren. Der Verband faßte junge Menschen zusammen, die sich zum Zionismus bekannten und sich in Palästina ansiedeln wollten. Inhaltlich ging es um berufliche Umschichtung zur körperlichen Arbeit, geistige Schulung, d.h. Erlernen der hebräischen Sprache, Erwerb von Wissen um das Judentum und die jüdische Kulturwelt, erzieherische Vorbereitung und Eingliederung in die organisierte Arbeiterschaft. In Gemeinschaften (Kibbuzim) sollten diese Aufgaben zu einer Einheit zusammengefügt werden.

Beeindruckt hat sie auch, daß Rolf ein damals sehr modernes Spielzeug nacharbeitete, eine drehbare Pappscheibe, die die einzelnen deutschen Länder beschrieb, die Hauptstadt, Flüsse und Einwohnerzahl angab; so eine Drehscheibe fertigte er von Palästina an.

Die Talmud-Tora-Schule verließ er nach dem Abschluß der Realschule. Das Thema des Prüfungsaufsatzes zum Abschluß der Realschule (Untersekunda) am 29. Januar 1936 lautete : «Meine Stellung zum Jugendbund». In seinem Prüfungsaufsatz kommt der 15jährige Rolf Baruch zu folgendem Fazit :

«Das Ziel unseres Bundes ist das gemeinsame Lebensziel aller Menschen, die gut sein wollen : dadurch glücklich zu werden, daß man andere glücklich macht. Das ist das edelste Lebensziel, das ein Mensch sich setzen kann.

Ich stelle mich nicht zum Jugendbund. Ich stehe in ihm. Ich arbeite und lebe für ihn. Er gibt mir Halt. Von ihm aus betrachte ich die Welt.

Für mich ist der Jugendbund ein reiner Erziehungsbund ; aber nicht allein die Erziehung, die der Bund dem Menschen gibt, ist ausschlaggebend, sondern diejenige, die der Mensch - durch den Bund angeregt - sich selbst gibt.

*Man muß leben, um zu arbeiten, und umgekehrt. Über der Arbeit steht aber das Vertrauen : Der Mensch ist gut - er kann gut sein.»*²⁵

Als er dies schrieb, war er bereits drei Jahre im Jugendbund. Die Erfahrungen mit ihm, aber besonders auch die Wünsche an ihn, die Sehnsüchte, die mit ihm verbunden sind, drücken sich in diesem Aufsatz aus.

Die Situation junger deutscher Juden 1934/35 beschreibt Dr. Otto Neuburger in seinem Artikel «Was soll aus uns werden ? Zur Berufswahl und Berufsumschichtung von Juden in Deutschland». Diejenigen, die einen akademischen Beruf ergreifen wollten, hätten «*in Auswirkung des Gesetzes gegen die Überfüllung der Hochschulen und der Bestimmungen über die Hochschulreife ihren Akademikertraum ausgeträumt*», und «*diejenigen, die die Schulen sonst vielleicht länger besucht hätten*», brächen den Besuch «*bei der Aussichtslosigkeit höherer Schulbildung*»²⁶ jetzt früher ab. «*Für die große Zahl Palästinawanderer*» spiele «*auch die Frage eine entscheidende Rolle, welche Berufe dort gebraucht werden und für welche Berufsinhaber Einwanderungserlaubnisse (Zertifikate) erteilt werden.*»²⁷

²⁹Krüger, Maren : Herbert Sonnenfeld. Ein jüdischer Fotograf in Berlin 1933-1938. Berlin Museum, -S. 124.

³⁰ebd.

Rolf, der nach Palästina auswandern wollte, begann eine Küferlehre in einen Betrieb am Hafen. Wegen «Arisierung» des Betriebes mußte er sie abbrechen. Bereits vor 1938 ging er auf «Hachschara», d.h. Berufsumschichtung im Hinblick auf ein Leben im Kibbuz in Palästina, das damals unter englischer Mandatsregierung stand. Eine Zeitlang war er bei einem Bauern in der Nähe von Paderborn, wo der Hechaluz («Der Pionier»)²⁸ ein Auswanderungslager hatte. Der Hechaluz wurde 1918 von der zionistischen Bewegung in Deutschland gegründet. Ihren Ursprung hatte die Organisation in Osteuropa. Die Vorbereitung der «Chaluzim», der Pioniere, die am Aufbau Palästinas mitarbeiten wollten, war das Ziel. Die Berufsumschichtung zum Handwerker, Landwirt, Arbeiter, aber auch die Heranbildung des «neuen jüdischen Menschen», der in jüdischer Tradition fest verwurzelt, ein Selbstwertgefühl besaß, das Demütigungen und Anfeindungen von außen standhielt, wurde Hachscharah genannt. Das Gemeinschaftsempfinden kam auch in dem mit hebräi-

³¹Brief von Rolf Baruch am 10.5.1938 an seinen Vater und seine Schwester Marion, Privatbesitz Helga Arna.

schen Begriffen vermischten Deutsch zum Ausdruck. Zwischen 1919 und 1933 war die Auswanderung nach Palästina allerdings wenig populär. Das änderte sich schlagartig nach 1933. Die äußere Notlage zwang zur beruflichen Umschichtung, machte sie zur Massenbewegung. Allerdings brauchte man körperliche und geistige Voraussetzungen, die 30-40% der jüdischen Schüler nicht erfüllten.

Rolf gehörte dem Makkabi Hazair («Der junge Makkabäer») an, dem Jugendbund der Makkabi-Sportbewegung, der Ende 1936 der größte zionistische Jugendbund in Deutschland war. Diese vom Makkabi gegründete eigene Pionierorganisation unterhielt eigene Lager zur Vorbereitung der Auswanderung, z.B. die Auswanderungs-Lehrgüter Ahrendorf und Havelberg, beide in der Nähe von Berlin und das Umschulungsgut Jessen bei Landsberg an der Warthe. In den 1937 formulierten Zielen des Bundes heißt es : «Alle Gruppeninteressen sind dem Gesamtinteresse des jüdischen Volkes unterzuordnen.»²⁹Seine betont pfadfinderische Ausrichtung wird hier ebenfalls hervorgehoben, wenn von einer Erziehung «zu bewußten und wissenden, charakterstarken und aufrichtigen, jüdischen Männern und Frauen» die Rede ist, «die als Zofim (Pfadfinder) bereit sind, ihr Leben und ihre ganze Persönlichkeit dem Aufbau ihres Volkes und Landes zu weihen.»³⁰

Die nicht ganz einfache geistige und seelische Umstellung auf ein Gemeinschaftsleben in Palästina war bereits in Rolfs kleiner Erzählung deutlich geworden. Er selbst bereitete sich fünf Jahre lang auf dieses Leben in einem Kibbuz in Palästina in den Landwerken Ahrendorf und Neuendorf vor. Ahrendorf ist eins der 80 Hachscharahlager, über die der Hechaluz 1936 im In- und Ausland verfügte.

Seine Briefe aus Ahrendorf lassen diesen Ort bei Trebbin, nur wenige Kilometer von Berlin entfernt, und Rolfs Leben dort lebendig werden. Die Umgebung des Jagdhauses, das die Reichsvertretung seit 1936 hier gepachtet hatte, war weitläufig und idyllisch. Am 10. Mai 1938 schreibt er seinen ersten Eindrücke nach Hause ; an seinen Vater und die jüngere Schwester Marion :

«Lieber Vati, liebe Marion,

... Im Augenblick sitze ich im Park, der sich um das ganze Haus erstreckt, auf einer halbrunden schattigen Bank, die einen Holztisch umschließt. Neben mir ist ein großer

*Springbrunnen, der aber nur, wenn Besuch kommt, springt. Vor mir ist ein sauberes Beet mit Fliederbüschen und eine prächtige Birke, die zum Teil einen Goldregenbusch verdeckt. Hinter mir, in den Büschen am Seeufer, singt eine Amsel. Trotz der über 50 Leute und der Freizeit ist es infolge der Disziplin und auch des weiten Geländes idyllisch.»*³¹

³² Brief von Rolf Baruch am 6.6.1938 an seine Schwester Helga, Privatbesitz Helga Arna.

Der großen Schwester, die angesichts der Realität in Palästina und der eigenen Umschichtungserfahrungen in Hamburg im Vorbereitungs-lager Rissen, Tinsdaler Kirchenweg 245 bezweifelte, daß Rolf eine ausreichende Vorbereitung für die Kibbuzwirklichkeit erhielt, schreibt er am 6.6.1938 :

³³Brief vom Rolf Baruch am 26.5.1938 an seinen Vater und seine Schwester Marion, Privatbesitz Helga Arna.

«*Meine liebe große Schwester,*

...Ihr habt nur eine unvollkommene Nachhilfelexion in zionistisch-ideeller Umschichtung erhalten, und das genügt eben nicht, um auch innerlich die Umschichtung zu verstehen und mitzumachen. Deine auf Praxis basierenden gutgemeinten Warnungen... sind hier wie überhaupt in unserem Bund nicht nötig. Es herrscht bei uns eine ans Militärische grenzende Ordnung. Darum will ich Dir jetzt erstmal -... - eine Beschreibung unseres Landwerkes geben... Unser Gebiet umfaßt 150 Morgen und davon 40 Morgen kultivierter Boden. (...) An Gebäuden haben wir erstmal das Haupthaus, ein früheres Jagdschloß in einem herrlichen gepflegten Park mit Springbrunnen..., dem sich ein großer See anschließt... Hinter dem Haus ist der Kuhstall mit 6 Kühen, der Pferdestall mit 2 Pferden, die Milchwirtschaft, in der Butter, Käse, Quark, Buttermilch... hergestellt wird. (...) Daneben ist ein früherer Schweinestall, in dem z.Zt. eine Pute mit 5 Jungen ist. Dann folgt der Radraum, eine Tischler-, Schlosser- und Malerwerkstatt (wo wir z.Zt. das Modell einer befestigten Kvuzah anfertigen). In einem weiteren Gebäude ist die Waschküche, in der man, wenn alles gewaschen ist (Freitags meistens), auch baden kann. Daneben die Nähstube. Hier hat jeder sein Fach, in dem jeder Freitag sein Zeug sauber gewaschen, gebügelt und genäht findet. Hinter der Waschküche ist der Kälber- und Ziegen- sowie Schaf-... stall. Dann geht es ein Stück in den Wald hinten am Wildgehege vorbei, in dem etwa 15 zahme Hirsche leben, vorbei an der Kegelbahn, die sonntags belagert ist, zum Hühnerstall. Dort sind... weiße Leghorn, die täglich 65-70 Eier legen... Hinten im Wald liegt dann noch der Sportplatz. Gegenüber vom Haus sind die Schlaf- und Waschräume der Jungen - darüber die

³⁴vgl. Anm. 31.

³⁵ebd.

Kofferräume. Rechts schließt sich die Gärtnerei an, ... Wir haben 6 Gewächshäuser, 20 Mistbeetkästen, 35 Anssaatbeete, Garten-Freiland, Blumenbeete, und den Tomatenberg, auf dem etwa 4.000 Pflanzen stehen... Ganz hinten ist das Bienenhaus, der Imker bin ich.»³²

Darauf war Rolf recht stolz. Er hatte befürchtet, daß es im Jahr 1938 «mit den Bienlein» nichts mehr wird, denn nur Hawi, Hans Winter, der Leiter der Jugendhachscharah, konnte diesen Wunsch erfüllen. «Selbständig darf ich ja nichts unternehmen, und ich habe schon genug gemeckert»³³, schreibt er am 26.5.1938 an den Vater und die Schwester Marion. In dem Bericht über das Landwerk an die Schwester Helga heißt es weiter : «Unsere landwirtschaftlichen Plantagen sind in drei Gebiete geteilt : A (etwa 10 Morgen) Roggen, Kartoffeln, Hafer, Kohl u.s.w.), B Baumschule. (Äpfel, Pflaumen, Birnen, Kirschen) Kohl, Rhabarber, Salate usw. Dahinter Weideland. Dann unser größtes Stück, Plantage C mit Obstbäumen, darunter Porree, Spinat, Erdbeeren, Lupinen, ... Bohnen Erbsen, Kartoffeln, Kohl, Brombeeren, Himbeeren, Stachel- Johannisbeeren usw. (...)»³⁴

³⁶ vgl. Anm. 30.

Der Brief enthält auch eine genaue Beschreibung der Innenräume des Haupthauses und den Tagesablauf, der streng geregelt war und wenig Freiraum ließ für die 45 Chawerim und 25 Chaweroth, die dort arbeiteten. Offiziell wird die Zahl für 1938 mit 60 Jungen und 20 Mädchen im Alter zwischen 14 und 18 Jahren angegeben.

«5 1/2 Uhr Aufstehen, Gymnastik, Anziehen. 6 Uhr Frühstück. 6 1/4-7 1/4 Uhr Iwrith in 3 Kursen. 7.20 Uhr Arbeitsappell. Beginn der Arbeit. 9.00 Uhr Frühstück... 11.40 Uhr Radiovortrag über landwirtsch. Thema. 12.00 Uhr Mittag. Freizeit. 13.30 Uhr Arbeitsappell, Weiterarbeit. 3/4 4-4 Kaffe, 5 1/2 Uhr Arbeitsschluß, 6.00 Uhr Unterricht oder Ssicha», d.h. abendliches Gespräch über Fragen zu Zionismus und Palästinaaufbau, «7.00 Uhr Abendbrot, 8.00 Uhr Ssicha od. Freizeit. Schabbat 9.00 Uhr Aufstehen, 11.00 Uhr T'nach», sonst frei.» T'nach ist die Abkürzung des hebräischen Namens für die jüdische Bibel - «Sonntag Sport als Pflicht. Nachmittags Unterricht, Iwrith und Englisch. Meine Freizeit verbringe ich mit Iwrithlernen, Briefeschreiben und abendlichen Spaziergängen».³⁵

Er war wohl eine Woche dort, als er seinem Vater und seiner Schwester Marion am 10. Mai 1938 begeistert nach Hamburg schrieb, daß er schon stolz «unser» Landwerk sage und von «wir» spreche. Seine Gedanken über die

Veränderung des Lebens und der Lebenspläne dieser jüdischen deutschen Generation äußerte er in der Schilderung einer «Aussprache über alle betriebstechnischen Fragen», die im Speisezimmer stattfand, wo 35 Jungen und 5 Mädchen «bunt durcheinander» auf den Bänken mit «Marmeladenstullen» saßen :

³⁷vgl. Anm. 32.

«Die Gesichter der Chawerim habe ich mir während der Unterhaltung betrachtet (...). Und immer wieder konnte ich es kaum begreifen, daß das dieselben Jungen und Mädels sind, die bei anderem Verlauf der Geschehen mehr Interesse für die Tanzdiele und Intellekt gezeigt hätten als für den Umbau eines Stalles (...). Dabei ist das Bedürfnis, die geistigen Fähigkeiten auszunutzen, bei uns wenn nicht eben so groß, so doch gleich an die zweite Stelle gesetzt.»³⁶

Die Freizeit wurde mit Lesen und Lernen ausgefüllt. Zur freiwilligen Leistungsprüfung im Rahmen der Bundesaktion «Wohlgerüstet sollt ihr ausziehen» hatten sich 95% der Jugendlichen gemeldet. Freiwillige Kurse wurden in den verschiedenen Fächern gebildet, die die jeweils Besten an den freien Nachmittagen leiteten, z.B. in jüdischer und zionistischer Geschichte, in Iwrith, in Landwirtschaftsunterricht. Die Kosten der Ausbildung in Ahrendorf betragen monatlich 45 Reichsmark, konnten auf Antrag aber teilweise oder ganz von jüdischen Stellen übernommen werden. Rolf erwähnt in seinem Brief Erkundigungen über die Zuschußzahlungsweise und die Abwicklung der finanziellen Angelegenheiten über Berlin, wo die Reichsvertretung der Juden ihren Sitz hatte.

Insgesamt dauerte die Ausbildungszeit ein bis zwei Jahre und endete mit einer Abschlußprüfung, über die die Reichsvertretung ein Zeugnis ausstellte. Während der Hachscharah bemühte sich der Makkabi-Hazair, Gruppen zusammenzustellen, die sich in demselben Kibbuz niederließen, einem der Kibbuzim, die vom Makkabi-Hazair in Palästina gegründet waren.

Der Brief vom 26. Mai 1938 an den Vater und die Schwester ist an einem Sabbat geschrieben. Die Art, wie er in Ahrendorf gefeiert wurde, ließ Rolf ins Schwärmen geraten :

«Alles feiert, alles ist hell gekleidet, die Mädels tragen weiße Kopftücher statt der bunten und die Blumen auf den Tischen sind zahlreicher als Alltags. So ist hier auch der

³⁸Brief von Rolf Baruch am 23.7.1938 an seine Schwester Helga, privatbesitz Helga Arna.

*Jüdische Feiertag zu etwas Echtem geworden, und alles Erstarre der Stadt ist vorbei.»*³⁷

Vom Iwrithlernen als Hauptbeschäftigung ist die Rede, von Bücherwünschen zum Geburtstag, die sich alle auf die Arbeit im Landwerk beziehen, von der Arbeit in der Gärtnerei und den beschränkten finanziellen Mitteln. Für 5 RM mußten u.a. Schuhsohlen, Seife, Friseur und Briefmarken bezahlt werden. Da ihm monatlich nur 1,70 RM für Briefmarken zustanden, sein Satz bereits stark überschritten war, sollte der Brief heimlich mit Hilfe des vom Vater beigelegten Rückportos abgesandt werden.

Der eindruckvollste Brief Rolf Baruchs aus Ahrensdorf, den ich kenne, ist am 23. Juli 1938 an seine Schwester Helga geschrieben, die ihm wohl wieder einmal vorgehalten hat, nichts zu wissen von dem, was ihn in Palästina erwartete. Zwar war die Prophezeiung ihres Vaters : *«Mein Kind, die Kamele werden dich fressen.»* nicht eingetroffen, aber im Gespräch betonte sie immer wieder, wie schwer der Neuanfang gewesen sei, und daß ihr Mann und sie sehr schnell den Kibbuz verlassen haben, um sich eine eigene Existenz aufzubauen. Rolf hält ihr in seinem Brief entgegen :

«Meine liebe Helli,

³⁹ ebd.

...Wir alle wissen von den noch bestehenden Unzulänglichkeiten im Land ; von den fehlenden öffentlichen Einrichtungen, von der... Not, der Arbeitslosigkeit. Wir wissen aber auch, daß diese Dinge entstehen mußten, weil bei vielen der chaluzische Geist verloren ging... Ihr in der Stadt habt bereits die Wurzeln verloren. Ihr habt schon nicht mehr die Verbindung mit dem Boden und damit der Idee. Ich weiß, es ist nicht Eure Schuld ; es ist die Schuld des Hechaluz in Deutschland, der Euch in strahlende Ideale getaucht hat und Euch ins heilige Land verfrachtete. Wir aber wissen alles, alles Schwere und Gemeine und Verworfenne des Lebens drüben... Uns kann nichts enttäuschen Wir wissen alles, alles. Sieh, und gerade deshalb sind wir nur entschlossener, Abhilfe zu schaffen. Wir sind schon die Jüngerer, die, welche ein Bundesleben in vielen Jahren kennengelernt haben. Wir kennen schon die Gefahren und Schwierigkeiten eines Gemeinschaftelbens, wenn es auch bei uns, wie Du sagst, unter dem Druck der Ungewißheit der Alijahbestätigung geschieht. Aber ich glaube, daß wir nicht an den noch größeren gesellschaftlichen Unzulänglichkeiten scheitern werden. Wir kommen nicht allein ins Land, ... Wir gehen in Gruppen, die sich

⁴⁰ Brief Rolf Baruchs an die Schwester Helga und ihren Mann vom 15.12.1938, Privatsbesitz Helga Arna.

*schon kannten, als sie noch Spaten und Schaufel verwechselten. Wir bleiben zusammen, auf Hachscharah, im Bund, auf der Alijah und im Lande.»*³⁸

Alijah heißt übersetzt Aufstieg, die Einwanderung nach Palästina wird also als Erhöhung verstanden. Das Mindestalter für ein Chaluzzertifikat war 18 Jahre. Da die Anzahl der Zertifikate knapp war, gab es Kämpfe um sie. Sehr subjektive Gesichtspunkte spielten bei der Vergabe eine Rolle, beklagen Zeitzeugen. In dem Brief spricht Rolf auch das «Araberproblem» an, nennt Gründe für die Scheinblüte der Stadt und für Probleme einzelner Kibbuzim, aber auch für gelungenes Kibbuzleben. Enthusiastisch und programmatisch endet sein Brief, der beweisen will, daß sie «wohlgerüstet ausziehen» werden :

*«Wir kennen nur ein Ziel : einen jüdischen Staat. Nur eine Fahne : die blau-weiße - und nur einen Willen : Chaluziuth. Und dann mag kommen, was will. Es sind keine Phrasen, meine liebe Helli, es sind in langen schweren Kämpfen durchdachte Worte. Alles, was uns entgegentritt, werden wir mit unbeugsamen Willen meistern, alles Schlechte verbessern, und sollte es Jahre dauern. Je schwerer der Kampf, desto besser unsere Laune. Sagen wir bis dahin zu allem. Tut das auch, dann wird das Leben besser und schöner und freudiger !»*³⁹

Das Leben jedoch wird schrecklicher. Am 15. Dezember 1938 kam ein ganz anderer Brief von ihm an seine Schwester Helga und ihren Mann. Der Brief wurde in Hamburg in der Klosterallee 11 geschrieben. Rolf hatte sich zehn Tage Urlaub genommen ; denn sein Vater war am 9. oder 10. November verhaftet und in das KZ Oranienburg-Sachsenhausen gebracht worden, wo er sechs Wochen gefangen gehalten wurde. Seine Schwester Marion war allein in Hamburg. Der Brief spricht drei Probleme an : den Kampf und die Auswanderung, die Sorge um den Vater und das Wohnungsproblem in Hamburg. Ein Zertifikat, das für die Auswanderung nötig war, wurde erst nach Bestätigung der Anforderung erteilt. Touristenvisa gab es überhaupt nicht mehr. Er schreibt : *«In Berlin stehen vor jedem nur erdenklichen Konsulat Hunderte, mit Nummern ausgerüstet, so daß man bis zur endgültigen Abfertigung Tage braucht. Es gibt nichts anderes als das, was wir seit 2.000 Jahren tun : Abwarten.»*⁴⁰

Vom Vater hat er Grüße durch einen aus dem KZ Entlassenen erhalten. Hoffnung auf eine baldige Rückkehr

⁴¹ebd. Nach Auskunft der Staatsarchivs vom 14.3.91 hat die Familie bereits ab 1938 in der Henrich-Barth-Straße 8 bei Zelenzinsky gewohnt und konnte nicht bis Februar in der Klosterallee bleiben.

⁴² ebd.

⁴³ ebd.

des Vaters, Freude über die Verlängerung des Mietverhältnisses wohl bis zum 2. Februar, «*da der neue Mieter rückgängig machen mußte (Jude)*»⁴¹ und tröstende Gedanken über die Zukunft kennzeichneten dennoch seine Stimmung. «*Mal sehen, was aus uns wird. Ich denke Ahrendorf geht geschlossen nach England oder Holland (...)*»⁴², heißt es weiter. Und als Trost an die Schwester: «*Du mußt Dich nicht künstlich nervös machen, Liebling, hier ist noch nie jemand aufgefressen worden.*»⁴³

⁴⁴ Telegramm von Georg Baruch an seine Tochter Helga und ihre Familie am 6.11.1941, Privatbesitz Helga Arna.

⁴⁵ Telegramm von Georg Baruch an Helga Arna am 16.11.1938, Privatbesitz Helga Arna.

⁴⁶ Telegramm von Marion Baruch an Helga Arna vom 28.11.1938, Privatbesitz Helga Arna.

⁴⁷ Telegramm von Rolf Baruch an Helga Arna am 17.11.1941, Privatbesitz Helga Arna.

⁴⁸ Rosenberg, Heinz: Jahre des Schreckens... und ich blieb übrig, daß ich Dir's ansage. Göttingen 1985, S. 43: «Einmal sah Rube ein schön gemaltes Schild. Als er erfuhr, daß Marion Baruch aus Hamburg es gemalt hatte, befahl er die Künstlerin sofort zu sich. Als Marion kam, sprach er kurz mit ihr, führte sie dann zum Friedhof und erschoss sie - ohne jeden Grund.»

⁴⁹ Telegramm von Rolf Baruch an Helga Arna vom 13.3.1943, Privatbesitz Helga Arna.

Damals hat er es wohl noch geglaubt. Am 1. Oktober 1941 wurde das Hachscharah-Lager Ahrendorf aufgelöst. Der ursprüngliche Besitzer übernahm das Gut wieder, und die Jugendlichen kamen in das Umschulungs-Gut Neuendorf bei Fürstenwalde an der Spree. Dieses landwirtschaftliche Lehrgut stand unter der Verwaltung der Reichsvereinigung und war am 15. Juli 1932 vom Arbeitskreis der Hauptstelle für jüdische Wanderfürsorge eröffnet worden. Anneliese-Ora Borinski hat in ihren «Erinnerungen 1940-1943» über ihre Zeit in Ahrendorf und Neuendorf geschrieben. Wie Rolf kam sie im Oktober 1941 von Ahrendorf nach Neuendorf. Zu dieser Zeit war keine eigenständige Arbeit des Palästina-Amtes, das bis dahin den Hechaluz legalisiert hatte, mehr möglich. Per Vertrag wurde eine Zusammenarbeit mit der Reichsvereinigung festgelegt. Da die Auflösung der jüdischen Institutionen sich nun recht rasch vollzog, der Reichsvereinigung große finanzielle Beschränkungen auferlegt wurden, konnten die Umschulungsbetriebe nicht aufrecht erhalten werden. Im Sommer 1941 hieß das, daß in Neuendorf ca. 80 Chawerim waren, u.a. die Chawerim der drei Jugend-Alijah Kibbuzim des Makkabi Hazair aus Ahrendorf, Havelberg und Jessen. Das Lager wurde von der SS bewacht und war zum Zwangsarbeitslager geworden. Man arbeitete in der Landwirtschaft des Gutes, im Haus, z.T. bei Bauern und Gärtnern auf Außenarbeit und in Fabriken der Stadt Fürstenwalde. Im Oktober 1941 wuchsen die Sorgen. Immer mehr Eltern der Chawerim bekamen die Nachricht, sich für die Evakuierung bereitzuhalten. Die meisten wollten zusammen mit ihren Kindern gehen. Dies wurde vom Bund aber nur in Härtefällen gestattet. Der Chawer sollte bei seiner Chewra bleiben, da jeder einzelne eine wichtige Stütze des Ganzen war. Wer gegen den Willen der Chewra mit den Eltern ging, wurde aus dem Bund und dem Hechaluz ausgeschlossen. Diejenigen, die gehen durften, verabschiedete man feierlich. Auch Rolfs Vater und seine Schwester Marion erhielten in diesen Tagen den Evakuierungsbescheid. Die Mutter war bereits am 14.

Oktober 1936 gestorben, nur sieben Wochen nach der Auswanderung der Tochter Helga nach Palästina. In einem Telegramm des DRK vom 6. November 1941 teilte der Vater der Tochter in Palästina mit : *«Marion und ich fahren morgen ab Hamburg (...) Sind gesund, hoffen zuversichtlich Wiedersehen.»*⁴⁴ Adresse des Absenders : Heinrich-Barth-Str. 8 eins der sog. *«Judenhäuser»*, die die Juden auf Anweisung der NS-Behörden beziehen mußten. Auf engstem Raum lebten sie hier zusammen, bis sie in die Vernichtungslager deportiert wurden. Alle Versuche auszuwandern, waren endgültig gescheitert. In einem Telegramm von 16. November 1938 hatte der Vater die Tochter in Palästina beschworen : *«Dringend anfordern.»*⁴⁵ Und die Schwester Marion telegraphierte noch einmal am 28. November 1938 : *«Papas einzige hilfe eure anforderung.»*⁴⁶ Rolf bestätigte am 17. November 1941 die Deportation in einem Telegramm aus Neuendorf : *«Vati, Marion nach Minsk verzogen. Vorläufig keine Postmöglichkeit. Walli, ich gesund, heiraten bald. Schreibt an uns. Wir denken viel an Euch, glauben fest an Wiedersehen.»*⁴⁷ Am 18. November hat der zweite Deportationszug mit 402 Personen Hamburg in Richtung Minsk verlassen. Weder Marion noch ihr Vater überlebten. Über Marions Ermordung 1942 im Ghetto Minsk durch den SS-Kommandanten Rube berichtet Heinz Rosenberg in seinen Buch *«Jahre des Schreckens... und ich blieb übrig, daß ich Dir's ansage.»*⁴⁸

⁵⁰Borinski, Anneliese-Ora :
Erinnerungen 1940-1943. Nördlingen,
1970, S. 25.

⁵¹ ebd., S. 32.

⁵² ebd., S. 35.

Im Januar 1942 heirateten Rolf und Walli Hirschfeld aus Leipzig. Sie wurden im April 1943 von Neuendorf nach Auschwitz deportiert. Seine Schwester berichtet, daß Rolf rechtzeitig hätte auswandern können, sich aber zurückstellen ließ, da er für den Iwrithunterricht der Neuankömmlinge gebraucht wurde. In seinem Telegramm an die Schwester in Tel Aviv am 13. März 1943 steht : *«Wir kommen nun auch zur Abwanderung, können vorläufig nicht mehr schreiben, verliert nicht den Mut, bleibt stark, wartet auf uns.»*⁴⁹

Wie diese Zeit zwischen 1941 und 1943 in Neuendorf erlebt wurde, spiegelt sich besonders in der Art, in der die Feste begangen wurden. Chanukka schien mehr denn je ein Fest des Kampfes. Anneliese-Ora Borinski schreibt : *«Wir stellten ein buntes Bilderbuch zusammen, das unter dem Titel 'Kämpfer' Szenen aus der ganzen jüdischen Geschichte zeigte, in denen sich Juden in irgendeiner Weise gegen ihre Umwelt zum Kampf stellten. Am Schluß erhob*

sich spontan der ganze Saal (...), um die Hatikwa zu singen.»⁵⁰ Oder von Pessach 1942, als ein Teil der Belegschaft des Gutes deportiert wurde, wird gesagt : «Grausam nahe ist das Fest für uns geworden.»⁵¹ Die hohen Feiertage im Herbst 1942 wurden «ernst, aber mit Inbrunst, wie wohl nie zuvor»⁵² begangen. Dabei glaubten alle, Evakuierung hieße zwar schwerste Arbeit, allerstrenge Entbehrungen, nicht aber fast sichere Vernichtung.

⁵³ Brief von Jutta Bergt an Helga Arna am 9.5.1990, Privatbesitz Helga Arna.

Am 7. April 1943 kamen die Listen, die die letzten Chawerim zum Transport aufforderten. Die Gruppen wurden zusammengestellt, jeder bekam eine Nummer, Geld- und Wertsachen mußten abgegeben werden. Die üblichen Vordrucke waren zu unterzeichnen : daß man sich staatsfeindlich betätigt hatte, deshalb zur Aussiedlung kam und das gesamte Besitztum in die Hände des deutschen Reiches übergehe. Am letzten Abend in Neuendorf traten noch alle in Blau-Weiß zu einem letzten Mifkad, dem feierlichen Appell, an. In der Nacht wurde noch an den winzigen Kalendern mit deutsch-hebräischen Daten aller großen Gedenktage gearbeitet, den jeder Chawer bei sich haben sollte. Am nächsten Morgen kamen die Lastwagen, brachten sie nach Fürstenwalde, wo sie den Zug bestiegen, der bis Erkner fuhr.

Von dort ging es weiter nach Berlin in die Sammelstelle der Großen Hamburger Straße. Nach zehn Tagen Aufenthalt standen erneut Lastwagen bereit, die zu einen Güterbahnhof fuhren. In drei Viehwagen verteilt, fuhren die Chawerim Richtung Auschwitz. Das Konzentrations- und Vernichtungslager betraten sie am 20. April 1943. Rolf hat die schwere Zeit in diesem Lager überlebt, kam aber wohl während des «Todesmarsches» Anfang 1945, nach der Evakuierung von Auschwitz, um.

Jutta Bergt, die mit ihm in der zionistischen Gruppe war, schreibt am 9. Mai 1990 an seine Schwester Helga :

«Ja, der Rolf gehört zu den wenigen Jungen der zionistischen Gruppe, an die ich mich gut erinnern kann. Durch seine Heirat mit Walli hat er mit im Schloß gewohnt, während die anderen in Baracken wohnten. Wenn ich mich recht erinnere, wohnte Walli eine Zeitlang mit mir in einem Zimmer, bis sie dann nach der Hochzeit ein eigenes Zimmer für sich bekommen haben. Walli war ein liebes bescheidenes, recht hübsches Mädchen, und ich glaube, die beiden haben gut zusammengepaßt. Leider gehörte sie mit zu den ersten, die gestorben sind. Ich war da schon nicht mehr mit ihr zusam-

men, sondern im Stabsgebäude in der SS-Wäscherei. Da bei uns auch die Mädchen und Frauen wohnten, die in der Verwaltung gearbeitet haben, wußten wir immer sehr genau, wer noch lebte und wer nicht. Aber der Tod wurde einfach registriert ohne Angabe der Ursache, (...) Rolf (in Neuendorf nannten ihn alle Rolli) muß wohl den Transport, den sogenannten Todesmarsch, nicht überstanden haben. Denn er stand bis zum Schluß immer noch auf der Liste der Überlebenden.»⁵³

Am 17. Januar 1945 war die Evakuierung von Auschwitz und allen Nebenlagern befohlen worden. Die Häftlinge mußten den Marsch nach Westen am 18. Januar in Kolonnen antreten. Einer von diesen 66.020 Menschen war Rolf. Die russischen Truppen, die am 27. Januar 1945 Auschwitz befreiten, fanden 5.000 marschunfähige Häftlinge im Lager vor.

DEJA PARUS*

Les sept premiers volumes des ACTES DU CONGRES INTERNATIONAL

*Histoire et Mémoire des crimes et génocides nazis
Bruxelles, 23 - 27 novembre 1992.*

ACTES I

Nathalie HEINICH (Sociologue C.N.R.S.-France) : Récits de rescapées : le roman comme témoignage (Commission «Littérature») - Yannis THANASSEKOS (Directeur Fondation Auschwitz-Belgique) : Positivisme historique et travail de la mémoire. Les récits et les témoignages des survivants comme source historique (Commission «Histoire et mémoire») - Geneviève DECROP (Univ. P. Mendès-France) : La politique, l'histoire et la mémoire autour d'Auschwitz (Commission «Histoire et mémoire») - Georgi VERBEECK (Historicus K.U.L.-België) : Geschiedschrijving en politieke cultuur. Omgang met het nationaal-socialisme in het naoorlogse Duitsland (Commission «Histoire et mémoire») - Claudine CARDON (Historienne-France) : Ecrire l'histoire d'un convoi de déportation politique à Auschwitz; le convoi du 6 juillet 1942 dit des «45.000» (Commission «Histoire et mémoire») - Alain BIHR (Sociologue-France) : Les ambiguïtés de la mémoire antifasciste (Commission «Histoire et mémoire») - Enzo TRAVERSO (Chargé de recherche BDIC-France) : Intellectuel à Auschwitz. Notes sur Jean Amery et Primo Levi (Commission «Littérature») - Vincent ENGEL (Docteur en Philosophie et Lettres U.C.L.-Belgique) : La Nuit d'Elie Wiesel : entre le témoignage et le roman filial (Commission «Littérature») - Jan DE VOLDER (Romaniste-Belgique) : Primo Levi, écrire et survivre (Commission «Littérature») - James E. YOUNG (Univ. Massachusetts-U.S.A.) : The Rhetoric of Ruins: Jews, Poles and Auschwitz (Séance plénière) - François MARCOT (Univ. Besançon-France) : Les musées et le génocide des Juifs : l'histoire face à la mémoire officielle et à la mémoire sociale (Commission «Musées») - Dimokritos KAVADIAS (V.U.B.-België) : De Dossin-kazerne te Mechelen : een exploratief onderzoek naar de orale geschiedenis van de sociale ruimte rond een nazi-verzamelkamp voor joden. Het collectief geheugen van de 'Paroche'-buurt (Commission «Monuments et Commémorations») - Claudine DRAME (Historienne-France) : Le cinéma français et le génocide (Commission «Cinéma»).

ACTES II

Geoffrey HARTMAN (Prof. Comparative Literature, Advisor Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies - Yale University - Etats-Unis) : Apprendre des survivants : remarques sur l'histoire orale et les archives. Vidéo de témoignages sur l'holocauste à l'Université de Yale (Séance plénière) - Maurice CLING (Ancien déporté à Auschwitz et à Dachau - Administrateur Fondation pour la Mémoire de la Déportation - France) : Génocide et Déportation : rapports et spécificités (Commission «Milieux de Mémoire ; Survivants/Héritiers») - Elma VERHEY (Journaliste, écrivain - Pays-Bas) : Speelbal van politiek en religie - het na-oorlogse gevecht om de joodse onderduikkinderen in Nederland (Commission «Milieux de Mémoire; Survivants/Héritiers») - Maurice GOLDSTEIN (Président du Comité International d'Auschwitz - Belgique) : 27 ans au C.I.A. (Commission «Milieux de Mémoire ; Survivants/Héritiers») - Harold MARCUSE (Prof. Univ. de Californie - Etats-Unis): die Geschichte der musealen Darstellung der Konzentrationslager in der Bundesrepublik, 1945-1985 (Commission «Musées») - Jan Rense BOONSTRRA (Chef de service Anne Frankhuis - Pays-Bas) : Het Anne Frank Huis : méér dan alleen een historische plek (Commission «Musées») - Michèle FREY (Responsable Vredescentrum à Anvers - Belgique) : Seul l'avenir donne un sens au passé (Jacques Attali) (Commission «Musées») - Dietrich GOLDSCHMIDT (Directeur (ém.) Max-Planck-Institut für Bildungsforschung - Allemagne): Möglichkeiten der Schule zur Mitgestaltung der Sozialisation junger Menschen bei der Bildung ihres Geschichtsbewußtseins: der national-sozialistische Völkermord - ein Menetekel gegen jegliche Verletzung der Menschenrechte (Commission «Pédagogie») - Jean-Paul WIBRIN (Prof. histoire - Belgique) : La mémoire d'Auschwitz dans l'enseignement pour une pédagogie de l'émotion ? (Commission «Pédagogie») - Perel WILGOWICZ (Membre de la Société Psychanalytique de Paris - France) : Approche psychanalytique des impasses de la mémoire. Retrouvaille de sens et transmission vivante (Commission «Aspects Psychologiques») - A. Willy SZAFRAN (Prof. de Psychiatrie, V.U.B. - Belgique) : Le deuil chez des rescapés d'Auschwitz : un processus interminable (Commission «Aspects Psychologiques») - Jean-Charles SZUREK (Chercheur au C.R.N.S. - France) : L'historiographie polonaise et la Shoah : aperçu de quelques problèmes (Commission «Histoire et Mémoire») - Stephanos ROZANIS (Auteur - Prof. visiteur Univ. Sorbonne - Grèce) : The impossibility of Art (Commission «Arts et Mémoire»).

ACTES III

Paul HALTER : Présentation des Actes III du Colloque. - Yannis THANASSEKOS : «Milieux de mémoire : Survivants et formation des Héritiers» - Bilan et perspectives (Commission «Milieux de mémoire; Survivants/Héritiers»). - Wilma VAN LEUR (Staflid Verzetsmuseum, Amsterdam - Pays-Bas) : Het Verzetsmuseum : tastbare herinnering (Commission «Milieux de mémoire; Survivants/Héritiers»). - Claude SINGER (Docteur en Histoire - Université de Paris I - France) : L'image des juifs dans l'Univers concentrationnaire d'après les films de fiction (Commission «Cinéma»). - Philippe ELHEM (Critique de Cinéma - Belgique) : Etude comparative des esthétiques de représentations des crimes et génocides nazis dans le cinéma de fiction (Commission «Cinéma»). - David BARNOUW (Rijksinstituut voor Oorlogsdocumentatie - Pays-Bas) : Anne Frank, de film : beroemd geworden door trivialisering ? (Commission «Cinéma»). - Ilan AVISAR (Professor, Tel-Aviv University - Israël) : Holocaust Films and the Construction of National Memory : The case of the new German Cinema (Commission «Cinéma»). - Barbara DISTEL (KZ-Gedenkstätte Dachau - Allemagne) : Orte der Erinnerung an die Opfer im Lande der Täter - Gedanken zur Arbeit an der Gedenkstätte des ehemaligen Konzentrationslagers Dachau (Commission «Musées»). - Irmgard SEIDEL (Gedenkstätte Buchenwald - Allemagne) : Die Erarbeitung einer neuen Konzeption für die Gedenkstätte Buchenwald (Commission «Musées»). - Paul M.G. LEVY (Président du Mémorial National du Fort de Breendonk - Belgique) : Le Mémorial National du Fort de Breendonk, établissement public autonome au service de la mémoire (Commission «Musées»). - Gérard PRESZOW (Réalisateur - Belgique) : La transmission du récit (Commission «Arts et mémoire»). - Angela GENGER (Direktorin Mahn - und Gedenkstätte/Düsseldorf - Allemagne) : Kunst und Erinnerung. Beispiele aus der Gedenkstättenarbeit (Commission «Arts et mémoire»). - Jörg ESCHENAUER (Professor der Politologie - Allemagne) : Das «bewußte historische Subjekt»: illusionärer Traum oder erreichbares Ziel demokratischer Erziehung? (Commission «Histoire et mémoire»). - Ann-Elisabeth JANSSEN (Germaniste - Belgique) : Art Spiegelman Maus. De strip als gedenkteken (Commission «Media»).

ACTES IV

Paul HALTER : Présentation des Actes IV du Colloque.

- Francine FOURNIER (Sous-Directeur général pour les Sciences sociales et humaines, UNESCO) : Allocution d'ouverture.

- René RAINDORF (Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau - Camps et Prisons de Silésie - Belgique) : Mon expérience au Comité International d'Auschwitz (1944-1954-1965) (Commission «Milieux de mémoire ; Survivants et Héritiers»).

- Hanna LEVY-HASS (Union des Combattants anti-nazis et Victimes du Nazisme - Israël) : L'essentiel sur l'Union dans le contexte d'Israël (Commission «Milieux de mémoire; Survivants et Héritiers»).

- Harold MARCUSE (Prof. Dept of History - University of California - Etats-Unis) : Collective memories of the Nazi concentration camps in West Germany (Commission «Histoire et mémoire»).

- Michael LÖWY (Directeur de recherches, C.N.R.S. - Groupe de Sociologie des religions - France) : La Mémoire d'Auschwitz et l'Ecole de Francfort (Commission «Histoire et mémoire»).

- K. HESSE, F. DINGEL (Stiftung Topographie des Terrors. Internationales Dokumentations- und Begegnungszentrum Berlin - Allemagne) : Archäologie der Zeitgeschichte - das «Prinz-Albrecht-Gelände und die Dokumentation 'Topographie des Terrors in der Berliner Museen- und Gedenkstättenlandschaft'» (Commission «Musées»).

- Johannes BLUM (Enseignant - Belgique) : Répétez-le à vos enfants. La fonction des témoignages des survivants dans l'enseignement (Commission «Pédagogie»).

- Thomas RAHE (Directeur - Gedenkstätte Bergen-Belsen - Allemagne) : Zur pädagogischen und wissenschaftlichen Arbeit der Gedenkstätte Bergen-Belsen (Commission : Musées).

- Bernard FRUMER (Politologue - Belgique) : Sur quelques insuffisances inhérentes à la représentation cinématographique des crimes et génocides nazis (Commission «Cinéma»).

- André STEIN (Psychothérapeute - Prof. de Sciences Humaines - Université de Toronto, Canada) : Humor and Irony in two films about the Holocaust (Commission «Cinéma»).

- Jacques HASSOUN (Psychanalyste, Ecrivain - France) : Nés de la destruction (Commission «Aspects psychologiques»).

- Philippe VAN MEERBEECK (Prof. - Président du Département Neuro-psychiatrie - Faculté de Médecine de l'Université Catholique de Louvain - Belgique) : En mémoire de moi (Commission «Aspects psychologiques»).

- Serge CREUZ (Peintre, Créateur du Mémorial d'Auschwitz - Belgique) : Le mémorial d'Auschwitz. Scénographie au fond du piège. Un chemin de réflexion (Commission «Arts et mémoire»).

- Edouard DELRUELLE (Chargé de recherches au F.N.R.S. - Université de Liège - Belgique) : Oubli et communication de masse. Quelques mécanismes de neutralisation de l'innommable (Commission «Médias»).

ACTES V

Paul HALTER, Présentation des Actes V du Colloque. - Charlotte WARDI (Université de Haïfa) : Mémoires romanesques de la Shoah. Ethique et Esthétique (Séance plénière). - Gerhard DUR-LACHER (Universiteit Amsterdam) : Het levensgebod (Commission «Littérature»). - Vincent ENGEL (Université Catholique de Louvain) : Singularité et/ou universalité de la Shoah (Commission «Histoire et Mémoire»). - Arnold ROSSBERG (Zentralrat Deutscher Sinti und Roma): Die Aufarbeitung des NS-Völkermordes an den Sinti und Roma durch die deutsche Justiz anhand der Verfahren gegen die Täter (Commission «Témoignages et Archives»). - Laszlo KARSAI (Hungarian Academy of Sciences): Debates on the Shoah in the Hungarian Press, 1988 - 1992 (Commission «Médias»). - Maurice VOUTEY (Présidence FNDIRP) : Archives et Mémoire (Commission «Témoignages et Archives»). - Dori LAUB and Nanette AUERHAHN (Fortunoff Video Archive - Yale University) : Knowing and not Knowing Massive Psychic Traumatic Memory (Commission «Témoignages et Archives»). - A. AWOSUSI und M. KRAUSNICK (Dokumentationszentrum Deutscher Sinti und Roma): «Abfahrt :Karlsruhe». Die Deportation der Pfälzer und Karlsruher Sinti. Dokumente und mündliche Erinnerung. (Commission «Témoignages et Archives»). - Brunello MANTELLI (Università di Torino) : Fonti orali e storiografia della deportazione. Appunti sull' esperienza italiana. (Commission «Histoire et Mémoire»). - I.B.H. ABRAM (Universiteit Amsterdam) : Nederlandse musea (over de Tweede Wereldoorlog) en de Sjoa (Commission «Musées»). - I.B.H. ABRAM (Universiteit Amsterdam) : Educatie na Auschwitz : enkele opmerkingen over de inhoud en context. (Commission «Pédagogie»). - Béatrice GODLEWICZ (Institut de la mémoire audio-visuelle juive) : La mémoire de la Shoah au cinéma : témoignage et fiction (Commission «Cinéma»).

ACTES VI

Paul HALTER : Présentation des Actes VI du colloque. - Josette ZARKA (Université de Paris X) : Comparaison entre les témoignages recueillis en France et aux Etats-Unis (Commission «Témoignages et Archives»). - Marek ORSKI (Historien - Pologne) : Les Récits et les témoignages comme source d'histoire. L'exemple du camp de Stutthof. Evolution et formes. (Commission «Témoignages et Archives»). - Krystyna OLEKSY (Vice-Directeur du Musée d'Etat d'Auschwitz - Pologne): Die tragische Wirklichkeit des zweiten Weltkrieges hat die Humanisten und unter ihnen die Schriftsteller vor eine neue, ungewöhnliche Situation gestellt (Commission «Littérature»). - Albert FAUST (Président FGTB-Bruxelles) : Urgence de la Pédagogie anti-fasciste en milieu syndical (Commission «Pédagogie»). - Hermann LANGBEIN (Comité International des Camps - Autriche): Erfahrung der Diskussion als Zeitzeuge in Schulen (Commission «Pédagogie»). - Arthur HAULOT (Président de l'Amicale nationale de Dachau) : L' Amicale belge de Dachau : un Bilan d'avenir (Commission «Milieux et Mémoire»). - André CHARON (Vice-Président de la Fraternelle des Amicales de Camps et Prisons nazis - Belgique) : La Fraternelle des Camps : un trop long silence (Commission «Milieux de Mémoire»). - Jacques DE BRUYN (Président de la Confédération Nationale des Prisonniers Politiques et Ayants droit de Belgique) : Le maintien d'une mémoire réelle des événements de 39-45 face à la disparition des survivants (Commission «Milieux et Mémoire»). - Mariana SAUBER (Agrégée de Lettres, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales) : Un enjeu de Mémoire dans la cité : les plaques commémoratives (Commission «Monuments et Commémorations»).- Josette ZARKA (Université de Paris X) : Les effets déstabilisateurs des témoignages à la vidéo : leurs aspects anxiogènes et/ou reconstituants (Commission «Aspects Psychologiques»).

ACTES VII

Paul HALTER : Présentation des Actes VII du Colloque - Hermann LANGBEIN (+) (Secrétaire du Comité International des Camps - Autriche) : Unterlagen zu meinem Diskussionsbeitrag «Internationale Organisationen der Überlebenden der nationalsozialistischen Konzentrationslager ab 1954 bis heute - vom allem Auschwitz betreffend» (Commission «Milieux de Mémoire») - Muriel KLEIN-ZOLTY (Docteur en sociologie - Université de Strasbourg - France) : Perception du génocide juif dans les «Dernières Nouvelles d'Alsace» et dans «Le Monde» de 1944 à 1946 (Commission «Médias») - Reinhold GÄRTNER (Politologue - Gesellschaft für politische Aufklärung - Autriche) : Die Relevanz des Themas «Auschwitz» für den Schulunterricht (Commission «Pédagogie») - Johannes BLUM (Enseignant - Belgique) : «Hitler a sorti l'Allemagne du marasme économique». Une enquête menée auprès de 600 étudiants de l'enseignement supérieur concernant les années 1933-1945 (Commission «Pédagogie») - Hans HÖLLER (Univ. Dozent am Inst. für Germanistik, Salzbourg - Autriche) : «Wer wird denn heute noch davon reden... bei all den schönen Farben, bei all dem schönen Zeug». Die Erinnerung an die nationalsozialistischen Verbrechen in der Österreichischen Gegenwartsliteratur (Commission «Littérature») - Paul BIOT (Directeur du Centre de Théâtre-Action de la Communauté Française de Belgique) : De la mémoire veuve à la mémoire vive : le Théâtre-Action et la recherche du sens (Commission «Arts et Mémoire») - Adolf NYSENHOLC (Professeur - Université Libre de Bruxelles) : Théâtre-témoignage. «La Mémoire blanche» (Commission «Arts et Mémoire») - Thomas LUTZ (Gedenkstättenreferent, Aktion Sühnezeichen/Friedensdienste - Allemagne) : Das Ende der Nachkriegszeit- Was bleibt von der Geschichte? Zur Situation der Gedenkstätten für die Opfer des NS-Regimes in Deutschland (Commission «Musées») - Ryszard JUSZKIEWICZ (Directeur - Institut National de la Mémoire, Varsovie - Pologne) : Commission Générale d'Enquête sur les Crimes contre la nation polonaise (Commission «Milieux de Mémoire») - Stanislaw BIERNACKI (Maître de conférences - Institut National de la Mémoire, Varsovie - Pologne) : La place de l'Institut de la Mémoire en ce qui concerne les archives, la documentation et l'information au public (Commission «Témoignages et Archives») - Michael STEWART (Social anthropologist - School of Economics, London - Grande-Bretagne) Oral Testimony, The Otherness

of Gypsies and the Holocaust (Commission «Témoignages et Archives») - Edgar BAMBERGER (Dokumentations- und Kulturzentrum Deutscher Sinti und Roma, Heidelberg - Allemagne) : Zur Darstellung des Völkermords an den Sinti und Roma in der Gedenkstättenarbeit. Eine kritische Bestandsaufnahme (Commission «Milieux de Mémoire») - Régine WAINTRATER (Psychothérapeute - France) : Le pacte testimonial (Commission «Aspects psychologiques») - Yves MARCHAL (Enseignant - Belgique) : La bande dessinée contemporaine et l'univers concentrationnaire (Commission «Médias») - Aline DHAVRE (Responsable formation-éducation à la Médiathèque de la Communauté Française de Belgique) : Médias audiovisuels : Mémoire commune, Histoire commune ? (Commission «Médias»).

ACTES VIII

Paul HALTER, Présentation des Actes - André STEIN (Psychothérapeute, Professeur en Communication Humaine, Université de Toronto - Canada) : Comment peut-on être caché et vivre caché ? Les enfants cachés s'interrogent (Commission «Aspects Psychologiques») - Thomas RAHE (Directeur du Gedenkstätte Bergen-Belsen - Allemagne) : Jüdische Religiosität in den nationalsozialistischen Konzentrationslagern (Commission «Histoire et Mémoire») - Petru DUNCA (Professeur de Philosophie, Université de Baia-Mare, Maramuresch - Roumanie) : L'image des Juifs déportés dans la mémoire collective des paysans du Maramuresch (Commission «Témoignages et Archives») - Holger GEHLE (Université de Hambourg - Allemagne) : Schreiben im Post-Holocaust. Raymond Federmans «Die Nacht zum 21. Jahrhundert». The Twofold Vibration (Commission «Littérature») - Theresa SWIEBOCKA (Chercheur, Auschwitz Museum - Pologne) : Changes at the Auschwitz Museum and its Future (Commission «Musées») - Jocelyn GREGOIRE (Historien - Belgique) : Le fonds d'archives de l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie (Commission «Histoire et mémoire») - Gerd STEFFENS (Enseignant, Albert-Einstein-Schule - Allemagne) : Veränderung jugendlicher Mentalitäten und die Erinnerung an Auschwitz (Commission «Pédagogie») - Jean BRACK (Président du Musée de la Résistance - Belgique) : Privilèges des musées (Commission «Musées») - Ulriche JUREIT, Karin ORTH (Collaboratrices au KZ Gedenkstätte

Neuengamme - Allemagne) : Gespräche mit Überlebenden des KZ-Neuengamme (Commission «Milieux de Mémoire - Survivants et Héritiers») - Jochen VOGT (Professeur de Littérature, Universität Essen - Allemagne) : Auschwitz bei Peter Weiss. Historisierung oder Universalisierung ? (Commission «Littérature»).

Prix par volume : **500,- Fb** + frais de port (Belgique : 50,-/Etranger : 100,-)

Vous pouvez obtenir Actes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII et IX en versant :

- pour la Belgique, la somme de **550,- Fb** par volume (port compris) au compte n-310-0780517-44 - mention : Actes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII ou IX.
- pour l'étranger, la somme de **600,- Fb** par volume (port compris) uniquement par mandat postal international - mention : Actes I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII ou IX.

Supplément au bulletin n° 56/1997

Messire Paul HALTER
(Baron)
Président de la
Fondation Auschwitz

¹ *Les élèves nous parlent*, janvier-mars 1996, Bruxelles.

Editorial

C'est avec une émotion difficilement contenue que je refais ce chemin prestigieux de nos concours de dissertation. Que de richesses n'en a-t-on retirées !

Je ne suis pas loin de penser que c'est peut-être une des activités maîtresses dont nous pouvons à juste titre tirer fierté.

Dans le numéro 50 du Bulletin trimestriel de notre Fondation ¹, nous avons refait l'historique de ce concours et tout ce qu'il devait à sa première animatrice, notre très chère et inoubliable Claire Duysburgh. Les années ont passé, le flambeau a été repris par notre Présidente d'honneur Mariette Altorfer-Genard qui, pour des raisons de santé, me l'a remis. Surchargé déjà par d'autres tâches, j'ai heureusement trouvé en Marcel Foubert un président qui a su assumer cette tâche en imprimant à ce concours des directives de fonctionnement très strictes, dignes d'un mathématicien rigoureux.

Mes remerciements vont aussi à tous les membres de notre jury, membres du corps enseignant, qui font preuve d'une grande conscience à la fois dans la formulation des sujets choisis que dans la correction des copies anonymes, qu'au cours des délibérations. Ils se chargent de distribuer les prix dans les différentes écoles du pays.

Excellente nouvelle et preuve d'intérêt : les Provinces ainsi que l'Assemblée de la Commission Communautaire Française ont offert de dédoubler le nombre de lauréats en attribuant un prix supplémentaire par Province.

Excellente nouvelle également, les néerlandophones organisent de leur côté, sous la direction de notre ami Paul De Keulenaer, le même concours qui, pour la deuxième année, a vu doubler le nombre des écoles participantes. Ce qui

n'empêche pas la Fondation de continuer à attribuer un prix dans le cadre du concours «Jeugd en Civisme».

Le choix du thème soumis cette année du côté néerlandophone était :

De franse denker Paul RICOEUR (geboren in 1913) stelt :

«De onverdraagzaamheid van de anderen is de grens aan mijn eigen verdraagzaamheid.»

Is dit een goed uitgangspunt voor iemand in een democratie die zijn verantwoordelijkheid wil opnemen als lid in de samenleving ?

et du côté francophone :

«Comment imaginez-vous l'avenir de notre pays ?

A votre avis comment concevoir les droits et obligations des citoyens ?

Que pensez-vous des appels récents qui peuvent mener à la délation ?

Quelle réflexion cela vous inspire-t-il en relation avec le nazisme et les autres totalitarismes ?»

Avouez que nos jurys se sont surpassés en soumettant de tels sujets à nos jeunes et ceux-ci y ont répondu plus qu'à notre attente.

INFORMATIONS

ARCHIVES

Nous informons une fois de plus nos lecteurs que notre Centre est tout disposé à réceptionner et à archiver tous documents qui pourraient servir nos buts. Ceux-ci seront conservés soigneusement et dans les meilleures conditions possibles.

SERVICES PEDAGOGIQUES

Comme chaque année, la Fondation Auschwitz propose ses multiples services aux établissements scolaires de l'Enseignement Secondaire. Nous vous proposons ci-après les différents services pédagogiques mis à la disposition du public.

Encadrement

La Fondation Auschwitz met à la disposition des établissements scolaires et des enseignants sa documentation ainsi que les compétences de ses collaborateurs scientifiques et administratifs pour la préparation et l'encadrement des différents projets proposés par les établissements scolaires. En outre, elle met tout en oeuvre pour que des survivants des camps de concentration et d'extermination puissent apporter leur témoignage vivant dans les classes qui le souhaitent. Il s'agit là d'un service pédagogique inestimable par l'émotion et la véracité qui se dégagent de ces témoignages.

Dossier pédagogique

La Fondation Auschwitz a publié en collaboration avec l'Organisation des Études du Ministère de l'Éducation et de la Recherche scientifique de la Communauté Française de Belgique, un important dossier pédagogique intitulé *Auschwitz et le Troisième Reich*. Il s'agit d'un instrument pédagogique indispensable aussi bien pour les enseignants d'histoire que de morale. Il comporte une très riche documentation, une chronologie et des indications bibliographiques. Cet ouvrage peut être obtenu au prix de 250 BEF (+ 80 BEF pour frais d'expédition) au secrétariat de la Fondation Auschwitz.

Conférences pédagogiques

La Fondation Auschwitz organise à la demande des préfets, directeurs et enseignants des établissements scolaires ou centres culturels des conférences animées par des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis ainsi que par les collaborateurs scientifiques de la Fondation. Différents thèmes peuvent être abordés tels que : le fascisme, la déportation, les génocides nazis, le racisme, l'antisémitisme, etc. Ces conférences pourront être suivies d'un débat avec les élèves et les enseignants.

Depuis janvier 1997, des conférences ont été données entre autre à : l'Ecole CERIA à Anderlecht, Cercle Royal Littéraire et Artistique de Gand, Collège St Michel à Bruxelles, Onze Lieve Vrouw à Engelen, Ecole Normale de Mons, Vrije Universiteit Brussel, Lycée Emile Jacqmain à Bruxelles, Koninklijk Atheneum Oostacker, Athénée Charles Janssens à Bruxelles, Koninklijk Atheneum Kortrijk, Ecole Normale de Nivelles, Institut St Julien à Bruxelles, GITO de Tervueren, Institut St Julien Parnasse à Auderghem, Ecole Hôtelière de Namur, Ecoles communales 7 et 8 (Bois de la Cambre), Institut St Joseph à Charleroi, Institut Sainte Marie à Huy, Institut Sainte Thérèse à La Louvière, Paroisse Sainte Marguerite à Bouges, Koninklijk Atheneum Oudenaarde, Ecole Communale francophone de Wemmel, Institut de la Vallée-Bailly à Braine-l'Alleud, Koninklijk Technisch Atheneum Diest, Ecole de Karenberg à Boitsfort, Institut Henri Maus à Namur, Extension ULB-Marcinelle, Sint Pieters Instituut Turnhout, Institut Saint Louis à Bruxelles, St Jan Bergmans College Brussel, Athénée Royal de Ouffet.

Nous tenons à remercier une fois de plus les membres de notre Amicale qui se dépensent sans compter afin de transmettre leur témoignage aux jeunes générations.

Exposition

Notre exposition *L'univers concentrationnaire et la politique nazie d'extermination dans leur contexte historique 1914-1945* est à la disposition des établissements scolaires ou centres culturels qui en font la demande. Elle comporte ± 500 documents et légendes relatant toute l'évolution historique qui a conduit à Auschwitz depuis le premier conflit mondial : la République de Weimar et ses crises, la grande Dépression, la montée des fascismes en Europe, les multiples causes et les processus complexes qui ont conduit à l'une des plus grandes catastrophes de l'histoire, la Deuxième Guerre mondiale, l'univers concentrationnaire et les génocides nazis.

Il a été possible de la visiter depuis janvier 1997 à l'Athénée Royal 2-Villers d'Hasselt, à la Haute École Paul Henri Spaak de Nivelles, à la VUB, à l'Arsenal de Namur, à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles, à l'Athénée Royal de Woluwé-Saint-Pierre, à l'Athénée Royal de Koekelberg, à l'Athénée Royal de Mons, au Sint-Aloysius-College de Diksmuide. Elle est également sortie de nos frontières pour être exposée en Italie à Bassano del Grappa.

Notons enfin qu'elle sera entre autre présentée prochainement à Ypres, Tamines et Namur et qu'elle est déjà réservée pour 1998 par le Centre Culturel de Blankenberge.

Voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau

La Fondation Auschwitz organise annuellement un voyage d'étude prioritairement destiné aux enseignants d'histoire, de religion, de morale et de sciences humaines qui bénéficient à ce titre d'une réduction de 50 % sur le prix global du voyage (tous frais compris). Il comporte, outre la visite détaillée du camp d'Auschwitz-Birkenau, l'organisation sur place de séminaires encadrés et animés par des survivants des camps de concentration et d'extermination.

Notre voyage a eu lieu cette année du 2 au 7 avril 1997. En voici un compte rendu rédigé par notre collaboratrice, Anne Van Landschoot :

Bruxelles, mercredi 02 avril, Aéroport national de Zaventem. Un groupe d'éducateurs s'apprête à embarquer pour la Pologne. Ils sont enseignants, animateurs, formateurs ou, pour la première année, militants syndicalistes. Tous ont entrepris la démarche d'approcher Auschwitz, de saisir l'expérience concentrationnaire pour mieux la transmettre. Tous ont choisi de construire là aussi leurs connaissances des crimes et génocides nazis : la parole des lieux mêmes d'Auschwitz, de ceux que l'ignominie nazie y a laissé pour toujours, de ceux qui en sont sortis malgré tout - onze rescapés des camps accompagnent le groupe - s'imprimera bientôt dans leur vécu. Plus tard, revenus chez eux, quand ils auront réhabilité le quotidien, ils seront libres de crier ce qu'ils auront vu, entendu, senti pendant ces quelques jours. Libres mais tenus de le dénoncer, d'en faire quelque chose de constructif, d'instructif, pour eux-mêmes et les autres ; tenus aussi de ne jamais oublier, d'empêcher que l'on oublie.

Jeudi 03 avril, site d'Auschwitz I. La matinée est froide comme le sont les restes de ce qui fut une tragédie pour des millions de familles. Le groupe se divise pour suivre ceux qui répèteront une fois encore - mais jamais assez - l'histoire de ces lieux : des guides du Musée d'Auschwitz, accompagnés des rescapés, relatent, expliquent, interrogent ce qui paraît peut-être impensable à ceux qui écoutent, silencieux, glacés par ce qui les entoure. C'est la découverte du bloc des expérimentations médicales, du «bloc de la mort», de la chambre à gaz, du crématoire, du Zyklon B, de la potence, des conditions de vie des détenus, ...

Hommage est rendu au Mur des fusillés ; on respecte une minute de silence.

L'après-midi est consacrée aux questions des éducateurs. Devant eux, les rescapés tentent de faire partager leur expérience. La discussion est parfois confuse, mêlant émotions et interrogations diverses : pourquoi, comment, pour quoi ? Les questions fusent et dénotent souvent la difficulté d'accès au vécu de ceux qui parfois se taisent comme par pudeur, pour sauvegarder sans doute la précieuse dignité qu'un jour on leur a volée.

Vendredi 04 avril, site de Birkenau. 175 hectares de baraques, de fils barbelés, de sélections, de blessures, ... Combien de morts pour l'idéologie nazie ? Combien de meurtris, d'asservis pour une aberration politique ?

Le groupe avance sous la neige et le froid, écoutant le récit de la survie à Auschwitz. Pour tous, c'est une nouvelle confrontation : la rampe, le «Canada», les baraques, le «Sauna», les châlits, les crématoires, les fosses communes, ... On pense aux sélections, aux millions d'exécutions, au pillage de la dignité, de la parole, de la pensée, ... On pense et on supporte.

Devant le Monument International aux Victimes du Fascisme, on évoque ces millions de personnes, ces Juifs déportés de toute l'Europe, ces Tziganes, ces Polonais, ces Russes, ... auxquels le nazisme a pris la vie sans autre forme de procès. Près du crématoire IV, face à l'étang où on jetait les cendres humaines, on songe respectueusement à Olga Bernheim, rescapée des camps dont la famille fut anéantie à Auschwitz, et qui, à sa mort, demanda que l'on transporte ses cendres auprès de celles des siens. Cinq roses sont jetées dans l'étang à sa mémoire.

Le groupe quitte les lieux, à la recherche sans doute d'un peu de chaleur. Il emporte avec lui une série de questions, d'incompréhensions, de réflexions, ... qui seront soumises l'après-midi aux rescapés et discutées ensemble.

Samedi 05 avril, site d'Auschwitz I. Après la projection d'un film documentaire sur la libération d'Auschwitz, le groupe se rend au bloc national belge. Là, le mémorial conçu par l'artiste Serge Creuz se déploie par une série d'écrits et de photos sur la vie en Belgique pendant l'Occupation. Il évoque ensuite, très pudiquement, l'itinéraire de la déportation et de l'extermination des Juifs de Belgique dont certains parmi les rares rescapés sont là aujourd'hui pour témoigner.

L'après-midi est faite de nouvelles questions des éducateurs aux rescapés. On parle du génocide, des génocides, et Monsieur Philippe Lausier, Inspecteur du Pacte culturel auprès des services du Premier Ministre, évoque la situation au Rwanda telle qu'il l'a connue.

Dimanche 06 avril, ville de Cracovie, Kazimierz. Dans le quartier juif de la vieille ville, un imposant silence rappelle le temps du ghetto. Le groupe se rend au Centre de la Culture juive où un film documentaire lui retracera les 800 ans d'histoire du peuple juif en Pologne. On passe devant l'ancienne synagogue, le cimetière juif, le vieux marché, ... autant de lieux-témoins pour dénoncer que là aussi on vivait avant que le nazisme en ait décidé autrement.

Lundi 07 avril. Il est temps maintenant de penser à ce que l'on fera demain de ce qui fut appris pendant ces quelques jours. Il est temps maintenant de penser à travailler plutôt que supporter.

Nous publions ci-dessous le texte rédigé par Mademoiselle Claude Remacle, lauréate du Concours de Dissertation de la Fondation Auschwitz 1995-1996 et participante au voyage de cette année. Elle nous livre ici ses impressions et ses commentaires mis sur papier dès son retour. Ce texte a déjà été publié le 29 juin 1997 dans la revue «Main dans la main» sous le titre : «Les héritiers de la mémoire».

AUSCHWITZ, BIRKENAU, MONOWITZ. Ces trois mots, hier inconnus, évoquent aujourd'hui pour moi toute l'horreur du passé. Sur place on m'a dit : «imagine !». Je voudrais qu'aujourd'hui, vous tous et toutes essayez réellement d'imaginer ce que cela a pu être...

Je marche, doucement, en observant autour de moi, me demandant quelles horreurs je vais encore voir aujourd'hui. J'entre dans la salle de projection. Les lumières s'éteignent. Le film est en noir et blanc, on y voit la libération des camps, des fosses communes, des cadavres d'enfants, de bébés alignés les uns à côté des autres, d'immenses charniers, des corps empilés sans respect sans dessus-dessous. Les survivants ? Des squelettes plantés sur des jambes maigres, incapables de marcher seuls... Un coup d'oeil aux gens à côté de moi... Ont-ils réellement vécu cela ?

Je sors de la salle complètement anéantie par les images de la mort. Je me dirige vers le Bloc belge, musée retraçant la vie des Belges durant la Deuxième Guerre mon-

diale, panneaux après panneaux, d'autres images, d'autres souffrances, partout, la MORT... Ensuite une grande salle, vide, sur le mur de gauche en entrant deux phrases, une en allemand, l'autre en hébreu. Dans le sol, au centre la pièce, une vitrine ornée de l'étoile de David. Je m'approchai... deux minuscules sachets blancs... des cendres de morts juifs. Qui ne sentirait pas alors son coeur se serrer ?

Une musique s'éleva, une prière en hébreu. Les autres participants entrèrent, suivis des survivants, tous resentaient la même chose que moi. Tous, mine grave et regard bas, nous nous taisions, la musique, mélancolique coulait dans nos veines. L'atmosphère se fit lourde, de plus en plus lourde. Puis, la musique s'arrêta, deux grosses larmes coulèrent sur mes joues. Je restai quelques temps dans la pénombre de la pièce essayant quelque peu de cacher mon émotion devant ces déportés dont certains pleuraient eux aussi. Je sortis de la pièce et retournai à l'air libre, je respirai très fort pour retrouver mes esprits. Je marchai vers mes amis et éclatai en sanglots, trop dur à garder pour moi toute seule...

Si vous pouvez, à l'image de ce génocide, ressentir la profondeur de cette vérité car c'est seulement alors que vous comprendrez pourquoi il est de votre devoir de dire ce que des hommes ont fait à d'autres hommes, pourquoi devant la situation au Rwanda vous devez trembler, pourquoi vous ne pouvez rester indifférents.

Là-bas à Auschwitz, ils nous appelaient les héritiers de la mémoire, ils nous ont donné la dure charge de transmettre ce que des hommes ont fait subir à d'autres hommes, c'est pour cela que j'ai pris ma plume aujourd'hui. En rentrant de ce voyage la première chose que j'ai faite fut de proposer à Monsieur Dumont une rencontre avec Monsieur René Raindorf. C'est ainsi que cet homme, que j'admire beaucoup, est venu ce 20 mai partager sa terrible expérience avec les classes de 6e et la classe de 7e professionnelle. J'ai promis de mener à bien mon rôle d'héritière... N'hésitez pas à me contacter pour toute information supplémentaire. Je tiens à votre disposition l'adresse de la Fondation Auschwitz qui organise chaque année un voyage d'étude à Auschwitz pour les professeurs et les lauréats du concours annuel de dissertation.

Lors de la soirée de gala, deux jeunes participantes au voyage, Mesdemoiselles Claude Remacle et Agnès Dunesme, ont chanté pour les rescapés la célèbre et poignante chanson de Jean Ferrat *Nuit et Brouillard*. Nous en publions le texte ci-après.

*Ils étaient 20 et 100, ils étaient des milliers
Nus et maigres, tremblants dans ces wagons plombés
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants
Ils étaient des milliers, ils étaient 20 et 100
Ils se croyaient des hommes n'étaient plus que des
nombres
Depuis longtemps leurs dés avaient été jetés
Dès que la main retombe il ne reste qu'une ombre
Ils ne devaient jamais plus revoir un été
La fuite monotone et sans hâte du temps
Survivre encore un jour, une heure, obstinément
Combien de tours de roues, d'arrêts et de départs
Qui n'en finissent pas de distiller l'espoir
Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel
Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vishnu
D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel
Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux
Ils n'arrivaient pas tous à la fin du voyage
Ceux qui sont revenus peuvent-ils être heureux
Ils essayent d'oublier étonnés qu'à leur âge
Les veines de leurs bras soient devenues si bleues
Les Allemands guettaient du haut des miradors
La lune se taisait comme vous vous taisiez
En regardant au loin, en regardant dehors
Votre chair était tendre à leurs chiens policiers
On me dit qu'à présent, que ces mots n'ont plus cours
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons d'amour
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare
Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter
L'ombre s'est faite humaine, aujourd'hui c'est l'été
Je twisterais les mots s'il fallait les twister
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez
Vous étiez 20 et 100, vous étiez des milliers
Nus et maigres, tremblants dans ces wagons plombés
Qui déchiriez la nuit de vos ongles battants
Vous étiez des milliers, vous étiez 20 et 100.*

Organisation de Journées pédagogiques

La Fondation Auschwitz collabore avec l'Inspection de l'enseignement à l'organisation de journées pédagogiques concernant l'enseignement des crimes et génocides nazis. Les professeurs intéressés peuvent contacter leurs inspecteurs ainsi que notre secrétariat afin de prévoir de telles rencontres qui, par le passé, ont déjà remporté un vif succès.

Visite à Breendonk

Les rescapés se tiennent également à la disposition des enseignants et des élèves qui souhaitent visiter le Fort de Breendonk, un lieu et un musée exceptionnels en Belgique sur les crimes nazis et la résistance. Il est néanmoins souhaitable au préalable de prendre rendez-vous avec le Fort en composant le numéro suivant : 03/886.62.09.

Concours de dissertation 1996-1997

Notre Concours se termine par un vif succès dû à une excellente participation. Nous tenons à signaler ici que les membres du Jury ne portent leur jugement que sur les trois meilleures copies qui nous sont proposées par chacun des établissements scolaires participants. Il ne semble ainsi pas du tout exagéré d'évaluer la participation, pour chaque école inscrite, à plusieurs classes de 5ème et 6ème années. Aussi, les 64 dissertations reçues pour l'ensemble des écoles en Belgique francophone reflètent l'exercice de plusieurs centaines de copies. Nous pensons que la portée d'un tel concours est très réelle et qu'il contribue positivement à la réflexion des jeunes sur un certain nombre de sujets sensibles et à haute valeur éthique, dans l'orbe de l'étude des crimes et génocides nazis.

Le thème de cette année était :

«Comment imaginez-vous l'avenir de notre pays ?

A votre avis comment concevoir les droits et obligations des citoyens ?

Que pensez-vous des appels récents qui peuvent mener à la délation ?

Quelle réflexion cela vous inspire-t-il en relation avec le nazisme et les autres totalitarismes ?»

Douze prix ont été octroyés, soit par la Fondation Auschwitz seule, (un prix par Province et un pour la Région de Bruxelles-Capitale/Brabant wallon), soit conjointement, d'une part, avec la Commission Communautaire Française pour la Région de Bruxelles-Capitale et d'autre part avec les Députations Permanentes des Provinces de Namur, de Hainaut, de Liège et de Luxembourg. Deux prix supplémentaires ont été attribués : Le prix du Président de la Fondation Auschwitz et le Prix Andrée Caillet, membre du Jury et administratrice de la Fondation, à deux élèves de la Province de Hainaut.

Les Prix consistent pour les douze lauréats en un diplôme et un chèque de 5.000 francs (ou 10.000 dans le cas de l'A.C.C.F.). Sept d'entre-eux sont en outre invités à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau qui se déroulera durant les vacances de Pâques.

Palmarès du Concours de dissertation 1996-1997

- Prix conjoint Fondation Auschwitz / Assemblée de la Commission Communautaire Française attribué à Monsieur Dominique REDING de l'Athénée Royal de Watermael-Boitsfort.

Prix d'une valeur de 35.000 Frs composé d'un chèque de 10.000 Frs, d'un diplôme et d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau, remis par Madame Guillaume-Vanderroost, membre du Jury.

- Prix de la Fondation Auschwitz et de la Région de Bruxelles-Capitale / Province du Brabant Wallon attribué à Monsieur Vincent LECOMTE de l'Institut des Soeurs de Notre-Dame à Bruxelles.

Prix d'une valeur de 30.000 Frs composé d'un chèque de 5.000 Frs, d'un diplôme et d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau, remis par Madame Andrée Caillet, membre du Jury.

- Prix de la Fondation Auschwitz pour la Province de Hainaut attribué à Mademoiselle Marie-Aline ECHTERBILLE de l'Athénée Royal d'Ath.

Prix d'une valeur de 30.000 Frs composé d'un chèque de 5.000 Frs, d'un diplôme et d'une invitation à participer

gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau remis par Monsieur Jean Boitquin, membre du Jury.

- Prix conjoint de la Fondation Auschwitz et de la Députation Permanente de la Province de Hainaut attribué à Mademoiselle Frédérique GOBERT de l'Athénée Royal d'Ath.

Prix d'une valeur de 30.000 frs composé d'un chèque de 5.000 Frs, d'un diplôme et d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau remis par Monsieur Jean Boitquin, membre du Jury.

- Prix de la Fondation Auschwitz pour la Province de Namur attribué à Mademoiselle Véronique FLAMENT de l'Institut Notre-Dame du Sacré-Coeur de Beauraing.

Prix d'une valeur de 30.000 Frs composé d'un chèque de 5.000 Frs, d'un diplôme et d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau, remis par Monsieur Michel Gérard, membre du Jury.

- Prix de la Fondation Auschwitz pour la Province de Liège attribué à Monsieur Christophe MOISSE de l'Athénée Royal «Air Pur» à Seraing.

Prix d'une valeur de 30.000 Frs composé d'un chèque de 5.000 Frs, d'un diplôme et d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau, remis par Monsieur Daniel Weysow, Collaborateur scientifique.

- Prix de la Fondation Auschwitz pour la Province de Luxembourg attribué à Mademoiselle Anne-Julie MIGNON de l'Institut Saint-Joseph à Saint-Hubert.

Prix d'une valeur de 30.000 Frs composé d'un chèque de 5.000 Frs, d'un diplôme et d'une invitation à participer gratuitement à notre prochain voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau, remis par Monsieur Marcel Foubert, Président du Jury.

- Prix conjoint de la Fondation Auschwitz et de la Députation Permanente de la Province de Namur attribué à Monsieur Régis BERGERET de l'Institut Notre-Dame de Beauraing.

Prix : Chèque de 5.000 Frs et diplôme remis par Monsieur Michel Gérard, membre du Jury.

- Prix conjoint de la Fondation Auschwitz et de la Députation Permanente de la Province de Liège attribué à Monsieur Jean-Thomas BELLOT de l'Institut Saint François-Xavier II à Verviers.

Prix : Chèque de 5.000 Frs et diplôme remis par Madame M.L. Paulissen, membre du Jury.

- Prix conjoint de la Fondation Auschwitz et de la Députation Permanente de la Province de Luxembourg attribué à Monsieur Jérôme CHAPLIER de l'Institut Saint-Remacle à Marche-en-Famenne.

Prix : Chèque de 5.000 Frs et diplôme remis par Monsieur Michel Gérard, membre du Jury.

- Prix du Président de la Fondation Auschwitz attribué à Monsieur Laurent MOTQUIN de l'Athénée Provincial Mixte de Warocqué-Morlanwelz (Province de Hainaut).

Prix : Chèque de 5.000 francs et diplôme remis par Monsieur Jacques Dutrieux, membre du Jury.

- Prix Andrée Caillet, membre du Jury et Administratrice de la Fondation Auschwitz, attribué à Monsieur Edouardo RIVIERE-LORPHEVRE de l'Athénée Royal d'Ath.

Prix : Chèque de 5.000 francs et diplôme remis par Monsieur André Boitquin, membre du Jury.

Nous tenons à adresser une fois de plus toutes nos félicitations aux membres du Jury de notre Concours et tout particulièrement à son Président, Marcel Foubert.

Membres du Jury du Concours de Dissertation 1996-1997 :

Mesdames,
Andrée Caillet, administratrice de la Fondation
Nicole Foriez, enseignante
A. Guillaume-Vanderroost, représentante de l'A.C.C.F.
Paule Halter, enseignante retraitée
Monique Moray, enseignante
Marie-Anne Paridaens, historienne
Marie-Louise Paulissen, enseignante
Christiane Schnitzler, enseignante

Nelly Thiry, enseignante retraitée
Jeannine Vandenvelde, enseignante
et Messieurs,
Alfred Bruneel, Ex-Inspecteur de l'enseignement
Jean Boitquin, enseignant retraité
Jacques Dutrieux, enseignant
Marcel Foubert, enseignant retraité
Michel Gérard, enseignant
Jacques Rozenberg, membre de l'Amicale, rescapé
d'Auschwitz
Messire Paul Halter (Baron), Président de la Fondation
Christian-Guy Smal, vice-Président de l'A.C.C.F.
Maurice Vassart, Provisieur

Tout en remerciant vivement les Directions des
Etablissements scolaires ayant soutenu leurs élèves en vue
de leurs participations au Concours de cette année, nous
tenons à féliciter chaleureusement les lauréats dont nous
publions ci-après les travaux :

**Prix conjoint de la Fondation Auschwitz
et de l'Assemblée
de la Commission Communautaire Française**

**- Monsieur Dominique REDING -
Athénée Royal de Watermael-Boitsfort.**

Il y a neuf mois l'affaire Dutroux a jeté un pavé dans la mare
peu limpide de la justice et de la protection des citoyens.

Il y a six mois une cascade d'affaires politiques peu relui-
santes ont défrayé la chronique et ce flot tumultueux de scan-
dales ne semble pas près de s'arrêter.

Les événements me semblent être l'aboutissement inévitable
du mauvais fonctionnement de nos institutions, du manque
de vocation et d'idéal du monde politique. Je trouve que cette
situation est positive dans le sens qu'une prise de conscien-
ce s'est amorcée dans toutes les couches de la population
belge. Elle s'est concrétisée par des marches blanches, des
Commissions parlementaires sur des enquêtes et même
des appels à la délation. Mais que faire au juste dans cette
agitation générale ?

Je pense qu'il faudrait agir au niveau politique et institu-
tionnel mais aussi faire participer les citoyens, leur donner
les moyens de comprendre le fonctionnement de l'Etat afin
qu'ils aient un avis objectif et qu'ils ne soient pas guidés par
des impulsions de groupes favorisées par les médias.

Au point de vue politique, je pense que le parti socialiste devrait avoir plus de dirigeants et de membres influents issus et travaillant dans le milieu ouvrier car le problème actuel est que la plupart des dirigeants et membres haut-placés du parti sont des universitaires et n'ont plus vraiment de contacts directs avec la population dont ils défendent la cause. Et en règle générale je pense que la politique s'intéresse plus à ses propres problèmes (argent, économie, guerre des partis, ...) qu'à la population qui a élu des représentants sensés s'occuper des dix millions de citoyens belges. Quant aux institutions, il faudrait agir sévèrement par rapport aux appuis et protections de beaucoup de ses membres et aussi en dépolitisant ces dernières.

Afin que la population participe et s'intéresse à la politique, des cours d'éducation civile accessibles à tous devraient être obligatoires pour comprendre l'actualité politique, ce qui n'est pas toujours chose aisée.

Mais dans cet élan patriotique, il faudra faire attention aux débordements tels que la délation pour éviter de s'engager sur le chemin invisible au début, qui mène au totalitarisme car l'extrême droite dans les temps troublés se nourrit de la rancœur de la population pour soudain émerger et donner l'illusion de participer à la construction d'une nouvelle et grande nation dont les fondements reposent sur la disparition de l'individu dans l'Etat, sur le racisme et sur la soumission aveugle.

Evitons que le temps ne tourne en rond car l'histoire nous rappelle qu'il y a un peu plus de soixante ans à une époque aussi troublée que maintenant et dans un pays déchiré, un peuple s'est tourné vers un homme derrière lequel flottait un drapeau symbole de haine, de racisme poussé à l'extrême et de rejet de l'homme en tant qu'individu. Tout ce que ce pays a récolté ne fut qu'horreur et destruction.

**Prix de la Fondation Auschwitz et de la Région de
Bruxelles-Capitale/Province du Brabant Wallon**

**- Monsieur Vincent LECOMTE -
Institut des Soeurs de Notre-Dame à Bruxelles.**

Dans un premier temps, je m'attacherai à établir un parallèle entre des événements auxquels nous sommes confrontés dans notre vie de tous les jours et qui se sont aussi produits durant les années trente et quarante en Europe de l'Ouest.

Ensuite, j'essaierai d'expliquer quel pourrait être notre futur si un terme n'est pas mis à certaines pratiques ayant cours actuellement.

La montée du fascisme au lendemain de la «Grande Guerre» résulta de graves difficultés tant économiques que sociales, les extrémistes de droite en profitèrent pour détourner les ressentiments de la population contre les immigrés, principalement les Juifs, ainsi que les communistes.

Aujourd'hui, la xénophobie a fait un retour en force au sein de notre société. Le Front National et surtout le Vlaams Blok, partis xénophobes par essence, font désormais figure d'interlocuteurs incontournables de notre scène politique. Cependant, régulièrement nous entendons dire qu'il faut savoir tirer les leçons du passé et ne jamais oublier. Dès lors, comment se peut-il que des gens professant de telles idées continuent à recevoir l'adhésion d'une partie de la population ? Un début de réponse se trouve sans doute dans la crise économique et, dans une moindre mesure, sociale que nous traversons.

En effet, quoi de plus facile que de désigner les travailleurs immigrés comme étant à l'origine du problème du chômage ? N'est-ce pas là oublier un peu vite que nous les avons accueillis à bras ouverts pour remplir des tâches que les Belges refusaient de faire (par exemple, le travail dans les mines) ?

Que dire du fait que les jeunes immigrés sont ceux en qui ces mêmes partis extrémistes voient l'origine de l'augmentation de la violence et de l'insécurité urbaine ? Peut-être faudrait-il d'abord envisager leurs conditions de vie et leur moins grande facilité d'accès aux études avant d'avancer de tels propos.

Pour en revenir au génocide perpétré par les nazis, il est un fait établi qu'un grand nombre de personnes ont été supprimées à la suite de délations. Tout le monde sait que les collaborateurs ont existé et qu'ils n'ont pas hésité à envoyer à la mort des milliers de gens. Or, que se passe-t-il aujourd'hui ? La population flamande désire en majorité qu'il soit fait une croix sur le passé d'anciens collabos et que donc on leur pardonne. Est-ce cela tirer des leçons du passé ?

Un dernier fait : quand le ministère de l'intérieur demande aux facteurs de communiquer toutes les informations qu'ils pourraient recueillir et qui seraient susceptibles d'aboutir à

l'ouverture d'enquêtes, n'est-ce pas leur demander de manière implicite de se rendre coupables de délation ? Je ne pense pas que l'on demande un jour à des policiers ou d'autres gendarmes d'aller distribuer le courrier...

Que faut-il tirer comme conclusion de tout cela ?

Tout d'abord, il semble clair que beaucoup ne se rendent pas compte de ce que ce serait d'être gouverné par un parti d'extrême droite. Nous n'y sommes pas encore arrivés, mais mieux vaut prendre conscience à temps qu'une telle situation s'est déjà produite et qu'il n'est pas impossible qu'elle se reproduise.

D'autre part, je pense qu'il faudrait qu'un frein soit mis à la libération toujours plus grande des mœurs. Nous vivons dans une démocratie parlementaire. Il doit donc être possible que si une majorité d'entre nous souhaite un retour à une plus grande morale et ce notamment afin d'éviter des affaires comme celle des facteurs évoqués ci-dessus, on arrive à mettre en place un système judiciaire suffisamment dissuasif afin que de telles pratiques voient leurs nombres diminuer. Je terminerai par ceci : l'avenir de notre société sera déterminé par notre volonté ou non d'en faire un monde meilleur.

Prix de la Fondation Auschwitz pour la Province de Hainaut

**- Mademoiselle Marie-Aline ECHTERBILLE -
Athénée Royal d'Ath.**

A l'heure actuelle, notre pays est confronté à une très grave crise morale. Les affaires en cours, comme l'affaire Dutroux, les enquêtes sur la pédophilie, ou encore le dossier des sectes, invitent de plus en plus les citoyens que nous sommes à nous responsabiliser face aux événements, qui nous interpellent. Parmi ces responsabilités, les appels à la délation me paraissent très inquiétants.

En effet, ces actes qui, à l'origine, sont pensés et programmés en vue de venir en aide à la justice peuvent déraiper et prendre la forme d'assouvissement de vengeance personnelle. Il pourrait en résulter que chaque individu risque d'être suspect aux yeux de tous, puisque chacun peut apporter son témoignage pour faire avancer l'une ou l'autre enquête.

L'aspect dangereux de cette situation est qu'il rappelle très fort les pratiques développées par les Nazis. On constate en effet que ces appels à la délation, s'ils prennent encore de l'ampleur pourraient comporter de profondes similitudes avec les dénonciateurs des Juifs, des Tziganes, des opposants politiques et des homosexuels. Il faut se rappeler qu'il n'y avait pas que des Allemands mis en cause, mais également des Belges, collaborateurs, rexistes, partisans de Léon Degrelle, qui avaient «prêté allégeance» au Führer. Ces événements, contraires à tout humanisme, c'est bien en Belgique qu'ils ont eu lieu au cours de la deuxième guerre mondiale. Et même si notre pays n'était pas le seul concerné, c'est bien lui qui a été le témoin de ces horreurs. Constatons que le germe est encore là, et qu'il n'est pas détruit. Car on peut venir à bout des représentants du mal, mais pas de l'idée du mal. En témoigne la résurgence de la haine, du racisme à travers la montée du Front National, du Vlaams Blok en Belgique, des commémorations de la mort de Degrelle, sans parler des succès électoraux inquiétants de Jean-Marie Le Pen en France et des «Republikaners» en Allemagne.

Face à ces menaces, nous, citoyens, avons des droits, mais aussi et surtout des obligations. Le droit à la démocratie et à la liberté d'expression sont selon toute évidence, les pierres d'angle de notre société. Mais si nous amputons notre pays de ces éléments fondateurs, il risque de s'écrouler tout entier, entraînant avec lui tous les efforts de construction de tout un peuple qui veut s'arracher à la crise dont il est victime et atteindre un sommet qui pourrait bien le sauver, l'Union Européenne. Pour parer à ce désastre, nous avons des devoirs. D'abord, le devoir, et pas seulement le droit, de voter car le fait d'exprimer son opinion dans une urne pour voir élire la personne digne de nous représenter est l'emblème de la démocratie. Cette même démocratie qui nous permettra de bénéficier d'une Chambre et d'un Sénat multicolores et non pas monochromes.

Et puis, l'obligation pour chacun de nous de recevoir une éducation civique pour être capable de faire face intelligemment et en toute connaissance de cause aux tendances extrémistes qui refont surface de nos jours. Car, lors de la montée du parti nazi en Allemagne, ce sont bien des intellectuels et des artistes qui, par leur juste compréhension de la situation sociale et politique, avaient prévu la suite funeste des événements. Certains, prévoyants et faute d'avoir été entendus, avaient même émigré aux U.S.A. Et dès le

début du III^{ème} Reich, l'objet des premières destructions fut les livres qui représentaient par leur vertu critique un danger pour l'idéologie nazie. Certains auteurs (comme Thomas Mann, Johannes R. Becher, Nelly Sachs) furent même contraints à l'exil pour ne gêner en rien la propagande hitlérienne.

Pour conclure, nous nous trouvons ici à un tournant de notre histoire, tournant qu'il faut bien se garder de prendre à la légère. Devant cette situation, deux solutions s'offrent à nous. Si l'on se donne la peine de prendre en considération les droits et devoirs civiques et de les mettre en application pour réagir au mouvement extrémiste et barbare ascendant, la démocratie connaîtra sans doute un avenir heureux au sein de notre pays. Par contre, si cette prise de conscience est écartée des préoccupations primordiales des dirigeants politiques et de chacun de nous, citoyen et responsable, nous courons à toute vitesse vers le retour de l'extrême droite et d'un régime totalitaire. En d'autres mots, nous nous précipitons vers un suicide social qui commencera inévitablement par l'asphyxie de notre système démocratique.

L'initiative d'une journée consacrée à la démocratie, le huit mai, est déjà un pas en avant posé par des individus lucides et engagés qui ont compris où se situaient les valeurs fondamentales de notre société.

En sera-t-il de même pour chacun de nous ? Je l'espère, car alors seulement nous pourrons porter avec grandeur et fierté le nom d'«homme».

**Prix conjoint de la Fondation Auschwitz
et de la Députation
permanente de la Province de Hainaut**

**- Mademoiselle Frédérique GOBERT -
Athénée Royal d'Ath.**

BELGIQUE, RÉGIME TOTALITAIRE DANS QUELQUES ANNÉES ?

Sur cette question digne de la presse à scandale, il est cependant bon de s'interroger de manière claire et objective. Sans que la majorité des citoyens ne s'en rende compte, le fossé démocratie-régime totalitaire est vite franchi ! L'histoire nous l'a appris par la montée au pouvoir d'Hitler et les horribles conséquences qui en ont découlé. Période de crise économique, sociale et politique, citoyens désabu-

sés, le décor est planté. Facile alors pour un individu peu scrupuleux de s'imposer comme acteur principal promettant monts et merveilles, reprise de l'économie, travail et tutti quanti.

La résurgence des sectes le prouve : les citoyens, en état de choc, ne savent plus à quel saint se vouer ! Ils sont prêts à croire à n'importe quoi, à suivre comme des moutons de Panurge le premier berger qui s'occupera un peu plus de leurs problèmes sociaux. Ce berger, l'Histoire a permis d'en dresser le portrait-robot : il n'est en fait que le loup dévoreur de brebis ! Hitler, Mussolini, Staline, la liste est longue. Mais qu'ont-ils de si particulier ces meneurs de troupeau ? Oh oui, ils promettent du travail et du pain. Mais à quel prix ? Tout simplement celui de la liberté, du droit à la différence et des droits de l'homme. Nul ne peut nier ni oublier les camps de concentration où des millions de gens ont été exterminés. Accepter un tel personnage à la tête d'un pays, c'est oublier à jamais les différences culturelles, ethniques, religieuses, c'est perdre son identité. Un exemple : l'abolition de l'art dit bourgeois par les Communistes. Pourquoi vouloir ériger l'art socialiste à tout prix ? Parce que, dans un régime totalitaire, l'art ne peut plus exprimer la personnalité : tout individualisme étant banni, l'artiste doit promouvoir le système politique et permettre l'identification au groupe. Toute réflexion, toute interrogation est interdite : le peuple n'a plus qu'à obéir aux idées mégalomanes d'un tyran, est-il nécessaire de préciser «sadique» ? ! Et tout cela porte un nom ! Antithèse de la démocratie, ce troupeau avec son berger n'est autre qu'un régime totalitaire. Celui-ci évidemment ne fonctionne pas seul : il est basé sur des polices privées telles que Tchéka, Stasi, ... qui permettent la localisation des éléments «indésirables», opposants au régime, trublions, Juifs, ... lesquels seront ensuite éliminés plus que sauvagement. Un autre grand principe est de diviser pour régner. En montant les gens les uns contre les autres, impossible de mener à bien une révolution dirigée par quelques réfractaires à la politique tyrannique. C'est ainsi qu'apparaît le facteur de la délation. Tout régime autoritaire fonctionne sur base de délation. Acte infâme qui consiste à surveiller voisins, amis et même famille. Dans certains pays à l'heure actuelle, on apprend même aux enfants, dès leur plus jeune âge, à dénoncer leurs parents !

La délation est pourtant d'actualité dans notre démocratie qui se porte plutôt mal. Personnellement, je suis opposée à

tout acte de délation. Celle-ci, propre au totalitarisme, ne peut être dans un régime démocratique ! Derrière cet acte dit civique par ceux qui le pratiquent, on ne trouve généralement comme motivation que jalousie ou vengeance. On dénonce son voisin, un collègue pour avoir triché avec le fisc, alors qu'on l'a déjà fait soi-même. Mais jamais on ne dénoncera les individus trop louches, car on a tout simplement peur de tremper dans un sale trafic. Il ne faudrait pas se mouiller ! Voilà ce qu'est en gros la délation en Belgique aujourd'hui. Elle n'est sans doute qu'une conséquence d'un mauvais travail de la justice ou d'un manque dans la législation. On peut facilement éviter le principe de la calomnie par d'autres moyens. Par des contrôles plus pointus de la part des inspecteurs fiscaux, par des dossiers de police mieux ficelés dont on se servirait dès l'apparition d'un événement suspect et non à la fin de l'enquête, ...

Aux yeux de la majorité, le pays va mal. Laissons de côté les problèmes économiques. Non, le pays ne va pas si mal : ça pourrait être pire encore ! Tant que nous avons le droit de vote et la liberté d'opinion, rien n'est perdu. Mais il est clair que notre démocratie est menacée et que notre système politique ne tourne plus rond ! Facile pourtant de critiquer nos politiciens. Ce ne sont après tout pour la plupart d'entre eux (enfin, espérons-le !) que des gens qui nous ressemblent. Le pouvoir, souvent, corrompt. Arrêtons donc de critiquer les autres sur des actes que, à situation égale, nous commettrions peut-être.

D'autre part, il est difficile de gouverner un pays. La démocratie n'est pas seulement une affaire de ministres. Une démocratie, ce n'est pas seulement aller voter régulièrement pour la personne de son choix. C'est avant tout avoir le droit de se gouverner, d'être soi-même, de s'exprimer. Tout cela bien sûr en respectant les autres. Mais c'est aussi remplir des obligations, le plus souvent morales ! Il faut prendre conscience de cette souveraineté du peuple et l'assumer. Chacun est en effet appelé à travailler, à bâtir la démocratie dans son pays. Ce n'est pas, comme beaucoup de jeunes ont tendance à le croire à l'heure actuelle, un dû. C'est quelque chose qui se construit chaque jour, avec la participation de tous, en analysant ses échecs pour sortir vainqueur des épreuves et des difficultés. Avant de refaire le monde, de critiquer les dirigeants, changeons d'abord nos mentalités, souvent basses, «petit esprit», et motivées par la jalousie. Nous devons agir pour sauvegarder notre régime

politique. Agir en informant les citoyens jeunes ou moins jeunes, en leur expliquant les enjeux de la démocratie. Le danger est en effet grand de franchir le fossé qui nous sépare des mondes injustes et inhumains, où la Terreur est souveraine. Laisser une petite place aux partis fascistes aujourd'hui, sous prétexte qu'ils sont plus efficaces, c'est, demain, revivre l'abomination de la Gestapo et de l'Holocauste. A la veille de la commémoration de la fin de l'Horreur, il est important que chacun en soit conscient...

**Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Namur**

**- Mademoiselle Véronique FLAMENT -
Institut Notre-Dame du Sacré Coeur de Beauraing.**

Depuis le mois d'août dernier, notre pays est secoué par l'affaire Dutroux et la découverte de dysfonctionnements flagrants de la part de la police et de la justice.

Horriifiés, les Belges sont sortis de l'apathie dans laquelle ils s'enfonçaient pour réclamer justice. Afin de rétablir la confiance, une Commission d'enquête parlementaire fut mise en place ; elle travaille sous le signe de l'union et aboutit à l'établissement d'un rapport accablant. Un premier pas a été franchi mais les citoyens doivent rester vigilants pour que le pays continue sa marche.

Comment dès lors envisager l'avenir de notre pays ? Comment concevoir les droits et obligations des citoyens ? Que penser des appels récents liés à l'affaire Dutroux qui peuvent mener à la délation ? N'y a-t-il pas de relations entre l'actualité et les situations de crise qui ont permis aux totalitarismes de s'installer ?

Oui, la Belgique a encore un avenir ; les funérailles de Julie et Mélissa, d'Ann et Eefje, de Loubna, la marche blanche qui a rassemblé 350.000 personnes ont témoigné de la vitalité d'une population qui aspire à une société plus fraternelle. Avec beaucoup de lucidité, les parents de Julie et de Mélissa ont ensuite soutenu la Marche multicolore pour l'emploi ; ce sont eux aussi qui disent aux Comités blancs : «Il n'est pas nécessaire de faire des choses pour nous. Mais faites des choses autour de vous, pour des gens en difficulté dans votre quartier par exemple.» C'est pourquoi, je voudrais traiter essentiellement du chômage, ce cancer immonde qui ronge notre société depuis tant d'années.

Une idée fait aujourd'hui son chemin : les hommes veulent vivre autrement. Trop de personnes, confrontées au chômage, sont désormais prêtes à lutter pour une société solidaire qui mettra l'homme au premier rang de ses préoccupations. Le travail doit être un facteur d'humanisation de la Terre et il est impératif que les responsables politiques avancent des idées claires et fortes pour progresser. La semaine de quatre jours est une de ces idées et comme le montre un sondage récent réalisé en France, 68% des personnes interrogées sont prêtes à travailler moins en acceptant une baisse de salaire. Une société progresse lorsqu'elle adopte un projet social, qu'elle l'exprime et le développe pour le soumettre aux hommes politiques qui le mettront en oeuvre. Ce sont des réformes sociales telles que l'instauration en Belgique de la Sécurité sociale née d'un vaste mouvement solidaire qui donna un sens à la vie des travailleurs après la seconde guerre mondiale, dans un contexte économique bien plus difficile que celui que nous connaissons aujourd'hui.

Droits et obligations doivent être énoncés clairement dans un tel projet de société. En matière de chômage, François de Closets propose une collaboration active et contractuelle du demandeur d'emploi qui bénéficierait d'une forte indemnisation le temps d'une reconversion plus ou moins importante.

En d'autres mots, le demandeur d'emploi aurait non seulement le droit de percevoir des indemnités élevées mais également le devoir de se reconvertir activement. Il obtiendrait ainsi le droit de travailler à nouveau et, dans l'attente, la société lui assurerait un revenu décent.

Une autre obligation des citoyens dans une société solidaire est de lutter contre les dysfonctionnements, mais pas n'importe comment.

Récemment, les Belges furent invités, en raison des circonstances, à dénoncer les pédophiles, même de manière anonyme, via un numéro vert. Il s'agit là d'une solution qui risque de se révéler pire que le mal. La société nous offre assez de moyens de défense pour que nous n'ayons pas besoin d'avoir recours à de telles méthodes. Semblables pratiques poussent des individus sans scrupules à accuser n'importe qui pour des raisons sordides. Pourtant, après les tragiques leçons de la deuxième guerre mondiale, n'avait-on pas juré qu'on ne nous y reprendrait plus ?

De même, comme dans les années '30, le danger du totalitarisme nous guette. L'annonce quotidienne à la télévision de fermetures d'usines et de licenciements génère l'angoisse. La tentation est grande d'accuser les hommes politiques de tous les maux : ils protègent les pédophiles, ils sont incapables de résoudre les vrais problèmes, ils sont tous corrompus...

Fatigués d'entendre sans cesse parler de crise et de sacrifices à répétition, des Belges en viennent à voter pour l'extrême droite. Les extrémistes ont le vent en poupe et par des discours simplistes, concernant notamment les étrangers, ils flattent l'électeur et ses instincts les plus vils.

En conclusion, je crois que seul un projet de société ambitieux, une solidarité effective, des changements réels comme l'instauration d'une réduction du temps de travail permettront de sauver, voire même de faire progresser la démocratie et de redynamiser notre pays. Cependant, comme l'explique Martin Luther King, «moyens et buts doivent être cohérents, parce que le but préexiste dans les moyens». On n'arrivera donc pas à résoudre les problèmes actuels par la délation mais par le courage et un sens accru de nos responsabilités : aux nouveaux droits des citoyens correspondront de nouveaux devoirs.

Prix de la Fondation Auschwitz pour la Province de Liège

**-Monsieur Christophe MOISSE -
Athénée Royal «Air Pur» à Seraing.**

Pour les observateurs et peut-être un jour pour les historiens, il faut distinguer *avant* et *après* la *Marche blanche*. Notre pays évolue, les fonctionnements de ses institutions sont remis en questions, les gens descendent dans la rue pour obtenir des changements. Quel avenir faut-il préparer ?

Dans un Etat démocratique, les habitants ont des droits et des devoirs ; les uns et les autres doivent, selon moi, être précisés.

Par exemple, si tous les citoyens sont égaux en principe, dans la réalité les faits semblent le démentir. Les parents de Loubna Benaïssa n'ont pas reçu la même attention, la même aide que les industriels connus et possédant des relations permettant à l'enfant d'être immédiatement recherché puis retrouvé vivant. Y aurait-il des citoyens de deuxième catégorie ? Evidemment non ! Des moyens permettant à

chacun de faire respecter ses droits sans prendre garde au *poids* politique, financier ou autre des familles, sont donc nécessaires.

D'autre part, si nous tenons compte des marches pour l'emploi et autres événements de ce type nous constatons le désir de la population d'élargir la notion de droit au travail, de réclamer du gouvernement une intervention pour le garantir par exemple en ne se contentant pas de distribuer les avantages financiers pour attirer les entreprises mais en rendant difficile, une fois les aides de l'Etat, donc du citoyen, *digérées*, leur départ vers d'autres lieux où d'autres avantages les attirent. Bref, un Etat qui se sent d'avantage concerné par sa population.

Ceci n'est pas une remise en cause de la constitution qui garantit les droits du peuple mais bien de certaines lois ou modes d'application. Les gens veulent qu'on tienne compte d'eux.

La notion de devoir me paraît aussi nécessiter une évolution. Pendant de longues années, la politique n'a suscité que le désintérêt, source des problèmes actuels. A l'avenir, le citoyen devra manifester son intérêt pour la politique s'il ne veut plus qu'on décide pour lui. Sans la marche blanche, les politiciens n'auraient pas constitué la Commission Dutroux et tenté de remédier aux dysfonctionnements ; sans l'action des familles des victimes, pas de Commission Rwanda ou des tueries du Brabant wallon. De simples particuliers qui arrivent à faire modifier des comportements ou des lois, voilà un phénomène nouveau qu'il faudra encourager à l'avenir. Tendre vers plus de participation semble essentiel et la pratique de techniques telles que le referendum sera un progrès vers plus de démocratie. Une éducation à la participation devra se faire à tous niveaux : école, quartier, commune, Etat.

Toutefois, je dois ici m'exprimer à propos d'appels récents qui peuvent mener à la délation. Celle-ci n'est pas admissible mais le problème est : *Pourquoi en arrive-t-on là ?* La cause est le manque de confiance des citoyens, la peur de s'exprimer face à des policiers ou des magistrats, donc les mauvais contacts entre l'homme de la rue et les systèmes sensés le protéger, l'aider. Revoir ces systèmes au niveau de l'accueil, de l'écoute, de l'image est essentiel. Ils devront dorénavant être perçus comme étant au service du public et non comme des outils de répression dont il vaut mieux se tenir à distance.

Le mot délation évoque les théories nazies et totalitaires... Leurs adeptes jouent sur l'insécurité actuelle, l'amplifient au besoin, pour réclamer des mesures de protection. Ils souhaitent l'accroissement des pouvoirs policiers, multiplication des fichiers, autorisation des écoutes téléphoniques, contrôle des messageries informatiques, etc. Tant qu'on y est on pourrait aussi jeter les étrangers hors du pays, revenant ainsi aux théories de purification ethnique chères aux nazis ! J'espère que les jeunes pourront tenir compte d'exemples récents tels que celui de la guerre en Bosnie pour comprendre où de telles idées peuvent mener un peuple. L'image de ces milliers de personnes, jeunes et vieilles, belges ou immigrées, laïques et croyantes défilant ensemble dans la dignité.

Pour éviter ces dangers, les liens entre citoyens et systèmes policier, judiciaire et législatif doivent être renforcés, en y incluant la participation, la compréhension mutuelle. Ce sont là les points essentiels de l'évolution que je souhaite à mon pays. L'image de trois cent mille personnes qui défilent dans la rue avec dignité afin de construire un monde meilleur est, je le souhaite, une préfiguration de ce que sera l'avenir.

**Prix de la Fondation Auschwitz
pour la Province de Luxembourg**

**- Mademoiselle Anne-Julie MIGNON -
Institut Saint-Joseph à Saint-Hubert.**

A seize ans, lorsqu'on nous demande nos projets d'avenir, les réponses restent parfois assez vagues. Notre manque d'expérience ne nous permet pas toujours d'avoir une juste approche des problèmes d'aujourd'hui et encore moins sur ceux de demain. Personne ne peut savoir ce que lui réserve son destin. Cependant les leçons du passé doivent nous inspirer pour tenter d'améliorer le futur.

Toutes les nations connaissent de nombreux conflits. Notre petit pays n'y échappe pas et même un problème linguistique pourrait, si l'on n'y prend pas garde, le scinder.

S'imaginer pour demain un pays entièrement pacifique, où tout le monde vivrait dans la joie et la plénitude est parfaitement utopique, bien que ce soit le désir de chacun. Malheureusement de nombreux désaccords subsistent et aucune solution ne fait surface. Il serait donc un peu dérisoire de croire que tout va changer du jour au lendemain.

Mais même si nous ne pouvons pas refaire notre société, nous pouvons envisager de l'embellir, la rendre plus agréable à vivre.

Lorsqu'on nous demande à nous, adultes de demain, comment nous imaginons l'avenir de notre pays, nous sommes souvent tentés de répondre que nous voulons avant tout plus de sécurité, de confiance, de compréhension, de sensibilité et aussi garder une unité qui aujourd'hui est souvent remise en cause par le monde politique.

Face aux événements qui ont bousculé dernièrement la Belgique, nous sommes indignés, révoltés et même écoeurés. Comment pouvoir envisager que des personnes aussi criminelles et odieuses profitent d'enfants sans défense ? Avec de pareilles personnes et de semblables comportements coupables, il est certain qu'il sera difficile d'évoluer positivement. Certains profitent de ces situations tendues pour se mettre en évidence et même pour s'enrichir. Aujourd'hui l'argent est devenu pour beaucoup une raison de vivre et elle dépasse les valeurs humaines. De nombreuses personnes sont sans scrupule et tentent tout et n'importe quoi pour s'enrichir, même de manière vile et malhonnête, les médias *crachent* chaque jour des récits qui illustrent ces situations. Aussi certains se laissent aller à des sentiments extrêmement bas et pas toujours pour en tirer un profit financier mais parfois tout simplement dans le but de nuire à autrui, ou encore pour se mettre en évidence de manière malsaine.

La mise en place d'un numéro vert spécial visant à la dénonciation secrète de personnes suspectes s'est avérée assez bénéfique dans la recherche de la vérité. Que faut-il cependant penser d'une telle initiative ? Elle doit être parfaitement contrôlable et contrôlée pour ne pas entraîner des dérives. Il est quelquefois facile, sous le couvert de l'anonymat de dénoncer uniquement dans un but de basse vengeance ou dans celui de nuire. De tels actes sont criminels. Notre confiance envers les gens qui nous entourent doit-elle être à ce point critique, voire même méfiante ? Les mensonges laissent vite la crainte s'installer et nous en arriverons à mettre en doute chaque parole, chaque intention. Avec de telles appréhensions, comment pouvoir construire une société meilleure ?

En période de guerre, la délation a fait de nombreuses victimes innocentes. Les autorités s'accommodaient de ces pratiques. Ces erreurs ont déchiré des nations, il nous faut

donc être vigilants pour éviter que de telles initiatives détruisent l'homme et son honneur et mettent en péril le fonctionnement d'une vraie démocratie.

Une société meilleure s'entend avec beaucoup plus d'égalité. Tous égaux mais tous différents est la situation dans laquelle nous sommes plongés. Aujourd'hui, l'évolution est certaine au regard d'un passé même récent, mais beaucoup de chemins doivent encore être parcourus.

Éliminer les personnes en raison de leur physique, de leurs opinions ou mentalités différentes est un acte criminel. Les guerres ont fait et font encore de nombreuses victimes presque toujours innocentes et impuissantes devant le conflit. Les conflits d'origine raciale qui peuvent aller jusqu'à l'extrême, comme nous avons pu le vivre il y a quelques années ou quelques mois encore, doivent cesser. Les comportements racistes doivent être bannis et les guerres doivent s'arrêter.

Hitler menait une politique très dure, stricte et ses partisans le craignaient ; mais la dictature n'est pas la meilleure politique. Une nation n'est pas formée d'une seule personne et pour prospérer, il faut que chacun apporte sa pierre à l'édifice, sans quoi la responsabilité pèse trop lourd et pour finir c'est le déséquilibre puis la chute.

Chaque homme est rempli de qualités avec bien sûr des défauts. Il faut savoir découvrir et mettre en évidence ses talents et assumer ses torts. Dans le but de s'entraider et se respecter, au lendemain de la Révolution française, l'Assemblée Constituante de l'époque en France adoptait un premier texte sur la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Depuis lors, les textes ont évolué pour permettre au plus grand nombre d'être protégé. Trop souvent nous oublions que de tels écrits existent et ne pensant qu'à son bonheur personnel, égoïstement, on choque le bien-être des autres. Cette déclaration n'a pas vu le jour pour que 200 ans plus tard, elle soit oubliée mais elle était inspirée dans le souci du bien-être de tous. D'autres déclarations et résolutions ont été arrêtées et prises, la Déclaration des droits de l'homme en 1948, les droits de l'enfant, la Déclaration des droits de l'homme contre le racisme sont de même nécessité et il est indispensable de les garder gravées dans sa mémoire. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen reprend sans ambiguïté : «Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits». Il est indispensable de mieux définir cette égalité et ces droits afin que chacun

non seulement s'engage à les respecter mais soit aussi sanctionné en cas de défaut.

Une nation sereine, ouverte, confiante, généreuse et où chacun trouverait sa juste place serait l'idéal mais n'est-ce pas seulement un rêve dans lequel on désirerait se perdre à jamais. Il faut se réveiller et ouvrir grand les yeux sur la réalité et surtout ne pas l'ignorer car en occultant volontairement ou pas ce qui requiert notre attention et sans doute notre aide, nous devenons coupables et complices, même passivement du recul de la société.

**Prix conjoint de la Fondation Auschwitz
et de la Députation
permanente de la Province de Namur**

**- Monsieur Régis BERGERET -
Institut Notre-Dame de Beauraing.**

Licenciements, conflits sociaux, corruptions, actes pédophiles, pollution, ... tous ces problèmes font la une de nos journaux ! Comment imaginer l'avenir de notre pays ?

Il est vrai que depuis les révélations macabres dans l'affaire Dutroux, les parents des victimes sont parvenus grâce à une bravoure exemplaire, à secouer à la fois la léthargie du peuple et l'inertie des institutions. Ils ont ainsi réveillé bon nombre d'honnêtes citoyens, inquiets et désireux de changements.

Et dans notre système démocratique quelque peu malade, où certains en oubliaient leurs devoirs, on a vu des citoyens prendre conscience de leurs droits. Ainsi des pétitions pour une justice plus ferme et pour le juge Connerotte ont circulé, des comités blancs se sont mis en place, une presse jalouse de sa liberté a fait pression pour qu'éclate la vérité, ... Puis à travers des commissions d'enquête, ministres, parlementaires, magistrats, hauts fonctionnaires ont été amenés à s'interroger sur la situation et l'avenir de notre pays.

Certes, il serait trop facile de blâmer toute la classe politique. Tous incompetents ou corrompus ? Non, sûrement pas ! Chaque citoyen doit prendre conscience que la santé de la démocratie dépend de tous. Et des cris se sont élevés : des parents, grâce aux médias, ont exprimé leur révolte, de simples citoyens ont téléphoné pour dénoncer, ... Oui, face à la violence, face à l'injustice, il faut oser parler, il faut réagir. Si on entend les cris d'un enfant martyrisé, il serait criminel de se boucher les oreilles. Mais attention ! Le

chemin menant de la dénonciation à la délation est très court !

On doit hélas se souvenir du nazisme, de la déportation et du génocide de millions de personnes. Si ce régime a pu s'installer, c'est notamment à cause de la collaboration et de la délation sur lesquelles se sont structurés à toute époque les systèmes dictatoriaux et totalitaires. Il va s'en dire qu'actuellement de telles politiques sont toujours défendues par des partis extrémistes, qui s'en donnent à coeur joie pour dénoncer les carences du gouvernement. Or, leur popularité augmente un peu partout en Europe. La France semble d'ailleurs subir de plus en plus les assauts de ces partis comme le Front National dirigé par Jean-Marie Le Pen qui prône l'idée d'institutionnaliser la délation. Et pourtant, que de leçons nous ont apportées l'histoire !

Dès lors, il nous faut réagir face à tous les dangers qui nous menacent. Restaurons le civisme et les valeurs de solidarité, de fraternité, d'égalité, de justice, ... Et là le monde politique, les médias et les éducateurs ont un grand rôle à jouer, surtout auprès des jeunes qu'il faut interpeller et mobiliser. Que l'histoire soit régulièrement rappelée et qu'une culture politique prenne un nouvel essor. Par ailleurs, n'hésitons pas à faire preuve d'audace et de tolérance, en suivant l'exemple de Nabela Benaïssa. Ou redisons avec Valéry «Enrichissons-nous de nos différences mutuelles !»

Bref, mobilisons-nous, tous, en tant que citoyens belges, pour que le gouvernement comprennent enfin le besoin d'un changement concret. Certains nous diront qu'il est plus facile de parler que d'agir. Mais que ceux-ci sachent que si rien ne se dit, rien n'avancera et ne bougera. Il faut apprendre à exprimer ses opinions, à «se mouiller» malgré toutes les pressions externes. C'est à ce prix que nous combattons les extrémismes et que nous ferons triompher la démocratie !

**Prix conjoint de la Fondation Auschwitz
et de la Députation**

Permanente de la Province de Liège

**- Monsieur Jean-Thomas BELLOT -
Institut Saint-François Xavier II à Verviers.**

En moins d'un an, la Belgique n'a cessé d'être secouée par les voiles levés sur des affaires politiques et judiciaires plus odieuses les unes que les autres. L'affaire Cools, les

multiples pots-de-vin des partis politiques, les Commissions d'enquête sur les agissements de Dutroux, les tueurs du Brabant wallon et le Rwanda et, à présent, l'affaire du tueur de Mons. Beaucoup pour un si petit pays... Que faire pour stopper l'engrenage ? Un changement est-il utile et si oui lequel ? Sommes-nous sur la bonne voie ? Autant de questions que se pose aujourd'hui tout un peuple.

Tout d'abord, bannissons définitivement ce vent de panique qui souffle dans nos rues. Il est vrai que nos médias nous ont déversé un flot quotidien d'horreurs, mais au-delà bien sûr de ces horreurs, nous pouvons constater que la réaction de la Belgique fut des plus positives. En effet, ceux qui se disent «honteux» d'être belges sont des plus condamnables, car la Belgique vient de démontrer qu'elle abritait une civilisation développée. Réjouissons-nous de n'avoir vu aucune forme de «secret-défense» venir entraver la marche des dernières enquêtes, réjouissons-nous de la mobilisation populaire, réjouissons-nous à la vue de ces quelques incorruptibles qui, debout au milieu des ruines, s'acharment à améliorer le fonctionnement de notre Etat.

Le pays fut en danger, menacé plusieurs fois par l'instabilité du Gouvernement poussé par les «révoltés», et avant par les désirs ridicules de séparation. L'orage semble à présent s'estomper au profit d'une Belgique qui a, au travers de cette douloureuse expérience, gagné en maturité. Félicitons aussi le citoyen belge qui a, à la perfection, joué son rôle en soutenant les victimes et en manifestant aux dirigeants son désir d'améliorations radicales.

Mais cela doit s'arrêter là ! Le risque est en effet réel. Beaucoup d'entre nous n'ont pas tout de suite remarqué le jeu auquel se livrait Monsieur D'orazio qui essaya de grossir la marche des ouvriers de Clabecq avec les «marcheurs blancs», dans le seul but de faire monter le chiffre des manifestants et de mettre plus de poids dans sa balance.

Il est, je pense, juste de dire que certaines actions entreprises après ces derniers événements sont totalement ridicules, dangereuses et immorales. N'a-t-on pas été sur le point de créer un parti blanc qui, (et cela dit sans méchanceté) s'il s'était retrouvé au pouvoir, se serait politiquement montré incompetent. Les appels à la délation sont donc aussi à écarter. Même si cela peut s'avérer utile à la police, ils entraînent un climat malsain. Et, après avoir énoncé tous les suspects «possiblement potentiels», n'en viendra-t-on pas à dénoncer les étrangers en situation irrégulière ? Nous

pouvons malheureusement mettre un nom à tous ces actes : la peur. Et la peur peut se montrer très dangereuse.

Certes, il y a eu des erreurs impardonnables et les coupables doivent être punis. Il y a aussi un sérieux problème au niveau de la question de la détention. Les peines incompressibles ne sont sûrement pas la solution, car un homme qui passe deux ans en prison éprouve déjà des scrupules envers son méfait. Je pense que rendre les conditions d'incarcération plus rigoureuses serait plus efficace.

Nous avons, aujourd'hui, passé le plus difficile sans succomber aux fausses promesses de l'extrême droite. De plus, même si le climat fut tendu, il n'y a aucun rapprochement à faire avec l'Allemagne des années '40. Le nazisme s'est développé grâce à trois facteurs : un peuple vivant dans le chaos de la défaite, une crise économique grave et un leader sans scrupule et prêt à tout. Nous ne retrouvons aujourd'hui aucun de ces facteurs dans notre pays. Veillons tout de même à éviter qu'un matin, sans en avoir pris la précaution, nous nous retrouvions dirigés par le «Vlaams Blok» ou un autre organisme dangereux.

En définitive, la Belgique est appelée à rester ce qu'elle est : une nation réunie autour d'un drapeau, d'un souverain et d'un hymne national. Une nation comptant parmi les plus humaines du globe. L'héroïsme de nos soldats dans les tranchées de l'Yser et le rassemblement patriotique de l'année écoulée n'ont rien à s'envier. L'un comme l'autre a permis de repartir et de redonner espoir à tout un peuple. Un peuple qui ne dira plus jamais : *«Je suis honteux d'être belge, mais je suis fier d'être belge.»*

**Prix conjoint de la Fondation Auschwitz
et de la Députation permanente
de la Province de Luxembourg**

**- Monsieur Jérôme CHAPLIER -
Institut Saint-Remacle à Marche-en-Famenne.**

1830 et l'indépendance de la Belgique. 14-18 et les lourds sacrifices dans les tranchées. 40-45 et tous ces courageux qui ont donné cinq ans de leur jeunesse, leur santé, leur vie. Serait-il possible que la mémoire belge gomme les raisons essentielles de tous ces sacrifices ? A savoir la défense de notre sol national, la sauvegarde de nos libertés, le droit à la vie, à l'intégrité morale et physique, à la tolérance et à l'égalité.

Tous ces droits pour lesquels nos ancêtres se sont battus, ils refont surface actuellement. Notre pays traverse une période de doute, de crainte, d'angoisse. Les communautés linguistiques se perçoivent mal et semblent s'éloigner toujours plus, le monde politique croule sous les affaires (Agusta, Dassault, Cools, ...), la situation économique n'est pas apte à instaurer la confiance (Clabecq, Renault, ...) et enfin, nos institutions sont mises à mal (justice, gendarmerie, armée, ...). La crise est là, et bien là. Mais, comme en 1830, en 14-18, en 40-45, on sent que le peuple bouge, veut lutter pour affermir ses droits, les mêmes que ceux pour lesquels il s'est battu il y a tant d'années.

En effet, aujourd'hui, les citoyens belges ont compris qu'ils avaient aussi des obligations : celle de faire tout pour que ses droits soient respectés, celle d'aider les victimes de toutes les injustices, et plus particulièrement les enfants, celle de nous montrer face à un pouvoir politique qui nous oublie, celle d'oser crier notre ras-le-bol, bref l'obligation de jouer à fond notre rôle de citoyen, actif et solidaire. C'est ce qui arrive maintenant. De façon sereine et réfléchie, la marche blanche en est un bel exemple, nous nous mobilisons, et c'est ce qui va nous permettre de jeter les bases d'une Belgique nouvelle. Notre pays ne sera plus jamais le même. Peut-être va-t-il se séparer en deux, peut-être va-t-il rester dans la crise économique quelques dizaines d'années encore, mais en tout cas quelque chose a changé. L'avenir de notre pays, c'est avant tout le peuple qui bouge et qui entraîne avec lui les institutions, le monde politique, pour une Belgique plus juste et plus sociale.

Nous tâchons cependant de garder ce calme, cette soif de vérité et de justice, car les dangers sont présents. Rappelez-vous le contexte dans lequel est né le nazisme dans les années '30. Crise économique, peuple qui en a marre, monde politique incapable de réagir, racisme qui s'accroît, cette Allemagne de 1930, c'est un peu la Belgique de 1997. Dans la tourmente actuelle, on a vivement critiqué l'initiative du juge Connerotte d'installer son numéro vert, simple outil de délation pour beaucoup. On a vite fait de penser aux régions totalitaires qui ont fait de cette pratique un des principaux moyens d'affermir leur pouvoir. Mais la situation ici est tout autre. Le numéro de téléphone mis en route ne concerne que les affaires de pédophilie et à été dicté par la gravité des moments que nous vivons. Il répondait au laxisme et à la langue de bois de nos institutions, et ne visait pas, comme Hitler le faisait, à monter les citoyens les

uns contre les autres pour assouvir sa soif de pouvoir. La seule soif que veut assouvir Connerotte est celle de la vérité.

Alors, ne laissons pas la Belgique devenir une deuxième Allemagne, continuons à nous serrer les coudes, à assumer notre rôle pour changer notre pays, et qui sait, le monde entier profitera-t-il de ce souffle nouveau, celui d'une société plus humaine.

Prix du Président de la Fondation Auschwitz

- Monsieur Laurent MOTQUIN -

**Athénée Provincial Mixte de Warocqué-Morlanwelz
(Province de Hainaut)**

Lorsque les difficultés politiques et économiques à l'intérieur d'un pays semblent sans issue rationnelle, le racisme est toujours une tentation pour fournir un bouc-émissaire à l'opinion publique.

C'est un lieu commun que de reconnaître que l'homme est capable du meilleur comme du pire, mais nous ne ferions qu'effleurer le sujet qui commence au-delà du pire, là où l'odieux provoque la nausée.

Par le passé, les Juifs furent les victimes lors de l'ascension d'Hitler au pouvoir, et actuellement, les immigrés dans la Belgique du chômage sont la cible des groupes d'extrême droite.

En effet, le simple jugement de supériorité ou d'infériorité porté sur les civilisations entraîne avec lui la négation des différences et leur rejet.

Que penser de Philip Dewinter, dirigeant du Vlaams Blok, qui préférerait la lecture de «Mein Kampf» et l'apprentissage des hauts hitlériens à la réforme de l'Etat ?

Il y a une dizaine d'années, ses blagues racistes sur les Arabes et les Juifs défrayaient les chroniques estudiantines. Désormais, il ne parle plus d'«Arabes», mais de problèmes d'immigration ; il n'évoque plus le racisme mais un droit à l'identité.

Selon lui, il faudrait créer des écoles pour les étrangers ; de ce fait, ils n'auront plus de problèmes de réadaptation quand ils retourneront chez eux. Car bien sûr, il faut les renvoyer dans leur pays, sous peine d'asphyxie.

En France, Le Pen soutient les mêmes théories nationalistes en provoquant un malaise généralisé dans l'opinion et un sentiment d'insécurité.

Je trouve ignoble que de tels hommes se forgent un nom dans les viviers de l'intolérance, de l'antisémitisme, du racisme et des frustrations éveillant la méfiance à l'égard de l'autre.

Les nationalistes assaisonnent la démocratie à leur sauce et, pour séduire les «gens biens», ils étoffent leurs discours avec des thèmes aussi démagogiques mais autrement plus nobles tels que l'indépendance de la Flandre, la famille, l'avortement et la jeunesse.

Il me paraît impensable que des individus aussi vils prennent le pouvoir sinon la prophétie d'un nouveau génocide pourrait bien être à nouveau entrevue.

En venant au monde, chaque individu possède théoriquement les mêmes droits comme la liberté d'expression, évidemment dans les régimes démocratiques. Il a également un rôle dans la société, si minime soit-il, car «chaque sentinelle est responsable de tout l'empire» comme disait Antoine de Saint-Exupéry.

Les discours classiques qui disent que les immigrés prennent l'emploi des Belges sont en grande partie des propos xénophobes. Ces immigrés ont au moins le courage de contribuer au fonctionnement de la société, ce qui n'est pas le cas de tous les Belges. Il ne faut pas condamner la différence, mais au contraire la cultiver pour en extraire l'essence de la tolérance qui devrait gouverner notre monde.

Nous devons apprendre à nous entendre et à nous aimer, mais ce qu'il faut modifier, c'est notre système de valeurs qui est influencé par l'éducation que nous recevons.

L'esprit de délation est sans doute alimenté par le cadre familial. La délation peut faire partie d'un amalgame de petits désaccords qui poussent certains à assouvir leur vengeance personnelle quand l'occasion se présente en dénonçant cette personne. Cet acte peut être qualifié d'immonde et de naturel car ne pas dénoncer quelqu'un tout en connaissant ses actes immoraux, c'est devenir complice de cet individu. Mais le contraire s'avère être un acte hypocrite et inhumain.

Le climat actuel qui baigne, dans la société, encourage, il est vrai, à dénoncer autrui. La délation n'est nullement sanctionnée par la loi puisqu'elle vient en aide dans tous les cas. Mais ce qui est grave est la mentalité qui sévit dans la société : l'hostilité, la vengeance et la haine écrasent la solidarité et la fraternité qui devraient être les mères de la conscience.

Durant la guerre, la délation battait son plein. Le totalitarisme a toujours développé un ignoble esprit de délation et de discorde. Les dictateurs refusaient l'équation du bien-être.

La guerre fut un terreau propice pour la floraison de la délation. Les traîtres n'hésitaient pas à livrer à la police allemande certains de leurs alliés pour recevoir les honneurs et pour se faire bien voir des Allemands.

Je trouve que ces façons d'agir sont indignes des hommes et développent un sentiment contraire à la morale.

Comment peut-on voir l'avenir du monde si l'échelle de valeurs de tous est à la discorde, à la méfiance et à la vengeance ? La réponse est évidente.

**Prix Andrée Caillet, membre du Jury et
Administratrice de la Fondation Auschwitz**

**- Monsieur Edouardo RIVIERE-LORPHEVRE -
Athénée Royal d'Ath.**

Toute dictature, tout régime totalitaire ne peut se mettre en place que suite à une crise de confiance entre les citoyens et la classe dirigeante. Les dictateurs sont, le plus souvent, élus démocratiquement par un peuple qui en a «marre» des anciens gouvernants, jugés corrompus et incapables. Ces citoyens leur font une confiance aveugle, espérant avoir enfin trouvé l'homme providentiel. Il suffit alors d'être beau parleur et un rien démagogue pour faire passer n'importe quelle décision, sous couvert de l'intérêt de la nation. Puis un jour, on se réveille et on se rend compte que les libertés individuelles ont été supprimées, que le pouvoir du chef est devenu illimité, que pour revenir en arrière, seul un soulèvement massif du peuple serait efficace, une révolution avec son habituel cortège de massacres, de bains de sang, de justice expéditive...

Cette fin atroce peut être évitée, si, dès le départ, avant même que les premiers signes n'apparaissent, il se forme, aussi bien chez les citoyens que chez les gouvernants, un

élan pour prendre en main l'avenir de la nation. Sans espoir dans le futur, le régime démocratique ne peut fonctionner correctement : si on exclu de la société, volontairement ou non, toute une série d'individus, une méfiance envers la classe politique se crée et entraîne à long terme la crise de confiance pouvant être fatale à notre régime politique.

Il faut donc s'attacher à garder intacts les droits essentiels des citoyens. Tout d'abord, le droit d'avoir un travail, de vivre décemment dans une société où tous sont égaux. Ces objectifs paraissent utopiques, mais il faut s'efforcer de les atteindre, de se les fixer comme but suprême. Pour cela, un effort de chacun est nécessaire. Car il ne faut pas oublier que, si les citoyens ont tous les mêmes droits, ils ont aussi tous les mêmes devoirs. Sans le respect de ces devoirs, eux aussi fondamentaux, la démocratie ne saurait exister.

Le système démocratique doit reposer sur une confiance mutuelle entre la population et les dirigeants, où chacun aurait ses droits, mais aussi et surtout ses devoirs. L'instauration de référendums populaires pour la prise des décisions en cours, un meilleur dialogue entre les deux parties, un contrôle du peuple sur la politique, une disparition progressive des politiciens «professionnels» pour revenir à l'idée de base de la démocratie : «le pouvoir au peuple», peuvent être des pistes pour empêcher la perte de confiance envers les institutions qui pourrait amener la tentation de voter pour des partis extrémistes ou fascistes par dépit ou par dégoût.

Car, comment voulez-vous imaginer l'avenir d'une Belgique dirigée par des partis (et des hommes) accusés de nombreux délits ? Ici, un politicien assassiné, là, le financement occulte d'une campagne électorale, ici encore l'un d'entre eux accusé de laxisme dans une affaire d'une gravité exceptionnelle. S'il n'y a pas un nettoyage en profondeur, nous risquons de tomber dans l'abîme.

Certaines décisions prises ne font qu'accentuer ce malaise ? Notamment ce projet d'appeler les facteurs liégeois à la délation. L'idée de départ peut paraître séduisante : cela pourrait faciliter le travail des différentes polices et l'avancement de certaines enquêtes. Mais en réalité cela ne fait, une fois de plus, que renforcer cette défiance envers l'autre. Tôt ou tard, cela risque d'entraîner des délations calomnieuses, des personnes épiant les moindres faits et gestes de leurs voisins, la perte des libertés individuelles. Encourager la délation, c'est revenir aux heures les plus sombres de la

guerre, où on dénonçait son voisin pour un oui ou pour un non, pour le fait d'avoir hébergé quelqu'un dont la seule faute était de croire en un autre Dieu, ou même parfois pour une simple querelle.

Ce sont là des pratiques exercées par le régime nazi qui décorait les enfants qui dénonçaient leurs parents. Dans ce régime, encore plus que la méfiance, c'est la peur qui règne : peur d'avoir tenu des propos sous l'effet de la colère, peur de ne pas en avoir tenu d'autres, peur de ses voisins, de ses amis, de ses propres enfants.

Le totalitarisme peut paraître une conséquence «logique» (du moins à long terme) de l'incapacité à gérer une nation. Mais ce n'est heureusement pas une fatalité. Si tous ensemble nous nous mobilisons pour veiller à la bonne application des lois, pour séparer le bon grain de l'ivraie parmi les dirigeants, pour davantage s'impliquer dans les affaires de notre pays, il sera alors possible d'envisager l'avenir sous de meilleurs cieux.

Règlement général du concours

Enseignement Secondaire Supérieur - Classes de 5ème et 6ème années.

ART. 1. - La Fondation Auschwitz, Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Univers concentrationnaire, institue un Concours annuel en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis.

ART. 2. - L'épreuve consiste en une dissertation sur un thème à déterminer chaque année. La durée de l'épreuve est au total de 2h00. Aucune précision ou explication quelconque ne peut être apportée lors de l'épreuve.

ART. 3. - Les prix sont attribués chaque année dans le courant du mois de juin lors de la remise des palmarès de fin d'année, pour récompenser les meilleurs travaux.

ART. 4. - Deux prix sont attribués à la Région de Bruxelles Capitale. L'un, offert par la Fondation Auschwitz et couvrant également le Brabant-wallon est d'un montant de 5.000 FB, l'autre, offert par l'Assemblée de la Commission Communautaire Française à un(e) élève de 5ème année, est d'un montant de 10.000 FB. Deux Prix sont également

attribués pour les Provinces de Hainaut, de Namur, de Liège et de Luxembourg conjointement avec les Délégations permanentes des Provinces précitées. En outre, certains lauréats participeront gratuitement au voyage d'étude à Auschwitz-Birkenau organisé par la Fondation Auschwitz. Ce voyage, d'une valeur approximative de 30.000 FB est d'une durée de 5 jours et a lieu au cours de la période des vacances scolaires de Pâques. La Fondation Auschwitz se réserve le droit de publier les travaux primés.

ART. 5. - Les travaux doivent être adressés au Président de la Fondation Auschwitz, le Baron Paul HALTER, rue des Tanneurs 65 à 1000 Bruxelles, à la date prévue dans les modalités d'application du présent règlement.

ART. 6. - Les travaux seront examinés par un Jury constitué à cet effet et comprenant des membres du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz, des enseignants et toute autre personne que ce Jury estimerait utile de s'adjoindre. Chaque membre du Jury présente un rapport sur les épreuves qu'il est appelé à examiner. Après avoir pris connaissance de l'ensemble des rapports, le Jury se prononce sur l'attribution des prix. La décision du Jury est sans appel.

ART. 7. - Tous les cas non prévus par le présent règlement relèvent de la compétence du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz.

Bibliothèque spécialisée

Les enseignants, chercheurs, étudiants et toutes autres personnes intéressées peuvent avoir recours à notre bibliothèque qui comprend plus de 4000 ouvrages couvrant l'ensemble des problématiques liées à l'entre-deux-guerres, au IIIème Reich, à la déportation, à l'antisémitisme, aux crimes et génocides nazis, etc.

Photothèque spécialisée

La photothèque de la Fondation Auschwitz comprend près de 3.000 photographies originales dont un millier relevant des camps de concentration et d'extermination nazis.

Prix Fondation Auschwitz

La Fondation a institué un Prix Fondation Auschwitz afin de récompenser un travail inédit et original constituant une importante contribution à l'analyse politique, économique, sociale et historique de l'univers concentrationnaire nazi et des processus qui l'ont engendré. Le Prix est d'un montant de 50.000 francs belges.

Cette année, sept travaux universitaires nous été soumis.

Il s'agit des contributions suivantes :

1. Nathalie BURNAY, *L'expérience concentrationnaire comme figure de la mort sociale*, Université Catholique de Louvain - Faculté des Sciences Économiques, Sociales et Politiques.
2. Sylvie FINET, *Le Silence ou l'Écrit. Le roman lazaréen : typologie comparative de récits portant sur l'expérience concentrationnaire*, Université de Liège - Faculté de Philologie romane.
3. Lionel VAN DONGEN, *Le Révisionnisme face à la liberté d'expression*, Université Catholique de Louvain - Faculté des Sciences Économiques, Sociales & Politiques.
4. Gilles RENARD, *Le pardon chez Vladimir Jankelevitch*, Université de Liège - Faculté de Philosophie et Lettres.
5. Olivier RASSON, *Le statut du témoignage oral. Les rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Université Libre de Bruxelles - Faculté des Sciences Politiques.
6. Annemie BOLLEN, *De Rathenaus in de Duitse economie*, Universitaire Faculteiten Sint-Ignatius, Faculteit Toegepaste Economische Wetenschappen (oriëntatie : Bedrijfseconomie, Internationale Economische en Diplomatieke Betrekkingen).
7. Eric R.J. LEFEBVRE, *The Trauma of Management : Management by Violence*, Limburgs Universitair Centrum, Faculteit Economische Wetenschappen.

Les délibérations ont eu lieu les 04, 06, 13, 20 et 27 mars 1997 ainsi que les 11 et 18 avril 1997.

Les travaux déposés ont suscité de très enrichissantes discussions parmi les membres des sept jurys composés, selon leurs compétences, de professeurs et chercheurs des Universités belges et françaises. Compte tenu des critères particulièrement rigoureux qui ont présidé les délibérations, les jurys en leur unanimité n'ont pas estimé devoir attribuer le Prix. Toutefois et compte tenu de la qualité remarquable de certaines contributions, les jurys ont décidé de faire bénéficier à quatre candidats l'application de l'article 4 du Règlement permettant à la Fondation Auschwitz d'accorder aux récipiendaires désignés une Convention de Recherche assortie d'une aide financière leur permettant la poursuite et l'amélioration de leur travail. Il s'agit des candidats suivants : Sylvie Finet, Gilles Renard, Olivier Rasson et Annemie Bollen.

Voici ci-après le règlement général du concours ainsi que des suggestions de thèmes sur des questions qui relèvent de différentes disciplines.

Règlement général du concours :

ART. 1. - La Fondation Auschwitz, Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Univers concentrationnaire, institue un Prix Fondation Auschwitz en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis.

ART. 2. - Le Prix Fondation Auschwitz peut être attribué chaque année dans le courant du mois de mars pour récompenser un travail inédit et original qui constitue une importante contribution à l'analyse politique, économique, sociale et historique de l'univers concentrationnaire et des processus qui l'ont engendré.

ART. 3. - Le Prix Fondation Auschwitz est d'un montant de 50.000 francs belges. Il ne peut être divisé et ne sera pas augmenté s'il n'a pas été attribué pendant une ou plusieurs années. La Fondation Auschwitz se réserve le droit de publier le travail primé.

ART. 4. - Le Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz se réserve la faculté, sur proposition du jury, d'allouer au lauréat un subside supplémentaire pour la poursuite de ses recherches.

ART. 5. - Trois exemplaires des travaux doivent être adressés au Président de la Fondation Auschwitz, le Baron Paul Halter, rue des Tanneurs, 65 à 1000 Bruxelles, au plus

tard le 31 décembre de chaque année. Les exemplaires des travaux non retenus seront renvoyés aux auteurs.

ART. 6. - Les travaux seront examinés par un jury constitué à cet effet et comprenant des membres du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz ainsi que toute autre personne que ce jury estimerait utile de s'adjoindre. Chaque membre du Jury présente un rapport sur les candidatures qu'il est appelé à examiner. Après avoir pris connaissance de l'ensemble des rapports, le jury se prononce sur l'attribution du prix. La décision du jury est sans appel.

ART. 7. - Tous les cas non prévus par le présent règlement relèvent de la compétence du Conseil d'Administration de la Fondation.

Suggestions de thèmes :

1. Histoire et Historiographie

Collaboration, Résistance, Déportation. Travail obligatoire. Mouvements de réfugiés politiques et raciaux vers la Belgique. Politique du gouvernement belge de Londres face à la persécution des Juifs en Belgique. L'attitude de l'appareil administratif, judiciaire et policier belge sous l'occupation envers la politique de déportation. Bilan raisonné des travaux historiques belges consacrés à la Seconde Guerre mondiale - problèmes d'approche et de méthodologie. Les enjeux de l'histoire orale. Le rapatriement. La Croix-Rouge belge et internationale. La vie quotidienne en Belgique sous l'occupation...

2. Economie

Les crises de 1923 et 1929. Le planisme. L'économie de guerre. Syndicats et patrons sous l'occupation. Le travail et l'économie concentrationnaires. La reconstruction dans l'immédiat après-guerre...

3. Sciences sociales, politiques et philosophie

Analyses des systèmes totalitaires et de leurs idéologies. Groupes sociaux, partis politiques, Institutions et Eglises face aux fascismes. Histoire du racisme et de l'antisémitisme. Les spécificités de l'antisémitisme nazi. L'institution concentrationnaire. Les explications causales à l'épreuve des génocides. Ere de masse et modernité. Les intellectuels, les fascismes et les idéologies totalitaires. L'esthétisation de la politique sous le IIIème Reich.

Stratégies et mécanismes de propagande sous le III^{ème} Reich. Philosophie, théologie et morale confrontées à l'après-Auschwitz. Enjeux et lieux de mémoire. Politiques d'épuration et répression de la collaboration en Belgique...

4. Psychologie, psychiatrie, médecine

Personnalité autoritaire et fascisme, psychologie de masse-foule-propagande. Les mythes mobilisateurs. La figure du chef. Statut et fonction de la médecine et de la psychanalyse sous le III^{ème} Reich. Le programme d'euthanasie nazi. Les statuts de l'expertise scientifique sous le III^{ème} Reich en matière médicale, hygiéniste et raciale. Analyse des témoignages, notamment audiovisuels des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis. Psychologie sociale et attitudes d'extrême-droite ou fascistes...

5. Histoire de l'art et littérature

L'esthétique nazie et ses productions. Productions esthétiques et littéraires d'exil. L'art concentrationnaire. La littérature concentrationnaire. La fiction comme outil de transmission. Littérature de l'Ordre nouveau, de la collaboration et de la Résistance...

6. Droit

De l'Etat de Droit à l'Etat totalitaire. Etat de Droit-Etat d'exception-Dictature-Etat totalitaire. La Justice, le Droit et la Doctrine sous le III^{ème} Reich. Les crimes contre l'humanité. Les procès - jurisprudence et doctrine. Politiques gouvernementales et instruments juridiques en matière d'extradition des criminels de guerre et des crimes contre l'humanité. La Commission belge des crimes de guerre. Les auditorats belges en matière d'épuration et de répression. Examen de l'attitude des tribunaux belges envers le racisme et le terrorisme d'extrême droite...

7. Communications et journalisme

Analyse de la presse de la collaboration et de la Résistance. Analyse des émissions de la radio belge de Londres. Analyse du fonctionnement de l'INBEL à Londres. Les «actualités filmées» pendant l'occupation. La politique de distribution des films sous l'occupation. La distribution des films sous l'occupation. La distribution des films en Belgique dans l'immédiat

après-guerre portant sur la guerre et les camps de concentration. Analyse des agences de presse en Belgique pendant l'occupation. Le film d'après-guerre sur la Résistance, la collaboration, le génocide, le fascisme...

8. Arts du spectacle et techniques de diffusion

Médias audiovisuels et transmission de la mémoire des crimes et génocides nazis.

9. Pédagogie

Problèmes pédagogiques et didactiques des crimes et génocides nazis.

10. Traduction - interprétariat

Traduction critique d'auteurs étrangers traitant de l'un des thèmes ci-dessus.

Prix de la Paix

La Fondation Auschwitz et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers ont institué en 1992 le Prix de la Paix (50.000 francs belges) qui est attribué chaque année afin de récompenser un travail inédit et original et qui constitue une importante contribution à l'analyse des problèmes de la paix. Pour rappel, le Prix fut attribué en 1996 à Messieurs Hubert Galle (Historien, Maître de Conférence à l'U.L.B.) et Denis Amar (Cinéaste) pour leur film intitulé *Naissance d'une idée. Le crime contre l'humanité à Nuremberg.*

Règlement général du concours :

ART. 1. - La Fondation Auschwitz - Centre d'Etudes et de Documentation sur l'Univers concentrationnaire - et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers instituent un Prix de la Paix en hommage à toutes les victimes des camps de concentration et d'extermination nazis.

ART. 2. - Le Prix peut être attribué chaque année dans le courant du mois de janvier pour récompenser un travail inédit et original qui constitue une importante contribution à l'analyse des problèmes de la paix.

ART. 3. - Le prix est d'un montant de 50.000 francs belges. Il ne peut être divisé et ne sera pas augmenté s'il n'a pas été attribué pendant une ou plusieurs années. La

Fondation Auschwitz et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers se réservent le droit de publier le travail primé.

ART. 4. - Le Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz et le Centre de la Paix de la Ville d'Anvers se réservent la faculté, sous proposition du jury, d'allouer au lauréat un subside supplémentaire pour la poursuite de ses recherches.

ART. 5. - Trois exemplaires des travaux doivent être adressés au Président de la Fondation Auschwitz, le Baron Paul Halter, rue des Tanneurs, 65 à 1000 Bruxelles, au plus tard le 30 septembre de chaque année.

ART. 6. - Les travaux seront examinés par un jury constitué à cet effet et comprenant des membres du Conseil d'Administration de la Fondation Auschwitz et des représentants du Centre de la Paix de la Ville d'Anvers ainsi que toute autre personne que ce jury estimerait utile de s'adjoindre. Chaque membre du jury présente un rapport sur les candidatures qu'il est appelé à examiner.

Après avoir pris connaissance de l'ensemble des rapports, le jury se prononce sur l'attribution du prix. La décision du jury est sans appel.

ART. 7. - Tous les cas non prévus par le présent règlement relèvent de la compétence du Conseil d'Administration de la Fondation et des représentants du Centre de la Paix de la Ville d'Anvers.

Dernières acquisitions de la bibliothèque

AHLFELD-HEYMANN Marianne, *Und trotzdem überlebt - Ein jüdisches Schicksal : aus Köln durch Frankreich nach Israel 1905-55 - Mit Erinnerungen an Paul Klee*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 124 p.

ALBEROLA Jean-Michel, HÉNOCHSBERG Michel, *Sans titre. Auschwitz, Mai 1987 - Paris, Novembre 1996*, Villa Rose, Paris, 1997, 37 p.

AMELINE Jean-Paul (éd.), *Face à l'histoire. L'artiste moderne devant l'événement historique*, Flammarion, Paris, 1996, 600 p.

AMERY Jean, *Le feu ou la Démolition*, Actes Sud, Arles, 1996, 223 p.

AMIEL Anne, *Hannah Arendt. Politique et événement*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996, 124 p.

Depuis quelques années déjà on ne cesse de gloser sur l'oeuvre de Hannah Arendt. Effet d'entraînement d'une mode intellectuelle qui semble s'imposer par capillarité ou au contraire, complexité et actualité d'une oeuvre qui exigent une reprise incessante des thématiques proposées ? Mode sans doute si l'on observe le nombre de publications des dix dernières années sur la vie et l'oeuvre de la philosophe. Complexité certes, puisque la pensée d'Arendt se déploie et foisonne dans toutes les directions, dans toutes les sphères de la pensée et de l'histoire ; actualité sûrement aussi puisque cette profonde réflexion sur *la politique* s'inscrit dans un présent et un contexte qui consacrent sa disparition en tant que telle. De façon dense et systématique, l'auteur nous propose ici une lecture de l'oeuvre d'Arendt qui nous fait voir ses principaux *topoi*, la cité, le mal, le conflit et la responsabilité.

ANGERMUND Ralph, *Deutsche Richterschaft 1919-1945*, Fischer, Frankfurt am Main, 1990, 270 p.

Cet ouvrage scientifique décrit l'évolution de la magistrature, de la République de Weimar au III^{ème} Reich. Pendant la dictature nazie on a rendu 16.500 arrêts de mort. L'auteur expose le rôle de la justice et les relations entre le «Reichsjustizminister», le «Reichssicherheitshauptamt» et les leaders politiques.

ANISSIMOV Myriam, *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste*, Lattès, La Flèche, 1996, 696 p.

ARON Jacques, *L'année du souvenir - la famille, la judéité, le communisme, l'architecture, la peinture, la mort et quelques autres sujets de moindre importance*, Didier Devillez, Bruxelles, 1997, 173 p.

Sur le ton de la confiance, l'auteur se livre, à la demande de l'un de ses fils, à un exercice -trop peu fréquent- consistant à coucher sur le papier ce qui d'ordinaire se perd d'une génération à l'autre et, qui, du point de vue de l'histoire familiale, est sans conteste le plus important. Cet ouvrage offre au travers de la trajectoire de son auteur le rappel des proches qui partagèrent le destin d'une famille que les malheurs n'ont pas épargnés. Les moments de bonheur, gagnés grâce à une insatiable et merveilleuse envie de vivre se mêlent aux évocations des turbulences de notre siècle en une fresque saisissante, fraîche, tendre et profondément humaine.

ARON Paul, DE GEEST Dirk, HALEN Pierre, VANDEN BRAEMBUSSCHE Antoon (éd.), *Leurs Occupations. L'impact de la Seconde Guerre mondiale sur la littérature en Belgique. Actes de la section «Littérature» du colloque «Société, culture et mentalités. L'impact de la Seconde Guerre mondiale en Belgique»*, Textyles-CREHSGM, Bruxelles, 1997, 300 p.

Cet ouvrage se compose de quatorze contributions de chercheurs, tant francophones que néerlandophones, présentées à la session «Littérature» du colloque «Société, culture et mentalité. L'impact de la Seconde Guerre mondiale en Belgique» (23 octobre 1995). Le monde de l'édition est évoqué par d'intéressantes analyses portant sur le discours de la critique littéraire, les revues, les activités théâtrales et le champ littéraire en général, ouvrant la réflexion, au-delà des années d'occupation, sur l'ensemble de l'histoire littéraire du XX^{ème} siècle.

AUBRAC Raymond, *Où la mémoire s'attarde*, Éditions Odile Jacob, Paris, 1996, 373 p.

BAILER Brigitte, *Wiedergutmachung - kein Thema*, Löcker, Wien, 1993, 309 p.

Exposition de l'histoire des «réparations» pour les victimes du Nazisme en Autriche, «première victime de Hitler» très douteuse. Des «réparations» entre guillemets non seulement à cause du terme problématique «Wiedergutmachung», mais surtout en vue de la pauvreté de ces paiements en Autriche qui n'a jamais vraiment accepté sa co-responsabilité.

BARKAI Abraham, *Das Wirtschaftssystem des Nationalsozialismus. Ideologie, Theorie, Politik*, Fischer, Frankfurt am Main, 1995, 241 p.

Beaucoup de chercheurs ont déjà travaillé sur le miracle économique nazi. En l'espace de quatre ans, le régime nazi a considérablement réduit le taux de chômage en Allemagne. La NSDAP avait promis «emploi et pain pour tous». Cela influença beaucoup le regard des Allemands sur la politique nazie. La plupart du temps, ce miracle économique d'après la crise des années 30 est attribué à l'habileté du président de la «Reichsbank» et du ministre de l'économie, Hjalmar Schacht, et à l'effort réalisé pour développer l'industrie d'armement. L'auteur de ce livre traite le sujet sous l'aspect des normes idéologiques et politiques.

BARTELS Karl, *Dämme oder : Der projektiv verschobene Haß*, Verlag für Akademische Schriften, Frankfurt am Main, 1991, 257 p.

Une étonnante étude sur l'histoire des manifestations de la xénophobie comme importante partie de l'identité allemande - de la guerre des trente ans à la première guerre mondiale, du Nazisme à l'après-guerre avec ses controverses autour de la législation réglementant le droit d'asile.

BARTFELD-FELLER Margit, *Dennoch Mensch geblieben - Von Czernowitz durch Sibirien nach Israel 1923-96*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 122 p.

BASTIAN Till, *Furchtbare Soldaten - Deutsche Kriegsverbrechen im Zweiten Weltkrieg*, C. H. Beck, München, 1997, 124 p.

Une présentation concentrée des «crimes de la Wehrmacht» - un thème très actuel en Allemagne en raison de l'exposition qui fait le tour du pays sous le même nom et qui provoque des discussions partout (voir en bas son catalogue Vernichtungskrieg).

BAUM-MERÓM Gretel, BAUM Rudy, *Kinder aus gutem Hause/Children of a Respectable Family - Von Frankfurt am Main nach Israel und Amerika/From Frankfurt to Israel and America 1913/15-95*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 263 p.

BECKERMANN Ruth, *Die Mazzesinsel. Juden in der Wiener Leopoldstadt 1918-1938*, Löcker, Wien, 1984, 139 p.

BENZ Wolfgang (éd.), *Das Exil der kleinen Leute. Alterserfahrungen deutscher Juden in der Emigration*, Fischer, Frankfurt am Main, 1994, 422 p.

Ce livre raconte l'histoire d'un éleveur de volailles du New Jersey, d'un bûcheron en Angleterre et de 30 autres personnes, tous des Juifs d'Allemagne en exil. Leur histoire ne finit pas à leur arrivée à l'étranger ; mais c'est là qu'elle commence.

BENZ Wolfgang, NEISS Marion (éd.), *Deutsch-jüdisches Exil : das Ende der Assimilation ? - Identitätsprobleme deutscher Juden in der Emigration*, Metropol, Berlin, 1994, 196 p.

BERCOVICI-KORBER Mirjam, *Was aus ihnen geworden ist - Jüdische Familiengeschichten aus Rumänien 1855-1995*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 124 p.

BIÉLINKY Jacques, *Journal, 1940-1942. Un journaliste juif à Paris sous l'Occupation*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1992, 327 p.

Cette édition établie durant la guerre du Golfe, au cours de l'hiver 1991, est présentée et annotée par Renée Poznanski. Il s'agit de notes non retouchées qui font état d'une réalité qui dépasse la narration historique. L'auteur, chroniqueur de la vie sociale juive, né en 1881 en Russie blanche, fut déporté à Sobibor en 1943. Il ne revint pas.

Les notes frappent par leur caractère impressionniste en même temps que par l'aspect direct du vécu quotidien : tantôt des brèves, tantôt des descriptions plus travaillées qui révèlent la lente asphyxie de l'état de guerre et les rouages mis en place sournoisement pour traquer les Juifs. Les observations sur la vie du citoyen pris dans les rets de l'Occupation (une queue d'une heure et demie à la crèmerie pour se procurer un oeuf ..., les pénuries diverses) alternent avec les interdits plus spécifiquement appliqués aux Juifs (interdiction de vendre leurs

immeubles, révocation d'artistes à la Comédie Française, licenciement des fonctionnaires des Postes, obligation d'utiliser uniquement la voiture de 2e classe dans le métro ... pour en arriver au port de l'étoile jaune, le Magen David, le 7 juin 1942). Aux réactions de sympathie de beaucoup de Français succéderont les extraits de journaux antisémites qui entretiennent la flamme de la haine.

Ce journal, qui s'ouvre le 19 juillet 1940 et prend fin le 17 décembre 1942, invite à réfléchir sur la clairvoyance de ceux qui pressentaient l'aggravation de la situation face à ceux qui étaient persuadés que cela ne serait que provisoire.

Un très bon documentaire sur la vie quotidienne à Paris sous l'Occupation.

Jacques DUTRIEUX

BIHR Alain, CALDIRON Guido, CHAVANEAU Emmanuel, DAENINCKX Didier, FONTENIS Georges, IGUNET Valérie, MARICOURT Thierry, MARTIN Roger, PIRAS Pierine, TERRAS Christian, VIDELIER Philippe, *Négationnistes : les chiffonniers de l'histoire*, Golias, Villeurbanne, 1997, 234 p.

Excellente enquête pour comprendre les raisons, les mécanismes et les objectifs de l'«entreprise» politique des négationnistes. Des informations détaillées et des analyses approfondies sur les méthodes, les tactiques et les stratégies de ces faussaires de l'histoire pour infiltrer les milieux les plus divers : écoles, corps enseignants, médias, universités et même certains secteurs de la recherche scientifique. L'ensemble des articles -certains plus ponctuels, d'autres davantage théoriques- s'articule autour d'une problématique centrale : le comment et le pourquoi de l'étrange perméabilité de tous ces milieux à l'idéologie négationniste. A noter, la remarquable analyse proposée par le sociologue Alain Bihr pour comprendre le phénomène spécifique du négationnisme ultra-gauche. Véritable avertissement et appel pour plus de vigilance, cet ouvrage constitue une contribution décisive dans notre lutte contre le négationnisme et l'extrême-droite.

BLASIUS Dirk, DINER Dan (éd.), *Zerbrochene Geschichte. Leben und Selbstverständnis der Juden in Deutschland*, Fischer, Frankfurt am Main, 1991, 200 p.

Une dizaine de contributions sur l'histoire des Juifs en Allemagne, du Moyen-Age au présent, sur leur vie et la conscience de leur judaïsme : leur histoire toujours vue comme une «histoire brisée».

BLOCH Michael, *Ribbentrop*, Plon, Paris, 1992, 526 p.

BLOCH-LAINE François, GRUSON Claude, *Hauts Fonctionnaires sous l'Occupation*, Éditions Odile Jacob, Paris, 1996, 284 p.

BODEK Andrzej, LOEWY Hanno (éd.), *Les Vrais Riches - Notizen am Rand. Ein Tagebuch aus dem Ghetto Łódź (Mai bis August 1944)*, Reclam, Leipzig, 1997, 165 p.

Un journal du ghetto de Lodz, écrit juste avant son évacuation en 1944 par un jeune homme inconnu, en langues yiddish, polonaise, anglaise et hébraïque, sur les marges d'un roman français du XIXe siècle.

BOHNY-REITER Friedel, *Vorhof der Vernichtung - Tagebuch einer Schweizer Schwester im französischen Internierungslager Rivesaltes 1941-42*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 167 p.

BOLLEN Annemie, *De Rathenaus in de Duitse Economie*, Licencieverhandeling-Universiteit Antwerpen, Antwerpen, 1996, 226 p.

BOURDIEU Pierre, *Sur la télévision, suivi de : L'emprise du journalisme*, Liber, Paris, 1996, 95 p.

BRIDONNEAU Pierre, *Oui, il faut parler des négationnistes*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1997, 117 p.

Deux ans avant l'Affaire Roques à l'Université de Nantes en 1986, Pierre Bridonneau, résistant et déporté à Buchenwald, enseignait encore dans cette même université. Comme il fallait s'y attendre, l'«affaire» le mobilisa au plus haut point. Il nous fournit ici des éléments permettant de percer à jour les pseudo-arguments historiques des faussaires de l'histoire ainsi que leurs tactiques pour se donner des légitimations universitaires. Se faisant, il ne manque pas de dénoncer certains «intellectuels» qui, au nom d'une prétendue liberté de jugement, deviennent des alliés objectifs des négationnistes.

BROMBERGER Barbara, MAUSBACH Katja, *Frauen und Frankfurt - Spuren vergessener Geschichte*, Verlag für Akademische Schriften, Frankfurt am Main, 1997, 120 p.

Ce livre veut retracer l'histoire oubliée des femmes à Francfort en racontant surtout les biographies de femmes victimes de la société : des poétesses du 19ème siècle aux activistes de gauche et résistantes contre le Nazisme, comme Anne Frank, également née à Francfort.

BROUE Pierre, VACHERON Raymond, *Meurtres au Maquis*, Grasset, Paris, 1997, 262 p.

BUDNIK Dawid, KAPER Yakov, *Nichts ist vergessen/Nothing is forgotten - Jüdische Schicksale in Kiew/Jewish Fates in Kiev 1941-1943*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1993, 319 p.

BURNAY Nathalie, *L'expérience concentrationnaire comme figure de la mort sociale*, Mémoire de Licence en Sociologie, Université Catholique de Louvain, Louvain, 1996, 45 p.

CASSIRER Ernst, *Le mythe de l'Etat*, Gallimard, Paris, 1993, 402 p.

CLAUSSEN Detlev, *Grenzen der Aufklärung. Die gesellschaftliche Genese des modernen Antisemitismus*, Fischer, Frankfurt am Main, 1994, 219 p.

Pour lutter contre l'antisémitisme, il faut d'abord le comprendre. Ce livre décrit la genèse de l'antisémitisme moderne comme conséquence de l'émancipation des Juifs pendant le siècle des Lumières.

COLIGNON Alain, KESTELOOT Chantal, MARTIN Dirk, *Commémoration - Enjeux et débats*, Centre de Recherches et d'Etudes Historiques de la Seconde Guerre Mondiale, Bruxelles, 1997, 189 p.

Une description du travail complexe de reconstruction du passé effectué en Belgique lors des célébrations du cinquantième anniversaire. Le livre présente également trois expositions montées pendant ces années-anniversaire. Derrière le travail pédagogique ou le simple souvenir transparaissent les enjeux politiques actuels.

CREUZ Serge, *Les peintres de mon chemin*, Racine, Bruxelles, 1996, 233 p.

CZERNIAKOW Adam, *Carnets du Ghetto de Varsovie. 6 septembre 1939 - 23 juillet 1942*, La Découverte, Paris, 1996, 282 p.

DÄHN Ewald, NOTHNAGEL Hans, *Juden in Suhl - Ein geschichtlicher Überblick*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 310 p.

DARMAUN Jacques, *Thomas Mann et les Juifs - Etudes et documents*, Peter Lang, Bern, 1995, 350 p.

DARMONT J., DREYFUS J.-M., LEWINER-ELALOUF D., RAIMAN P., *Histoire du Ghetto de Varsovie*, CD-ROM, Montparnasse Multimedia, Paris, 1997.

Ce CD-ROM relate un épisode unique dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et du XX^{ème} siècle : l'enfermement de milliers de Juifs dans l'ancien quartier juif de Cracovie et leur déportation vers les camps de la mort ; la première révolte de quelques jeunes Juifs contre l'occupant nazi. Ces événements sont relatés au travers de la vie de neuf personnages ayant connu un destin hors du commun (Anielewicz, Korczak, ...). De l'invasion de la Pologne en septembre 1939 à l'insurrection du ghetto en avril 1943, deux cents scènes retracent les événements qui ont conduit aux grandes rafles de l'été 1942 et à l'assassinat de 400.000 Juifs, à la première révolte en janvier 1943 puis au soulèvement. Découverte de la ville juive disparue grâce à des cartes et une représentation en trois dimensions. Récits accompagnés par des chansons en Yiddish.

DARTEVELLE André, PONTEVILLE Isabelle, *Avenue Louise 347 Louizalaan. Dans les caves de la Gestapo/In de kelders van de Gestapo*, Buch Edition, Bruxelles/Brussel, 1996, 47 p.

DE BARROS-DUCHÊNE Laurence, *Srebrenica. Histoire d'un crime international*, Médecins sans frontières, Harmattan, Paris, 1996, 136 p.

DE FONTETTE François, *Que sais-je ? Le procès de Nuremberg*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996, 126 p.

Le Procès de Nuremberg a déjà fait couler beaucoup d'encre, notamment dans le cadre de son cinquantième anniversaire. L'auteur nous propose ici une brève synthèse de sa problématique tant sur le plan historique et politique que juridique. Un outil d'initiation très utile pour les professeurs d'histoire.

DE GEEST Dirk (éd.), *Collaboratie of Cultuur ? Een vlaams tijdschrift in bezettingstijd 1941-1944*,

Meulenhoff/Kritak/SOMA, Amsterdam/Antwerpen, 1997, 359 p.

Cette analyse de l'hebdomadaire flamand «Volk en Kultuur» (1940-44) essaie de traiter la question de la collaboration ou «accommodation culturelle» en Flandre pendant le temps de l'occupation nazie - un terrain toujours très peu visité.

DEIST Wilhelm, MESSERSCHMIDT Manfred, VOLKMANN Hans-Erich, WETTE Wolfram, *Ursachen und Voraussetzungen des Zweiten Weltkrieges*, Fischer, Frankfurt am Main, 1989, 955 p.

Les préparations de la Seconde Guerre Mondiale par les Nazis : leurs aspects politiques, militaires, économiques et idéologiques.

DE LANDTSHEER Patricia, *De grote oorlog van Martinus*, Abimo, Waasmunster, 1997, 176 p.

Un roman pour enfants qui raconte l'histoire du petit Martinus, ami d'une jeune Juive fugitive, Esther, pendant l'année 1943/44. Le livre veut sensibiliser les enfants au danger de la persécution raciale, encore aujourd'hui.

DE LEEUW Jo, PEEMANS-POULLET Hedwige (éd.), *L'extrême droite contre les femmes*, Éditions Luc Pire, Bruxelles, 1995, 237 p.

Les 22 et 23 octobre 1993, l'Université des femmes et La Charte 91 organisaient un important Colloque sur la thématique «Femmes et extrême droite». Jo De Leeuw et Hedwige Peemans-Poullet prirent l'initiative de regrouper les contributions dans un volume qui nous fait voir aussi bien la complexité de la problématique sur le plan historique que politique, que les objectifs à poursuivre pour combattre plus efficacement l'extrême droite.

DE MICHELI Mario, *Disegni della Resistenza*, Vangelista, Milano, 1994, 141 p.

DEPAEPE Marc, MARTIN Dirk (éd.), *De Tweede Wereldoorlog als factor in de onderwijsgeschiedenis - La Seconde Guerre mondiale, une étape dans l'histoire de l'enseignement*, Centre de Recherches et d'Etudes Historiques de la Seconde Guerre Mondiale, Bruxelles, 1997, 226 p.

Cette édition bilingue contient les contributions de la session enseignement du colloque consacré au thème «Société, culture et mentalités. L'impact de la Seconde Guerre mondiale en Belgique», où des spécialistes trai-

tent les différents aspects de l'histoire de l'enseignement en Belgique, autour des années de guerre et d'occupation.

DETHLEFSEN Knut, HEBLER Thomas B., *Bilder im Kopf/Obrazy w glowie. Auschwitz/Oswiecim. Einen Ort sehen/Ujecia pewnego miejsca*, Hentrich, Berlin, 1997, 175 p.

Cette édition bilingue (allemande et polonaise) qui consiste pour une grande partie en photographies d'art pose la question de la signification du site d'Auschwitz aujourd'hui : entre camp et ville, conservation et tourisme. De quelle nature sont les «images dans la tête» (le titre du livre) avec lesquels arrivent les visiteurs à Auschwitz ?

DINER Dan (éd.), *Ist der Nationalsozialismus Geschichte ? Zu Historisierung und Historikerstreit*, Fischer, Frankfurt am Main, 1993, 310 p.

La querelle des historiens allemands est une discussion sur la signification morale, le lieu historique et la possibilité de comparaison du National-socialisme et des crimes de masse. L'historisation du National-socialisme est une autre question, c'est-à-dire : est-ce que le National-socialisme est une histoire comme les autres ? Peut-il être traité comme tout événement historique ? Ce livre est un recueil d'articles sur le sujet.

DREXLER Siegmund, KALINSKI Siegmund, MAUSBACH Hans, *Ärztliches Schicksal unter der Verfolgung 1933-1945 in Frankfurt am Main und Offenbach. Eine Denkschrift*, Verlag für Akademische Schriften, Frankfurt am Main, 1990, 179 p.

Une description du sort des médecins et dentistes juifs qui ont subi l'interdiction d'exercer leur profession et qui furent persécutés et expulsés sous le III^{ème} Reich. Leur histoire est aussi celle de tous ceux qui n'avaient pas oublié le serment d'Hippocrate : l'obligation de la solidarité humaine, en dépit du danger que eux-mêmes et leur famille encouraient. L'ouvrage réunit une collection de nombreux documents historiques.

DRÖSE Ruth, *Frauen in Hanau und Main-Kinzig*, Verlag für Akademische Schriften, Frankfurt am Main, 1989, 74 p.

Préface de Ilse Werder. Des portraits biographiques de 16 femmes qui, pendant 200 ans, ont combattu pour la liberté. Comme Elise Gimbel, active dans la lutte anti-fasciste ou la juive Esther Manuel ; des femmes qui se sont impliquées dans la vie politique et sociale de leur ville.

DURAS Marguerite, *La douleur*, Gallimard, Paris, 1985, 217 p.

ELKIND Lucien, *Caporal Dick*, L'Harmattan, Paris, 1997, 235 p.

La Collection «Mémoires du XXème siècle» des Éditions l'Harmattan contribue depuis longtemps à enrichir, par une politique constante de publication, le corpus des récits de déportation qui peut être mis à la disposition aussi bien du grand public que des chercheurs désireux de mener des enquêtes systématiques sur ce qu'il est convenu d'appeler, au sens large du terme, «la littérature concentrationnaire». Ici, Lucien Elkind nous livre par le détail les multiples péripéties de son vécu concentrationnaire.

EPPLÉ Alois (éd.), *Türkheimer Heimatblätter*, Huber, Türkheim, 1996, 19 p.

ERB Rainer (éd.), *Die Legende vom Ritualmord - Zur Geschichte der Blutbeschuldigung gegen Juden*, Metropol, Berlin, 1993, 295 p.

FELIX Ruth, *Diese Hölle überlebt - Ein jüdisches Familienschicksal aus Mähren 1924-94*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 110 p.

FINET Sylvie, *Le silence ou l'écrit. Le roman lazaréen : typologie comparative de récits portant sur l'expérience concentrationnaire*, Mémoire de Licence en Philologie Romane, Université de Liège, Liège, 1996, 182 p.

FLACH Norbert, *Spurensicherung. Amberg und der Landkreis unter dem Hakenkreuz*, Verlag für Akademische Schriften, Frankfurt am Main, 1993, 143 p.

Documentation du passé national-socialiste de la ville bavaroise d'Amberg et de ses alentours. On y trouve l'histoire de la communauté juive, de la résistance communiste et sociale-démocrate ainsi que celle de la maison de réclusion et du camp des prisonniers de guerre.

FLOUNDERS Sarah, GERVASI Sean, *De tragedie van Bosnië. De rol van de VS en de NAVO*, Stichting Global Reflexion, Amsterdam, 1996, 92 p.

Une analyse très critique du rôle des Etats-Unis, de l'Allemagne et de l'OTAN dans le conflit en Bosnie : les auteurs n'y voient pas une tentative de conserver une paix fragile, mais de mettre ce terrain sous le contrôle de l'ouest.

FREUDENBERG-HÜBNER Dorothee, WIEHN Erhard Roy (éd.), *Abgeschoben - Jüdische Schicksale aus Freiburg 1940-42. Briefe der Geschwister Liefmann aus Gurs und Morlaas an Adolf Freudenberg in Genf*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1993, 213 p.

FRÖHLICH Elke (éd.), *Die Tagebücher von Joseph Goebbels (Teil II : Diktate 1941-1945, Bd. 1 : Juli-September 1941)*, K. G. Saur, München, 1996, 546 p.

La première partie des journaux de guerre de Joseph Goebbels, ministre de propagande du «IIIème Reich», qu'il a dicté à une secrétaire et qui est le complément à ses journaux personnels écrits à la main.

GANOR Solly, *Das andere Leben - Kindheit im Holocaust*, Fischer, Frankfurt am Main, 1997, 221 p.

L'autobiographie d'un jeune Juif lituanien de Kaunas (en 1941 il a treize ans) qui survécut au Ghetto de sa ville natale, aux camps de concentration de Stutthof et de Landsberg et à la marche de la mort.

GERHARDT Ulrich, *Jüdisches Leben im jüdischen Ritual. Studien und Beobachtungen 1902-1933*, Lambert Schneider, Heidelberg, 1980, 256 p.

Ulrich Gerhardt (1875-1950) était professeur de zoologie à l'université de Halle. Pendant son temps libre il écrivait des études sur les coutumes de la religion juive, qui sont réunies dans ce livre avec aussi son journal et des lettres qui concernent ces études.

GIEBELS Lambert, *Speer - Hitlers Faust*, Scheffers, Utrecht, 1997, 288 p.

Albert Speer était l'architecte préféré de Hitler et l'un de ses ministres. L'auteur de cette biographie utilise la métaphore de Mephisto et Faust (Goethe) pour décrire la relation entre ces deux hommes, où Hitler achète l'âme de Speer.

GITELMAN Zvi, *A Century of Ambivalence. The Jews of Russia and the Soviet Union 1881 to the Present*, Schocken Books, New York, 1988, 332 p.

GOBLITZ Gérard, *Les Déportations de Réfugiés de Zone Libre en 1942*, Harmattan, Paris, 1996, 286 p.

GOLDHAGEN Daniel Jonah, *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Seuil, Paris, 1996, 570 p.

GOLDKORN Josef, *Im Kampf ums Überleben - Jüdische Schicksale in Polen 1939-45*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 180 p.

GORIELY Georges, LAMBERT Monique, LEMAIRE Jacques (éd.), *Affrontements et Intolérances*, La Pensée et les hommes, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 1995, 204 p.

GRUNER Wolf, *Der Geschlossene Arbeitseinsatz deutscher Juden. Zur Zwangsarbeit als Element der Verfolgung 1938-1943*, Metropol Verlag, Berlin, 1997, 384 p.

Dans presque tous les pays occupés par les Nazis la population juive était utilisée pour des travaux forcés. Un chapitre particulier de cette histoire est le travail forcé des Juifs allemands à partir de la «nuit de cristal» fin 1938 jusqu'à la déportation dans les centres d'extermination.

GRUNER Wolf, *Judenverfolgung in Berlin 1933-1945 - Eine Chronologie der Behördenmaßnahmen in der Reichshauptstadt*, Stiftung Topographie des Terrors/Hentrich, Berlin, 1996, 110 p.

La première chronologie de la persécution des Juifs à Berlin pendant la dictature nazie, jour par jour, des restrictions dans la vie quotidienne jusqu'aux rafles et déportations pendant les années de guerre.

GRÜNFELD Helmut, *Gerechte gab es nicht viele - Ein jüdisches Überlebenschicksal in Mainz 1928-45*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 102 p.

GRUNWALD Max, *Geschichte der Wiener Juden bis 1914*, Selbstverlag der israelischen Kultusgemeinde, Wien, 1926, 80 p.

GRYNBERG Henryk, *Kalifornisches Kaddisch*, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1987, 137 p.

Le récit autobiographique d'un journaliste et acteur juif né à Varsovie en 1936 et qui émigre aux Etats-Unis en 1967 à cause des répressions antisémites en Pologne communiste. Un essai sur l'omniprésence de la souffrance juive.

HABERMAS Jürgen, *Textes et contextes - Essais de reconnaissance théorique*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994, 198 p.

HADDA Wolfgang, WIEHN Erhard Roy (éd.), *Knapp davongekommen - Von Breslau nach Schanghai und San*

Francisco. *Jüdische Schicksale 1920-1947*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997, 258 p.

HÄRTLING Peter, *Bozena. Eine Novelle*, DTV, München, 1996, 159 p.

Quand les universités de Prague sont fermées par les Nazis, une jeune étudiante tchèque doit interrompre ses études de droit et commencer à travailler pour un avocat allemand. Ce récit de Härtling suit les traces de cette existence tragique : après la guerre, elle est dénoncée comme collaboratrice et «putain des Allemands».

HAUSKELLER Michael, *Geschichte der Ethik - Antike*, DTV, München, 1997, 269 p.

HELBIG Danielle, MAJORS Michael, MARTIN Jacqueline, *Rwanda. Documents sur le génocide*, Éditions Luc Pire, Bruxelles, 1997, 76 p.

Comment dire et faire comprendre un génocide ? Quelles sont les victimes ? Qui sont les tueurs ? Quelle idéologie les anime ? Quelle justice est exercée à leur encontre, y compris en Belgique ? L'originalité de cet ouvrage réside dans la présentation de documents, rassemblés et commentés dans la perspective d'éclairer et expliquer les différentes facettes du génocide. Les auteurs ont voulu suivre une démarche historique et ont choisi d'utiliser un langage simple et concret.

HERMAN-FRIEDE Eugen, *Für Freudensprünge keine Zeit. Erinnerungen an Illegalität und Aufbegehren 1942-48*, Metropol, Berlin, 1991, 222 p.

HEUER Renate (éd.), *Archiv Bibliographia Judaica. Lexikon deutsch-jüdischer Autoren*, tome I-V, K. G. Saur, München/New Providence/London/Paris, 1993, 488, 474, 457, 452 et 498 p.

Les premiers cinq tomes d'un grand lexique d'auteurs juifs qui ont écrit en langue allemande, avec des vastes renseignements biographiques et bibliographiques sur chacun d'eux.

HIRSCHFELD Gerhard, KRUMREICH Gerd, RENZ Irene, *Keiner fühlt sich hier mehr als Mensch... Erlebnis und Wirkung des Ersten Weltkriegs*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 299 p.

Ce livre rassemble les fondements des nouvelles recherches sur la Première Guerre mondiale. Il raconte ce que la guerre signifiait pour les gens et quelles consé-

quences elle avait pour eux. Les auteurs traitent non seulement des changements sociaux mais aussi des conséquences sur la vie politique et culturelle pendant la République de Weimar.

HOCHHÄUSER Alex, *Zufällig überlebt. Als deutscher Jude in der Slowakei*, Metropol, Berlin, 1992, 178 p.

HOFFER Gerda, *Nathan Ben Simon und seine Kinder. Eine europäisch-jüdische Familiengeschichte*, DTV, München, 1996, 221 p.

L'écrivain viennois Gerda Hoffer raconte dans ce livre l'histoire de sa famille, qui a commencée en 1610 dans un petit village non loin de Prague. Ce récit authentique et personnel se transforme en témoignage sur le destin d'une famille juive d'Europe centrale au cours des siècles et jusqu'à nos jours.

HORKHEIMER Max, *Notes critiques (1949-1969). Sur le temps présent*, Payot, Paris, 1993, 279 p.

JAHNKE Karl-Heinz, ROSSAINT Alexander, *Dr. Joseph Cornelius Rossaint (1902-1991). Aus seinem Leben und Werk*, Verlag für Akademische Schriften, Frankfurt am Main, 1997, 234 p.

Le chapelain Joseph Cornelius Rossaint était l'accusé principal dans le «procès des catholiques» au «Volksgerechtshof» de Berlin en 1937. Il a passé les années de guerre en prison. Après la guerre, il était Président de l'Union des Persécutés du Régime Nazi. Ce livre réunit 29 de ses textes des années 1930-1990.

JAHR Christoph, MAI Uwe, ROLLER Kathrin (éd.), *Feindbilder in der deutschen Geschichte*, Metropol, Berlin, 1994, 280 p.

JOSEPHUS Flavius, *De Oude Geschiedenis van de Joden*, Ambo/Kritak, Baarn/Antwerpen, 1996, 474 p.

La première partie des «Antiquitates Judaicae» de l'auteur judéo-romain Flavius Josephus (Joseph ben Matthias, premier siècle A. D.) en traduction néerlandaise. Ses descriptions des conflits des anciens Juifs se revèlent très proches de ceux contemporains en Israël

KATZ Jacob, *Die Hep-Hep-Verfolgungen des Jahres 1819*, Metropol, Berlin, 1994, 136 p.

KIESEL Doron, KUGELMANN Cilly, LOEWY Hanno, NEUHAUS Dietrich (éd.), *Wer zum Leben, wer zum Tod...*

Strategien jüdischen Überlebens im Ghetto, Campus, Frankfurt am Main, 1992, 134 p.

Une collection d'essais sur les stratégies de survie des Juifs dans les ghettos nazis et particulièrement à Lodz. Les diverses contributions traitent du rôle du «Judenrat», de la vie quotidienne, des formes de résistance, de la collaboration, de la vie culturelle aussi bien que de l'expérience du temps qui passe pour ceux qui sont enfermés dans le ghetto.

KLEMPERER Victor, *LTI. La langue du IIIe Reich*, Albin Michel, Paris, 1996, 376 p.

KNAPP Gabriele, *Das Frauenorchester in Auschwitz. Musikalische Zwangsarbeit und ihre Bewältigung*, von Bockel, Hamburg, 1996, 325 p.

Comme dans presque tous les camps de concentration, il y avait des orchestres à Auschwitz, et même plusieurs, dont le plus connu est l'orchestre du camp des femmes de Birkenau, auquel sont liés des noms tels que Fania Fénelon et Alma Rosé. Ce livre retrace l'histoire de cet orchestre et recueille des témoignages de quelques-uns de ses membres.

KOPELEW Lew, *Und schuf mir einen Götzen. Lehrjahre eines Kommunisten*, Steidl, Göttingen, 1996, 416 p.

Lew Kopelew est né à Kiew en 1912. En 1941-45 il est officier de propagande soviétique, en 1945-54 il séjourne en prison et est réhabilité en 1956. Germaniste, il est expulsé du parti en 1968, puis de l'association des écrivains en 1977 et interdit de publication. En 1981 il est contraint à une émigration forcée en Allemagne. Cette autobiographie raconte son «apprentissage au communisme».

KORBER Mirjam, *Deportiert - Jüdische Überlebensschicksale aus Rumänien 1941-44. Ein Tagebuch*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1993, 304 p.

KOUNIO-AMARIGLIO Erika Myriam, *Damit es die ganze Welt erfährt - Von Saloniki nach Auschwitz und zurück 1926-96*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 171 p.

KOUNIO-AMARIGLIO Erika Myriam, *Fifty Years Later. Memories of a Thessalonikan Jew*, Thessaloniki, 1995, 76 p.

KRALL Hanna, *Existenzbeweise*, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1996, 201 p.

KRALL Hanna, *Tanz auf fremder Hochzeit*, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1994, 217 p.

L'enquête de Hanna Krall sur la destinée des Juifs de Pologne l'a amenée dans de nombreux pays. A chaque fois, elle a rencontré les mêmes schémas de vie : des souffrances et des bourreaux. Ces récits de vie sont donc plus que de simples récits littéraires. Ce sont des regards historiques. Parmi ces histoires, celles de six officiers de la Wehrmacht qui en 1943, à Leningrad, tirent sur un portrait de Hitler. Egalement l'histoire d'une femme juive qui, alors qu'elle est enceinte, doit se cacher dans une armoire...

KRAUSNICK Helmut, *Hitlers Einsatzgruppen. Die Truppe des Weltanschauungskrieges 1938-1942*, Fischer, Frankfurt am Main, 1993, 371 p.

Paru pour la première fois déjà en 1981, cet ouvrage détruit le mythe de la Wehrmacht allemande qui ne savait rien des crimes des «Einsatzgruppen» qui décimaient des centaines des milliers de civils - surtout des Juifs - dans le dos de l'armée pendant la campagne contre l'Union Soviétique.

KRÜGER Michael, *Himmelfarb*, Fischer, Frankfurt am Main, 1997, 167 p.

Un roman sur un vieil ethnologue allemand qui reçoit à son 80ème anniversaire une lettre d'un Juif avec lequel il a voyagé au Brésil pendant la guerre et qu'il croyait mort. Par cette réapparition inattendue, la vie d'après-guerre de ce scientifique se révèle un mensonge.

¹ Willy Szafran et Yannis Thanassekos, *Un deuil perpétuel*, Bulletin de la Fondation Auschwitz, n° spécial 46, janvier-mars 1995.

LASSERRE, André, *Frontières et camps - Le refuge en Suisse de 1933 à 1945*, Payot, Lausanne, 1995, 396 p.

LEFEBVRE Eric R. J., *The Trauma of Management. Management by Violence*, Licencieverhandeling-Limburg University Centre, Diepenbeek, 1996, 32 p.

LETHE Georges, *Le secret de Marie. La mère de Jésus à travers la Torah et l'Evangile*, Golias, Bruxelles, 1996, 175 p.

Une lecture sur Marie, dégagée de son archétype habituel. Ce livre s'attarde avec fondement et sérieux sur les questions brûlantes de la virginité de la mère de Jésus. Les textes du judaïsme éclairent cette recherche sur cette famille et l'aventure spirituelle que Jésus apporta au monde.

LEVENTAL Zdenko, *Auf glühendem Boden - Ein jüdisches Überlebenschicksal in Jugoslawien 1941-47. Mit einer Dokumentation*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1994, 213 p.

LIEFMANN Martha et Else, *Helle Lichter auf dunklem Grund - Die «Abschiebung» aus Freiburg nach Gurs 1940-42*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 221 p.

LOEWY Hanno, MOLTMANN Bernhard (éd.), *Erlebnis-Gedächtnis-Sinn. Authentische und konstruierte Erinnerung*, Campus, Frankfurt am Main/New York, 1996, 293 p.

LÖWY Michael, SAYRE Robert, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992, 303 p.

MARTIN Angela, SCHOPPMANN Claudia (éd.), *Ich fürchte die Menschen mehr als die Bomben. Aus den Tagebüchern von drei Berliner Frauen 1938-46*, Metropol, Berlin, 1996, 156 p.

MASCOLO Dionys, *Autor d'un effort de mémoire. Sur une lettre de Robert Antelme*, Maurice Nadeau, 1987, 94 p.

MASRI ZADA Tarif, *Silence, mort et esthétique. De l'expérience clinique à la création artistique. Approche pluridisciplinaire*, L'Harmattan, Paris, 1997, 278 p.

L'extraordinaire importance de l'expérience concentrationnaire réside - en dehors de sa signification propre - dans le fait que son étude relève de plusieurs types de démarches mettant à l'épreuve un effort d'interdisciplinarité soutenu. Ici, une série de contributions variées nous propose une lecture plurielle de la mort et du deuil, deux phénomènes qui nous ont intéressés dans nos propres enquêtes¹.

MAZUIN José, *Les Très Riches Heures du Duc de Chanly*, Poèmes, s.l., (1997).

Recueil de poèmes. L'auteur avait participé à l'un de nos voyages d'études annuels à Auschwitz. Par un de ses poèmes, il a voulu s'exprimer et témoigner de cette expérience marquante :

OCTOBRE
LE DEUX OCTOBRE

*Le ciel dardait
un rayon monotone
dit le poète
mais n'aurait-il
pas mieux valu*

moins de vigueur
astrale
pour cette langueur
automnale
non ?
Nevermore...
«Plus jamais !»
décrétait
une affiche
juxtant le carmel
d'Auschwitz
devant lequel
avec un léger temps
de retard veille
et prie
la Vierge Marie
Marie...
Des grappes de bébés
d'enfants éperdus
qui se cramponnent
aux robes des mamans
des aïeules et
le ciel suppliant
de leurs aïgres voix
qui tonnent
en pure perte
Marie !
En pure perte
Marie !
puisque'ils seront
dans les bras
de leurs mères
nus et
gazés comme des rats
pour expier
selon la rumeur
la Mort de ton Fils
sur la divine Croix
Dis
pouquoi n'as-Tu
pas cillé
montré du doigt
houspillé
Dieu le Père
devant tant d'horreur
afin de protéger
ces petits bouts

d'hommes et de femmes
Toi
la Reine
de Czestochowa ?
Sous un arbre
un corbeau campe
et festoie
sur le corps
d'un lièvre
«plus becqueté
que dé à coudre»
La bise détone
poursuit Verlaine
sous un soleil
aux rayons monotones
mais n'aurait-il
pas mieux valu
plus de douceur
pour cette langueur
autommale
non ?
1992

MEED Benjamin et Vladka, *Registry of Jewish Holocaust Survivors*, United States Holocaust Memorial Museum et American Gathering of Jewish Holocaust Survivors, Washington, D.C., 1996, 737 et 438 p.

MENEGHIN MAINA Zaira, *Tra cronaca e storia. La Resistenza nel Vicentino*, Teti Editore, Milano, 1989, 246 p.

MONAR Gerschon, *Verpflanzt und neu verwurzelt - Eine jüdische Familiengeschichte aus Leipzig und Halle in Israel 1924-94*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 233 p.

MOSES Leopold, *Spaziergänge. Studien und Skizzen zur Geschichte der Juden in Österreich*, Löcker, Wien, 1994, 294 p.

MRON Michael (alias MAUTNER Wladimir), *Wir müssen es alleine schaffen - Aus Zagreb durch deutsche Kriegsgefangenschaft und Jugoslawien nach Israel 1915-97*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997, 83 p.

MÜHLFELDER Ludwig, *Weil ich übriggeblieben bin - Ein jüdisches Überlebensschicksal aus Suhl in Thüringen und Amerika 1924-94*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1993, 213 p.

MÜLLER Henning (éd.), *Exil Asyl. Tatort Deutschland. Texte von 1933 bis heute*, Lambert Schneider, Gerlingen, 1994, 279 p.

Anthologie littéraire. Collection de textes et poèmes des écrivains et artistes allemands de 1933 à aujourd'hui traitant le sujet de l'exil, l'émigration et le génocide nazi.

MÜNZ Christoph, *Der Welt ein Gedächtnis geben. Geschichtstheologisches Denken im Judentum nach Auschwitz*, Gütersloher Verlagshaus, Gütersloh, 1996, 497 p.

La bibliographie à la fin de ce livre comporte 80 pages : il s'agit ici d'une étude profonde de la pensée historico-théologique juive après Auschwitz, et les noms des penseurs les plus importants examinés, comme ceux de Ignaz Maybaum, Richard Lowell Rubenstein, Emil Ludwig Fackenheim et Eliezer Berkovits.

NAHMIAS Berry, *76859...*, Jérusalem, 1996, 227 p.

NATHAN-MURAT Mireille, *Poursuivi par la chance. De Marseille à Buchenwald. Mémoires partagés 1906/1996*, Harmattan, Paris, 1996, 312 p.

NIEMEGERES Marcel, *Qui veut la mort du Burundi ?* L'Harmattan, Paris, 1997, 167 p.

Qui se soucie encore de l'Afrique aujourd'hui ? L'auteur, résidant au Burundi depuis de nombreuses années, s'inquiète de la crise que traverse actuellement ce pays. Mènera-t-elle au même scénario que celui du Rwanda en 1994 ? L'alerte est donnée à la communauté internationale qui, par les attitudes qu'elle adopte, a tendance aujourd'hui à entretenir la crise plutôt qu'à la solutionner.

NOVITCH Miriam, *Resistenza Spirituale/Spiritual Resistance, 1940-1945*, Comune di Milano, Milano, 1979, 152 p.

OLDEN Rudolf et Ika, *In tiefem Dunkel liegt Deutschland. Von Hitler vertrieben - ein Jahr deutsche Emigration*, Metropol, Berlin, 1994, 198 p.

ORSKI Marek, *The Americans in KL Stutthof/Americanie w KL Stutthof, Muzeum Stutthof w Sztutowie*, Gdansk, 1996, 72 p.

OTTENHEIMER Fritz, *Wie hat das geschehen können - Von Konstanz in die USA durch den Krieg und zurück. Jüdische Schicksale 1925-96*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 230 p.

PALTY Sonja, *Jenseits des Dnjestr - Jüdische Deportationsschicksale aus Bukarest in Transnistrien 1942-43*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 233 p.

PERAHIA ZEMOUR Erika, *La solidarité chez les Juifs de Salonique dans le camp d'Auschwitz-Birkenau*, Université des Sciences humaines - Institut de sociologie, Strasbourg, 1996, 47 p.

PETITDEMANGE Francis, *Des adolescents sur les chemins de la Mémoire avec des Résistants, des Déportés et des Vétérans de la Seconde Guerre mondiale*, Petitdemange, Metz, 1996, 182 p.

PICARD Leo, *Vom Bodensee nach Erz Israel - Pionierarbeit für Geologie und Grundwasser seit 1924*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 171 p.

PIMPL Brigitte, WIEHN Erhard Roy (éd.), *Was für eine Welt - Jüdische Kindheit und Jugend in Europa 1933-45. Ein Lesebuch*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 171 p.

PO-CHIA HSIA R., *Trient 1475. Geschichte eines Ritualmordprozesses*, S. Fischer, Frankfurt am Main, 1997, 223 p.

POHANKA Reinhard, STOJKA Karl, *Auf der ganzen Welt zu Hause. Das Leben und Wandern des Zigeuners Karl Stojka*, Picus, Wien, 1994, 141 p.

PORAT Eitan, *Stimme der toten Kinder - Von den Karpaten durch Auschwitz, Nordhausen und Bergen-Belsen nach Israel 1928-1996*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 88 p.

PORAT Eitan, *Voice of the Dead Children - From the Carpathian Mountains via Auschwitz and Bergen-Belsen to Israel 1928-1996*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997, 162 p.

PROKOT Inge, *Opfer - Täter/Victim - Culprit. Auschwitz, Terror, Krieg, Kölnisches Stadtmuseum*, Köln, 1997, 79 p.

PROMETHEUS (Arbeitsgemeinschaft für kulturelle Propaganda), *Judenhaß. Eine Anthologie*, Prometheus, Wien, 1926, 94 p.

PROSZYK Jacek, *The Jewish Cemetery in Zywiec - Alphabetical Index*, Bielsko-Biala/Warszawa, 1997, 15 p.

RAAB HANSEN Jutta, *NS-verfolgte Musiker in England. Spuren deutscher und österreichischer Flüchtlinge in der britischen Musikkultur*, von Bockel, Hamburg, 1996, 482 p.

Ce livre parle des musiciens allemands et autrichiens qui ont fui les Nazis pour l'Angleterre. Pourquoi les a-t-on oubliés dans l'Allemagne d'après-guerre ? Combien étaient-ils ? Comment ont-ils été accueillis par leurs collègues anglais ? Avaient-ils des chances de s'intégrer dans la vie musicale britannique ? Autant de questions auxquelles l'auteur répond dans ce livre important.

RABINOVICI Schoschana, *Dank meiner Mutter*, Fischer, Frankfurt am Main, 1991, 285 p.

Avec recul et sans haine, Schoschana Rabinovici raconte son expulsion du ghetto de Wilna et ses séjours dans les camps de concentration de Kaiserwald, Stutthof et Tanentzien. Avec son regard d'enfant, elle parle de sa mère Raja, de sa force et de sa volonté de vivre, sans lesquelles ces deux femmes n'auraient jamais pu survivre.

RASSON Olivier, *Le statut du témoignage oral. Les rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Mémoire de Licence en Sciences Politiques, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 1996, 76 p.

REEMTSMA Katrin, «Zigeuner» in der ethnographischen Literatur. Die «Zigeuner» der Ethnographen, Fritz Bauer Institut, Frankfurt am Main, 1996, 31 p.

RENARD Gilles, *Le pardon chez Vladimir Jankélévitch*, Mémoire de Licence en Philosophie, Université de Liège, Liège, 1996, 95 p.

ROZANIS Stephanos, *Martin Buber and the Guilt of Writing. A Lecture at the Martin Buber Institute of Brussels*, Jewish Museum of Greece, Athens, 1996, 14 p.

SANDKÜHLER Thomas, *Endlösung in Galizien. Der Judenmord in Ostpolen und die Rettungsinitiativen von Berthold Beitz 1941-1944*, Dietz, Bonn, 1996, 592 p.

Comme Oskar Schindler, Berthold Beitz est un industriel allemand qui a sauvé la vie de plusieurs Juifs comme employé administratif dans une firme de pétrole à Boryslaw en Galicie occupée. En plus de son histoire, ce livre donne une vue de tout le système d'extermination dans ce district du «Gouvernement Général» où 500.000 Juifs ont été tués.

SCHÄCHTER Klara, *Woss ich hob durchgelebt/Was ich durchgemacht habe. Brief einer Jüdin aus der Bukowina, verfaßt in Transnistrien 1943*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1996, 133 p.

SCHMALHAUSEN Bernd, «*Ich bin doch nur ein Maler*». *Max und Martha Liebermann im 'Dritten Reich'*, Haskala/Georg Olms Verlag, Hildesheim, 1996, 209 p.

Max Liebermann (né en 1847) est le peintre impressionniste allemand le plus important. A cause de son origine juive, il devient persona non grata après 1933 et meurt en 1935. Son enterrement est surveillé par la Gestapo. Sa veuve Martha se suicide en mars 1943 avant son imminente déportation vers Auschwitz.

SCHORNSTHEIMER Michael, *Die leuchtenden Augen der Frontsoldaten. Nationalsozialismus und Krieg in den Illustriertenromanen der fünfziger Jahre*, Metropol, Berlin, 1995, 224 p.

Cette lecture des romans illustrés allemands des années 50 par l'auteur montre que le mythe de l'Allemagne d'après-guerre qui a oublié son passé nazi dans le «Wirtschaftswunder» ne correspond pas à la vérité. Ce passé y est toujours présent, mais il apparaît comme «le bon vieux temps».

SCHÜTZ, David, *Das goldene Tagebuch*, Fischer, Frankfurt am Main, 1997, 285 p.

Ce livre, c'est l'histoire d'un petit garçon, Assaf, qui vit en Israël chez son oncle, mais qui pour les vacances d'été doit partir dans un foyer pour enfants. Rapidement, les plus petits l'admirent car il sait raconter de très belles histoires. Il réussit à enthousiasmer tous les enfants sauf les plus âgés qui sont jaloux de lui et le méprisent. Comme Dina, une jeune fille qui écrit un journal intime et que Assaf aime secrètement.

SCHWARBERG Günther, *Die letzte Fahrt der Exodus. Das Schiff, das nicht ankommen sollte*, Steidl, Göttingen, 1997, 163 p.

SEGRE, Vittorio, *Ein Glücksrabe. Die Geschichte eines italienischen Juden*, DTV, München, 1996, 357 p.

L'autobiographie d'un Juif italien qui s'enfuit avec un des derniers bateaux en Palestine à l'âge de 16 ans en 1938 quand Mussolini proclame ses lois antijuifs. Après la guerre, de retour en Italie, il retrouve son père qui a survécu dans l'illégalité.

SEIBERT Winfried, *Das Mädchen, das nicht Esther heißen durfte. Eine exemplarische Geschichte*, Reclam, Leipzig, 1996, 319 p.

En 1938, une jeune fille naît dans la famille d'un pasteur protestant allemand. Il veut l'appeler «Esther», mais la justice nazie l'en empêche, jusqu'à la cour supérieure. «Esther» est un prénom juif et n'est pas digne d'une fille allemande. L'auteur de ce document sur un cas juridique peu commun - avocat lui-même - se base sur les actes de procès de l'époque.

SENGER Valentin, *Das Frauenbad und andere jüdische Geschichten*, Fischer, Frankfurt am Main, 1996, 218 p.

Valentin Senger a déjà raconté dans un autre livre comment il avait survécu. Cette fois-ci, il parle de la vie des autres juifs de Francfort pendant l'entre deux guerres. Ce livre est la retranscription des récits de ceux qui furent ses amis. Senger se place comme témoin de leurs histoires passionnantes, qui deviennent des morceaux de l'histoire de l'humanité.

SIMSOHN Werner, *Juden in Gera I - Ein geschichtlicher Überblick*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997, 285 p.

SLUIJTER Peter, *De weg van het minste kwaad. Economische collaboratie in België 1940-1944*, Sint-Aloysius Hogeschool, Brussel/Bruxelles, 1996, 110 p.

SMOLIAKOVAS Grigorijus, *Die Nacht, die Jahre dauerte - Ein jüdisches Überlebensschicksal in Litauen 1941-45*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1992, 223 p.

SOFISKY Wolfgang, *Die Ordnung des Terrors : das Konzentrationslager*, Fischer, Frankfurt am Main, 1997, 321 p.

Une monographie exhaustive sur le système des camps de concentration nazis comme «laboratoires de la violence» qui poursuit les recherches des grands livres de Kogon, Levi et Langbein. La thèse de l'auteur est que le phénomène du camp est la conséquence nécessaire du pouvoir absolu moderne qui devient destructeur.

STAPPAERTS Frank, *Kolonel Harry. Een getuigenis over de bevrijding van Antwerpen*, EPO, Berchem, 1997, 232 p.

La reconstruction d'Anvers en 1944 à travers les mémoires de Eugène Colson, le fameux «Colonel Harry» de la résistance qui a empêché la destruction du port d'Anvers par les Allemands.

STEINER Herbert, *Gestorben für Österreich. Widerstand gegen Hitler. Eine Dokumentation*, Löcker, Wien, 1995, 245 p.

Ce livre honore le combat contre le nazisme de ces résistants autrichiens morts pour leur pays et pour la liberté. Au travers de nombreuses lettres écrites à leurs amis, leurs familles, leurs camarades, c'est leur vie qui apparaît. Des documents rares retracent leur lutte contre le nazisme, leur emprisonnement souvent, jusqu'à leur mort héroïque.

STEUR Claudia, *Theodor Dannecker. Ein Funktionär der Endlösung*, Klartext, Essen, 1997, 251 p.

«Theodor Dannecker, un fonctionnaire de *La Solution Finale*». A travers la biographie de cet officier SS, ce livre est l'étude d'une idéologie extrême qui a poussé ses partisans vers la barbarie. Dannecker fut un des premiers artisans des persécutions juives, aux côtés de Eichmann. Le livre passe en revue sa carrière de SS, de son enfance dans la petite bourgeoisie allemande jusqu'à son suicide. Mais aussi ses convictions, ses fonctions dans le parti nazi, les structures de ce régime, des témoignages de personnes déportées par Dannecker...

STOJKA Karl, *Ein Kind in Birkenau*, UKS, Wien, 1996.

STRAUSS Herbert A., *Über dem Abgrund. Eine jüdische Jugend in Deutschland 1918-1943*, Campus, Frankfurt am Main, 1997, 309 p.

L'ancien directeur du Centre de Recherches sur l'Antisémitisme de Berlin raconte sa jeunesse en Allemagne entre 1918 et 1943, date de sa fuite en Suisse. Pour lui cette époque signifiait «le triomphe et la tragédie de la vie juive en Allemagne».

STROUMSA Jacques, *Violinist in Auschwitz. From Salonica to Jerusalem 1913-67*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 310 p.

SZAJN-LEWIN Eugenia, *Aufzeichnungen aus dem Warschauer Ghetto. Juli 1942 bis April 1943*, Reclam, Leipzig, 1994, 133 p.

Un journal du ghetto de Varsovie de juillet 1942 à avril 1943 par une journaliste juive qui réussit à s'évader du ghetto juste avant son insurrection en avril 1943, mais qui est tuée pendant l'insurrection de Varsovie en septembre 1944.

TIEDEMANN Markus, *In Auschwitz wurde niemand vergast. 60 rechtsradikale Lügen und wie man sie widerlegt*, Verlag an der Ruhr, Mülheim, 1996, 183 p.

Un très important manuel pour les enseignants qui leur offre des réponses valables contre les 60 mensonges les plus courants de l'extrême-droite, de «Hitler voulait la paix» et «le peuple allemand ne savait rien de l'Holocauste» à «il n'y avait pas de chambres à gaz». Tous ces mensonges sont réfutés avec des documents.

TORKE Hans-Joachim (éd.), *Historisches Lexikon der Sowjetunion 1917/22 bis 1991*, C. H. Beck, München, 1997, 401 p.

Ce livre retrace l'épopée gigantesque de l'Union Soviétique, depuis les fondements du Marxisme-Léninisme jusqu'à aujourd'hui, où se manifestent encore et pour longtemps les conséquences de cette idéologie. Sont examinés la politique intérieure et extérieure depuis 1917, les politiques majeures économiques, sociales et culturelles, les régions et les peuples de l'Union Soviétique, les étapes avant et après le socialisme soviétique...

TRAVERSO Enzo, *Pour une critique de la barbarie moderne*, Ed. Page deux, Lausanne, 1996, 157 p. et TRAVERSO Enzo, *L'histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Coll. Passages, Ed. du Cerf, 1997, 239 p.

Le premier de ces livres, qui sont tous deux de la plume d'un auteur bien connu des lecteurs de notre bulletin, se présente comme une collection d'essais et d'interventions sur l'histoire des Juifs et de l'antisémitisme du 18^{ème} siècle à nos jours. Il est dédié à la mémoire d'Ernest Mandel (1923-1995), «intellectuel révolutionnaire, Juif - non Juif».

Un premier essai est consacré aux Juifs en France et en Europe à partir du «modèle émancipateur» de la Révolution française et d'une émancipation qui n'a pas effacé le Juif derrière l'Allemand ou le Français ainsi que l'antisémitisme l'a montré de façon tragique.

Dans un autre essai, consacré à l'antisémitisme racial moderne comme «code culturel», Traverso montre comment l'essor de ce type de racisme coïncide dans le temps avec le développement des idéologies colonialistes. L'antisémitisme constituerait ainsi une sorte de paradigme pour le racisme européen de nos jours. En passant, l'auteur nous apprend que la notion même d'antisémitisme fut utilisée pour la première fois en 1880 par

un journaliste de Hambourg. L'essai se termine par une interrogation sur les rapports entre des profanations comme celle de Carpentras au printemps 1990 et la violence xénophobe, ce qui indique que la réflexion sur l'histoire de l'antisémitisme est loin d'être inactuelle.

Un troisième essai est consacré au parallélisme entre l'histoire des Juifs et celle des Noirs aux Etats-Unis. L'auteur souligne leurs expériences historiques communes qui peuvent être synthétisées par les catégories suivantes : l'esclavage et l'exil, le ghetto, l'émancipation, le racisme, la caste, l'identité ethnique et le nationalisme. Il établit une correspondance entre la Yiddishkeit et la négritude.

L'essai suivant prend comme point de départ Auschwitz pour relire Marx. L'auteur estime qu'Auschwitz a balayé la conception du socialisme comme issue naturelle, automatique et inéductable de l'histoire. Il rejoint Walter Benjamin qui se proposait d'élaborer un matérialisme historique qui ait annihilé en lui l'idée du progrès.

Dans une réflexion sur l'insurrection du ghetto de Varsovie, l'auteur s'interroge sur l'absence d'échos de cette révolte dans le mouvement ouvrier international, à de rares exceptions près. Il y souligne également l'énorme confiance d'Emmanuel Ringelblum, le chroniqueur du ghetto, dans les générations futures, lorsqu'il a entermé ses manuscrits dans l'espoir que la révélation du crime rendrait l'humanité moins barbare.

L'ouvrage se termine par des notes sur le sionisme. Il rappelle la conviction de Herzl selon laquelle l'antisémitisme est un phénomène éternel, met en lumière son pessimisme dans la mesure qu'il voulait créer un Etat à travers des négociations diplomatiques et relève qu'il demanda aux autorités tsaristes d'appuyer la colonisation de la Palestine en échange d'un arrêt des activités des révolutionnaires juifs-russes. Il souscrit aux critiques de Bernard Lazare (1899) et Hannah Arendt (1942) pour lesquels le sionisme n'était pas un véritable mouvement populaire. Il termine en citant et en approuvant le professeur israélien Yehuda Elkana selon lequel il y a deux nations qui sont issues des cendres d'Auschwitz : d'un côté une minorité affirmant que «cela ne doit plus jamais se répéter» et, de l'autre une majorité effrayée et obsédée pour laquelle «cela ne doit plus jamais nous arriver».

L'ouvrage se termine, et il faut en être reconnaissant vis-à-vis de l'auteur, par un glossaire extrêmement utile.

Le second livre a pour objectif de reconstituer la première réflexion sur le génocide juif pendant les années 40 et 50, à une époque où il n'occupait qu'une place marginale au sein de la culture européenne (et américaine). Car en effet l'importance d'Auschwitz dans nos représentations de l'histoire de la deuxième guerre mondiale est un phénomène relativement récent, qui date de la fin des années 70. A de rares exceptions près (David Rousset, Georges Bataille en France, Dwight Mac Donald en Amérique), l'intelligentsia européenne et américaine est demeurée aveugle devant le génocide pendant les années couvertes par ce livre. Il ne s'agissait que d'une page tragique parmi d'autres, n'occupant qu'une place marginale dans la culture. L'exemple typique est constitué par Jean-Paul Sartre, dont les *Réflexions sur la question juive*, qualité littéraire et formules brillantes mises à part, passe entièrement à côté de la question. Il en va autrement d'une série d'exilés, nés au tournant du siècle comme Hannah Arendt, Günther Anders, Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, Herbert Marcuse entre autres, intellectuels qui ont été à peu près les seuls à voir et à essayer de penser. E. Traverso les appelle à la suite de Walter Benjamin, les «avertisseurs d'incendie». L'école philosophico-sociologique de Francfort, apparaît à cet égard tout à fait emblématique.

Dans un chapitre concernant «l'avant-Auschwitz» Traverso nous invite à relire des textes de Kafka et de Walter Benjamin. Il souligne les affinités entre la vision de Max Weber et celle de Kafka et de Benjamin, à propos de la bureaucratie. Les aspects prémonitoires de ces écrits sont soulignés. Walter Benjamin se donna la mort en 1940 après une vaine tentative de franchir la frontière espagnole. Ses écrits révèlent une conscience aigüe de la menace imminente.

Le chapitre suivant évoque l'image de l'enfer de Hannah Arendt qui décrivait sous ce titre les usines de la mort comme «les expériences fondamentales de notre époque» (1946). Des réflexions intéressantes sont faites à propos de deux questions importantes. La première est celle de la culpabilité du peuple allemand à laquelle Arendt répondait que cette notion n'avait que de sens qu'appliquée à des individus. La seconde concerne le concept de

totalitarisme, concept brumeux s'il en est basé sur une homologie entre nazisme et stalinisme, fondée sur une analyse faible et superficielle, notamment à propos de l'assimilation du système concentrationnaire soviétique avec les camps d'extermination nazi.

Dans un autre chapitre Traverso analyse de manière approfondie une longue interview autobiographique de Günther Anders, l'époux de Hannah Arendt de 1929 à 1936, un des rares qui prirent au sérieux, dès sa parution, un ouvrage comme *Mein Kampf*. Il souligne l'influence de Heidegger sur Anders dont la «honte prométhéenne» est influencée par le philosophe allemand, pour lequel, dans la modernité, l'homme n'est plus le sujet mais le simple «fonctionnaire» de la technique. Il rappelle la correspondance d'Anders avec le pilote Claude Eatherly, un des bombardiers de Hiroshima, correspondance dont il résulte qu'à travers ses traumatismes Eatherly était redevenu un être humain (et éventuellement un coupable innocent), antithèse vivante du lieutenant-colonel SS Eichmann, responsable de la Solution finale.

Le chapitre suivant est consacré au philosophe Adorno chez qui Auschwitz occupe dès les dernières années de la guerre, le centre d'une réflexion philosophique qui le pousse à radicaliser une critique du progrès analogue à celle de Benjamin. Ce ne sera pas le moindre mérite d'Enzo Traverso de nous inciter à lire ou à relire Theodor W. Adorno et quelques autres auteurs. Dans le monde d'aujourd'hui un texte d'Adorno datant de 1942 indiquait que la devise humaniste inscrite par la Révolution française sur son drapeau - Liberté, Égalité, Fraternité - est maintenant remplacée par trois nouveaux mots d'ordre : Community, Identity and Stability. Quoi de plus actuel ?

Dans un chapitre suivant, Traverso évoque la poésie *Du dedans de la langue-de-mort* de Paul Celan. Celan est un poète de langue allemande, né en Bucovine en 1920, donc un Juif-Roumain appartenant «à titre posthume» à la «Kakanie» (selon l'expression de Robert Musil). Traverso évoque une curieuse rencontre de 1967 entre Celan et Heidegger. Heidegger avait exercé une influence très grande sur son usage de la langue allemande, mais il était un Heide, traduisible à la fois par «plaine», «profane» ou «non-Juif». Traverso rappelle également des textes sur Rosa Luxemburg et la guerre civile espagnole qui rappellent des affinités d'avant-guerre entre Celan

¹ Michel LÖWY, *Rédemption et utopie. Le judaïsme libertaire en Europe centrale. Une étude d'affinité élective*, Paris, P.U.F., Sociologie d'aujourd'hui, Paris, 1990 (voir chap. I, p. 12-21).

et le mouvement trotskiste auquel adhéraient à l'époque plusieurs surréalistes de ses amis. Une fidélité discrète à un idéal révolutionnaire est ainsi évoquée à travers une synthèse entre un engagement politique et une passion pour la poésie.

Le chapitre suivant est consacré à deux intellectuels qui ne se sont probablement jamais rencontrés à Auschwitz, Jean Amery et Primo Levi. Amery est un intellectuel autrichien immigré en Belgique qui semble selon Enzo Traverso ni à Levi par une «affinité élective» dont témoigne le dernier chapitre de l'ouvrage de Levi, *Les naufragés et les rescapés*.

Le dernier chapitre de l'ouvrage concerne deux écrivains non-juifs, l'Américain Dwight MacDonal et le Français Jean-Paul Sartre. MacDonal est un des premiers à utiliser le mot de génocide dans des articles écrits à la fin de la guerre. MacDonal est issu de la mouvance trotskiste et militant déjà dans les années 30, tandis que Sartre ne s'est approché de la résistance française que vers la fin 1943. Traverso souligne l'énorme différence entre MacDonal et Sartre. MacDonal avait vécu la période de la guerre à New York et son seul contact avec des rescapés des camps nazis se limitait à la personne du psycho-analyste Bruno Bettelheim, mais il n'avait jamais cessé de porter un regard politique sur le déroulement de la guerre. Traverso conclut que c'était lui qui était l'écrivain engagé selon la définition de Sartre et pas Sartre lui-même chez qui l'anti-sémitisme n'est jamais pris en compte dans sa dimension moderne et génocidaire mais seulement comme attitude de fuite romantique et conservatrice. Sartre a d'ailleurs admis plus tard qu'il a écrit son livre sans posséder la moindre connaissance de l'histoire juive.

Venons-en à quelques critiques concernant ces deux ouvrages :

A notre avis, Traverso donne une acceptation trop large à un concept de Goethe : les «affinités électives», qu'il emprunte à un ouvrage dont j'ai rendu compte ici même ¹. Cette notion est en effet appliquée à la relation entre le socialisme d'Europe centrale et les Juifs, entre les Juifs et les Noirs américains, entre la plupart des auteurs recensés dans le second ouvrage, notamment Levi et Amery ainsi qu'entre Weber, Kafka et Benjamin. Avec une telle étendue, une telle notion ne nous semble plus guère opératoire.

Une thèse de Traverso nous semble un peu risquée, et ce sera notre deuxième critique. Selon l'auteur Auschwitz rompait avec l'antisémitisme. Dans la mesure où celui-ci ne peut pas se passer de son ennemi qu'il utilise comme bouc-émissaire. Le génocide juif constituerait donc une autonégation de l'antisémitisme tout en restant le résultat de celui-ci. Sans vouloir entrer ici dans une discussion nous estimons que cette thèse est assez osée.

Un autre point concerne la notion de caste, utilisée par Max Weber pour les Juifs et par l'historien noir W.F. Du Bois pour les Noirs américains. Certes, dans les deux cas l'exclusion et la discrimination ont entraîné notamment l'endogamie mais cette thèse est réductrice et ne peut saisir la complexité du problème ethnique. En ceci nous suivons parfaitement l'auteur bien que nous ajouterions que le système de caste est à notre avis uniquement propre à la société hindouiste où il représente une stratification cristallisée de groupes professionnels à l'intérieur des classes. Tout système de classification de la question juive ou de la question noire en tant que caste risque donc de semer la confusion.

Nous voudrions enfin ajouter quelques commentaires à la critique de Jean-Paul Sartre par Enzo Traverso. L'auteur souligne à juste titre que le livre de Sartre ne présente pas une très grande originalité. Pour Sartre, l'histoire juive se résume à celle de l'antisémitisme. Les chambres à gaz ne sont mentionnées qu'au passage d'une dénonciation du silence et de l'indifférence auxquels se heurtent des survivants des camps d'extermination nazi et l'auteur cite : «Va-t-on parler des Juifs ? Va-t-on saluer le retour des rescapés, va-t-on donner une pensée à ceux qui sont morts dans les chambres à gaz de Lublin ? Pas un mot.» Mais Enzo Traverso n'ajoute pas les phrases suivantes : «Pas une ligne dans les quotidiens. C'est qu'il ne faut pas irriter les antisémites». Et nous y voilà. L'ouvrage de Sartre renvoie à l'antisémitisme, particulièrement pesant dans les milieux littéraires et autres en France. Le contexte dans lequel écrit le philosémite Sartre est celui d'un milieu surdéterminé par un antisémitisme dont les représentants sont très nombreux (Céline, Brasillach, Maurras, Dieu la Rochelle, ...). Il faut tenir compte de cette surdétermination afin de pouvoir comprendre l'énorme différence avec l'analyse politique bien plus pénétrante de l'Américain Dwight MacDonal.

VAN DEN BRINK Rinke, *L'internationale de la haine. Paroles d'extrême droite. Belgique-France-Italie*, Éditions Luc Pire, Bruxelles, 1996, 275 p.

Travail d'enquête sur l'idéologie et les prises de positions des partis de l'extrême droite et de leurs leaders et militants en France (Front National), en Belgique (Vlaams Blok, Front National, Agir) et en Italie (Allianza Nazionale). L'ouvrage ne prétend pas proposer une analyse politique de l'extrême droite ni nous fournir des recettes pour stopper leur progression électorale. Oeuvre d'un journaliste de terrain, il nous fournit à la fois des informations et les matériaux nécessaires pour une réflexion et une pédagogie au service de la démocratie. Travail d'enquête systématique, il nous fait voir in vitro pour ainsi dire, la pensée, les slogans et la politique de l'extrême droite, laquelle, en dépit de ses variantes nationales constitue une véritable «famille politique» au niveau international.

VAN DER HORST Liesbeth, *Geen leven zonder verzet. Het levensverhaal van Henk van Moock*, Walburg Pers, Amsterdam, 1997, 112 p.

Schoorl, Amersfoort, Vught, Dachau, Auschwitz, Mauthausen - ces sont les stations de l'odyssée du Néerlandais Henk van Moock dans les camps nazis. Il était activiste communiste avant la guerre, résistant et déporté pendant l'occupation et témoin par conviction depuis cette époque.

VAN DONGEN Lionel, *Le révisionnisme face à la liberté d'expression*, Mémoire de Licience en Sciences politiques et sociales, Université Catholique de Louvain, Louvain, 1996, 557 p.

VAN DOORSLAER Rudi, *Enfants du Ghetto*, Éditions Labor, Bruxelles, 1997, 296 p.

Cet ouvrage raconte l'itinéraire des immigrés juifs communistes depuis leur arrivée dans notre pays dans les années 20 : les changements auxquels ils sont été confrontés, leurs relations avec les communistes belges, leur influence sur les secteurs du vêtement et du diamant, leur rayonnement auprès des étudiants juifs dans les universités. Le récit de l'expérience de ces immigrés juifs nous révèle que l'univers mental du judaïsme ashkénaze, reposant sur la religion, la famille et la tradition, n'a pas totalement disparu, en dépit de la modernité et des

idées révolutionnaires. C'est en réalité un réflexe de préservation qui conduit cette nouvelle génération à embrasser avec enthousiasme l'utopie du communisme. Cet engagement idéologique, y compris dans sa pratique autoritaire, fait figure du rempart contre la désintégration sociale et culturelle qu'entraîne le développement du capitalisme industriel.

VANERMEN Stijn, *De Ontkenning van de Jodenuitroeiing : Van manipulatie tot negatie van bronnen*, Joods Museum van Deportatie en Verzet, Mechelen, 1997, 80 p.

VAN WEST Charel, *Getuigenis van een Herrezene, 1913-1945*, Brussel, 1997, 412 p.

VETTER Matthias, *Antisemiten und Bolschewiki*, Metropol, Berlin, 1995, 386 p.

VON BORRIES Achim (éd.), *Selbstzeugnisse des deutschen Judentums 1861-1945*, Fischer, Frankfurt am Main, 1988, 283 p.

Une collection de textes écrits par des Juifs en Allemagne dans les années 1861-1945 qui reflètent leur position ambiguë entre les identités juive et allemande. Parmi les auteurs on trouve Leo Baeck, Walter Benjamin, Ernst Bloch, Martin Buber, Albert Einstein, Sigmund Freud, Theodor Herzl, Franz Kafka, Rosa Luxemburg, Franz Rosenzweig et Stefan Zweig.

WALK Joseph, *Die jüdische Zeitung für Ostdeutschland*, Haskala/Georg Olms Verlag, Hildesheim, 1993, 151 p.

Entre 1924 et 1937 il y avait un «Journal juif pour l'Allemagne de l'est» à Breslau, la ville avec la plus grande communauté juive de Silésie. En traçant l'histoire de ce journal, ce livre montre une façade de la vie juive en Allemagne avant la Shoah.

WEINRICH Harald, *Lethe - Kunst und Kritik des Vergessens*, C. H. Beck, München, 1997, 317 p.

Un travail scientifique sur l'histoire de l'art de l'oubli dans la philosophie et littérature occidentale. Commencant par les philosophes grecs l'auteur montre par de nombreux exemples le développement dans l'estimation de l'aptitude/habitude humaine d'oublier et consacre un chapitre à la question de «la mémoire ou la vie» après Auschwitz.

WERZ Michael (éd.), *Antisemitismus und Gesellschaft. Zur Diskussion um Auschwitz, Kulturindustrie und Gewalt*, Neue Kritik, Frankfurt am Main, 1995, 173 p.

Les contributions à ce livre essaient de décrire le phénomène de l'antisémitisme comme partie intégrale de l'histoire de la société européenne, en connection avec le triomphe d'un capitalisme dynamique. En plus, la question de la banalisation du mal dans les produits de l'industrie culturelle est posée.

WIEHN Erhard Roy, *Gewarnt - Kolumnen zur Lage. Vorworte und Rezensionen 1991-94*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1994, 136 p.

- *Ghetto Warschau - Aufstand und Vernichtung 1943 fünfzig Jahre danach zum Gedenken*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 310 p.

- (éd.), *Judenfeindschaft - Eine öffentliche Vortragsreihe an der Universität Konstanz 1988/89*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1989, 303 p.

- (éd.), *Juden in der Soziologie - Eine öffentliche Vortragsreihe an der Universität Konstanz 1989*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 310 p.

- *Keine Entwarnung - Kolumnen zur Lage. Schriften zur Shoáh und Judaica 1994-97*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1997, 285 p.

- *Novemberpogrom 1938 - Die 'Reichskristallnacht' in den Erinnerungen jüdischer Zeitzeugen der Kehilla Kedoscha Konstanz 50 Jahre danach als Dokumentation des Gedenkens*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1988, 315 p.

- *Oktoberdeportationen 1940 - Die sogenannte 'Abschiebung' der badischen und saarpfälzischen Juden in das französische Internierungslager Gurs und andere Vorstationen von Auschwitz*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1990, 1024 p.

- *Schriften zur Shoáh und Judaica - Gesammelte Schriften zur Soziologie II*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1992, 595 p.

WIENER Jan, *Immer gegen den Strom - Ein jüdisches Überlebensschicksal aus Prag 1939-50*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1992, 140 p.

WIESEL Elie, *De Nacht*, Gooi & Sticht, Hilversum, 1985, 112 p.

WILKOMIRSKI Binjamin, *Fragments. Une enfance 1939-1948*, Calmann-Lévy, Paris, 1997, 150 p.

WISMANN Heinz (éd.), *Walter Benjamin et Paris*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1986, 1033 p.

WOJAK Irmtrud, *Exil in Chile. Die deutsch-jüdische und polnische Emigration während des Nationalsozialismus 1933-45*, Metropol, Berlin, 1994, 303 p.

YOSEF Israel Aharon Ben, *Lebendiges Judentum - Betrachtungen eines Rabbiners 1990-95*, Hartung-Gorre Verlag, Konstanz, 1995, 213 p.

Aux éditions Martelle, Amiens :

AUDOUIN-LE MAREC Michelle, *Hommes et combats en Touraine 1939/1945*, 1991, 171 p.

BÉAL Jacques, *Hommes et Combats en Picardie 1939/1945*, 1994, 180 p.

BERNHAUPT Joseph, *Nous n'avions pas 20 ans ou : Le drame des «Malgré-Nous» raconté par ceux qui l'ont vécu*, 1996, 157 p.

FISCHER Guillaume, *La guerre 1939-1945 en Meurthe et Moselle*, 1990, 158 p.

LE MAREC Gérard, ZWANG Suzanne, *Hommes et Combats. Paris 1939/1945*, 1995, 233 p.

ORIOLO-MALOIRE Albert, *Les femmes en guerre. Les Oubliées de l'Histoire, 1939-1945*, 1996, 135 p.

Les pierres de la mémoire. La Résistance en R 1 -Rhône-Alpes-, 1993, 267 p.

Hommes et Combats en Bretagne. Le Morbihan 1939/1945, 1991, 172 p.

Hommes et Combats. La Loire 1939/1945, 1994, 164 p.

PICARD Roger, *Hommes et Combats en Poitou 1939/1945*, 1994, 189 p.

Depuis des années maintenant les Éditions Martelle d'Amiens, souvent en collaboration avec le Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants, livre au large public une

importante série d'ouvrages à caractère souvent monographique, région par région, sur la Seconde Guerre mondiale, la Résistance et la Déportation. Il s'agit incontestablement d'un important travail visant à documenter la mémoire collective au niveau national et régional. Ainsi que l'exprime dans une des préfaces Monsieur Serge Barcellini, Chef de la mission permanente aux Commémorations et à l'Information historique, «le touriste, l'éducateur, le pèlerin ou l'étudiant y trouvent une incitation à la découverte, à l'interrogation et à la réflexion». De fait, toute cette imposante collection foisonne d'informations, de documents souvent saisissants, de témoignages et de récits qui restituent de façon vivante aussi bien les événements eux-mêmes que les vécus des acteurs. Les éclairages régionaux sont particulièrement intéressants et permettent d'avoir une vue panoramique sur les spécificités locales sans perdre de vue l'ensemble du processus historique.

Auschwitz : Geschichte, Rezeption und Wirkung, Jahrbuch 1996 zur Geschichte und Wirkung des Holocaust, Campus, Frankfurt am Main/New York, 1996, 399 p.

Development Cultural Diversity and Peace, Visions for a New World Order, Development and Peace Foundation, Bonn, 1996, 77 p.

Die Festung Glatz und die Verfolgung in der Zeit des Nationalsozialismus - Veröffentlichung der Vorträge des Deutsch-Polnischen Seminars im September 1995 in Glatz/Klodzku, Stiftung Topographie des Terrors, Berlin, 1997, 144 p.

Divide and Deport : Roma & Sinti in Austria, European Roma Rights Center, Budapest, 1996, 62 p.

Les gitans d'Italie représentent l'ethnie d'Europe qui a été la plus réprimée. Presque partout, leurs droits civils fondamentaux ont été déniés. Les stéréotypes négatifs qui prévalent dans l'opinion publique Européenne sont la cause des violences qui sont encore aujourd'hui commises contre ces populations. Ce rapport est du à l'initiative internationale du European Roma Rights Center, qui lutte contre ces violations des droits humains.

Fifty Years Ago : Revolt Amid the Darkness. 1993 Days of Remembrance, United States Holocaust Memorial Museum, Washington, 1993, 411 p.

Gegen das Vergessen. Eine Dokumentation des Holocaust, Multimedia CD-ROM, NAVIGO-Multimedia, München, 1997

Présentation de la Shoah, ses débuts, ses conséquences et sa commémoration aujourd'hui sur support CD-Rom. Collection de matériel importante. Ce CD-Rom a été conçu pour un public jeune et illustre le sujet avec des films, images, cartes et documents sonores. Un moyen approprié pour les premiers contacts avec la Shoah.

Guide de visite du Bunker d'Eperlecques/Besichtigungsführer vom Bunker Eperlecques/A Guide to the Eperlecques Bunker/Bezichtiging van de bunker te Eperlecques, Eperlecques, s. d., 46 et 46 p.

Heimatgeschichtlicher Wegweiser zu Stätten des Widerstandes und der Verfolgung 1933-1945 (Baden-Württemberg, Hessen I), Verlag für Akademische Schriften, Frankfurt am Main, 1991, 333 p.

Guide d'histoire locale qui retrace minutieusement les événements sous les trois rubriques «résistance, terreur nazie», «persécution raciale, Euthanasie» et «camps de concentration, travail forcé» non seulement pour les grandes villes, mais aussi pour les petits villages. Disponible pour plusieurs Länder.

Historiens et sociologues aujourd'hui. Journées d'Etudes annuelles de la Société Française de Sociologie, 14-15 juin 1984, CNRS, Paris, 1986, 208 p.

Hommage à Marie-Claude Vaillant-Couturier (avec cassette vidéo), FNDIRP, Paris, 1997, 87 p.

Militante communiste, Résistante, déportée à Auschwitz et à Ravensbrück, témoin au Procès de Nuremberg, Députée à l'Assemblée Nationale, active au niveau international dans les combats pour la Paix et les femmes, membre de la Présidence de la Fédération Internationale des Déportés, Internés, Résistants et Patriotes, Présidente de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Marie-Claude Vaillant-Couturier nous a quittés le 11 décembre 1996. Sa vie et ses actions ont marqué tout une époque... L'hommage émouvant qui lui rendent ici ses proches, ses camarades de combats ainsi que les plus hautes autorités de la République française, témoigne de la place qu'elle a occupée dans la vie politique du pays et qu'elle occupe toujours dans notre souvenir. Ce livre-témoignage est complété par un film-vidéo de 15 minutes

sur la vie et le témoignage de Marie-Claude Vaillant-Couturier.

Il film della memoria. I sopravvissuti raccontano, Fondazione Centro di Documentazione Ebraica Contemporanea, Milano, 1996, 7 p.

Ils Etaient des Milliers... Le voyage «aller-retour» de 8 deportés 1940-45, CD audio, RTBF, Bruxelles, 1997.

Judenverfolgung und jüdisches Leben unter den Bedingungen der nationalsozialistischen Gewaltherrschaft. Tondokumente und Rundfunksendungen, 3 vol., Verlag für Berlin-Brandenburg, Potsdam, 1996/7, 274/499/414 p.

Kinder des Holocaust sprechen... Lebensberichte, Reclam, Leipzig, 1995, 347 p.

Une collection de 63 témoignages de Juifs polonais qui ont survécu à la guerre comme enfants cachés. Leur association s'est formée en 1991, et ce livre (paru en Polonais en 1993) est dédié à la mémoire de l'insurrection du Ghetto de Varsovie en 1943.

Lectures. Actualités de la Bibliothèque de la Société Psychanalytique de Paris, Société Psychanalytique, Paris, 1996.

Les Crimes des Barbares 1914-1918. Leurs atrocités sur Terre, sur Mer et dans les Airs, La Semeuse, Montrouge, 1918, 32 p.

Lettre ouverte aux Bruxellois/Open brief aan de Brusselaars, Programme du Vlaams Blok sur l'immigration, Brussel/Bruxelles, 1996.

L'histoire et ses méthodes. Actes du Colloque franco-néerlandais de novembre 1980 à Amsterdam, Presses Universitaires de Lille, Lille, 1980, 227 p.

L'Internement des Juifs sous Vichy, Centre de Documentation Juive Contemporaine (CDJC), Paris, 1996, 167 p.

L'Univers Concentrationnaire, Centre de Documentation Juive Contemporaine (CDJC), Paris, 1996, 109 p.

Rapport Crida 1997. Racisme, extrême droite et antisémitisme en Europe, Crida, Paris, 1996, 264 p.

Excellent outil d'information et de synthèse pour l'année 1997. Survol rapide mais suggestif et instructif pour l'évolution de l'extrême droite dans toute l'Europe. La

partie «Diagonales» permet certaines problématiques intéressantes. Bibliographie et index fort utiles.

Sénat. *Périodique du Sénat de Belgique, n°1, 1997.*

Ce nouveau périodique, abordant les travaux du Sénat, le débat de l'immunité parlementaire et les dysfonctionnements du monde judiciaire, reflète la volonté de la Chambre d'instaurer un meilleur dialogue avec le citoyen. De fait, remarques, questions et critiques sont attendues et peuvent être adressées au Sénat non seulement par courrier (Service d'information du Sénat, Rue de Louvain, 7 à 1009 Bruxelles), mais par fax (n° vert gratuit : 0800/90989) ou par courrier électronique (e-mail : info@senate.be). Le Sénat dispose également d'un site Internet depuis janvier 95 (<http://www.senate.be/>) donnant accès à une foule d'informations relatives aux sénateurs, aux commissions et aux groupes politiques. On peut également y consulter la Constitution ou le texte intégral des questions écrites adressées au gouvernement ainsi que les réponses, les ordres du jour, etc.

Vernichtungskrieg. Verbrechen der Wehrmacht 1941-1944, Catalogue d'exposition, Hamburger Institut für Sozialforschung, Hamburg, 1997, 222 p.

ZEIT-Punkte. Gehorsam bis zum Mord ? Der verschwiegene Krieg der deutschen Wehrmacht, Die Zeit, Hamburg, 1995, 98 p

Les activités de la Fondation Auschwitz sont soutenues par : la Ville de Bruxelles, la Ministre - Présidente du Gouvernement de la Communauté Française, le Service de l'Education permanente de la Communauté Française, le Commissariat Général aux Relations Internationales de la Communauté Française, le Fonds National de la Recherche Scientifique, le Ministère de l'Education, de la Recherche et de la Formation (Communauté Française de Belgique), l'Assemblée de la Commission Communautaire Française, le Ministère de l'Emploi et du Travail, le Ministère de la Justice, le Ministère des Relations Extérieures, le Ministère des finances, le ministre des Affaires Sociales et de la Santé Publique - Administration des Victimes de la guerre, le Ministère de la Politique Scientifique, la Province du Luxembourg, P&V Assurances, l'Union Européenne. Nous les en remercions vivement.



